

1787 - 26 11 5

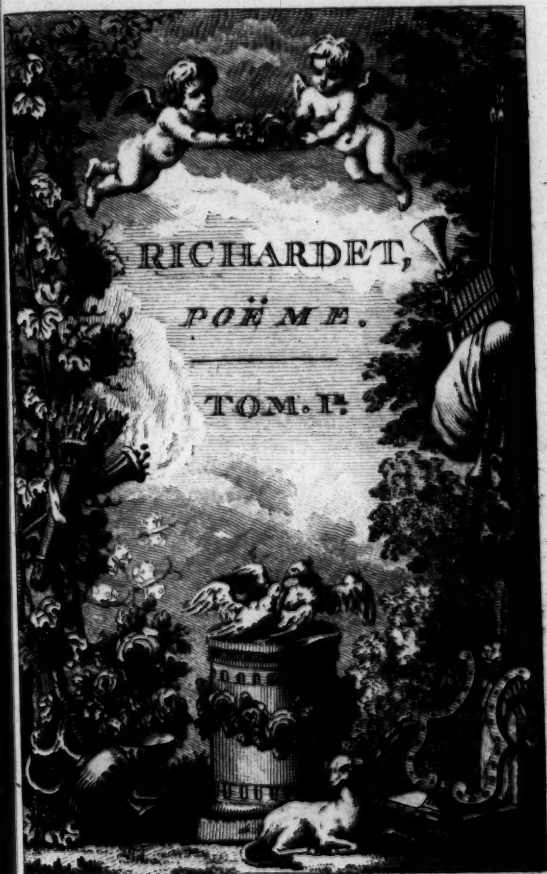
RICHARDET,
P O E M E.

TOME PREMIER.

Picciardotti

18

Gal II A a



Duponchel Sculp.

LONDRES.
M. DCC. LXXXI.

34



Qu
Vo
Par
J'o
E
Son
Jad

(
d'un
enve

A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

O Vous , Apollon de notre âge ,
Qui tour à tour , badin , sublime , sage ,
Vous soumettant tous les genres divers
Par vos accords ravissez l'univers ;
J'ose vous offrir mon ouvrage.

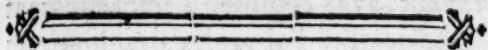
En recevant ce médiocre don ,
Songez qu'au grand Virgile , au sommet d'Hélicon ,
Jadis , de son moineau , (*) Catulle fit hommage.

(*) Catulle , amant de Lesbie , fit l'éloge
d'un moineau qu'elle aimoit passionnément , &
envoya le petit ouvrage au célèbre Virgile.

R É P O N S E
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

Vous ne parlez que d'un moineau
Et vous avez une voliere.
Il est chez vous plus d'un oiseau
Dont la voix tendre & printaniere
Plait par un ramage nouveau.
Celui qui n'a plume qu'aux ailes
Et qui fait son nid dans les cœurs
Répandit sur vous ses faveurs :
Il vous fait trouver des lecteurs
Comme il vous a soumis des belles (*).

(*) C'est uniquement à la politesse de M. de Voltaire qu'on doit attribuer ce qu'on vient de lire d'honnête, & de trop flatteur, dans sa réponse. Mais les bagatelles même qui lui échappent, portent l'empreinte d'un coin si gracieux, si léger, si séduisant, qu'on croiroit faire un véritable larcin au lecteur, en le privant des moindres productions de cet enchanteur aimable.



JE donnai l'année dernière un essai d'imitation libre de la moitié du *Ricciardetto*, poëme italien qui fut accueilli à sa naissance avec beaucoup d'applaudissemens , & qui jouit encore en Italie de la plus grande célébrité. Quoique j'eusse réduit en six chants quinze chants de mon modele , & que j'eusse élagué , changé , ajouté dans cet essai , pour donner à mon sujet le ton convenable à la langue dans laquelle je voulois le présenter , je me suis su bon gré de n'avoir risqué qu'un enfant perdu.

On a reçu favorablement cette ébauche ; on en a même désiré la continuation. Les gens de lettres , que je ne puis trop remercier de la solidité & de la politesse de leurs observations, auront sans doute regret de m'avoir traité avec trop d'indulgence ; en

voyant, avec combien d'empressement & de docilité j'ai profité des lumieres qu'ils m'ont données. J'ai senti toute la justesse de leurs réflexions, & j'y ai sacrifié tout mon premier travail. Je me suis abstenu, par leur conseil des vieux mots de notre ancien langage, quoique quelquefois à regretter par leur énergie & leur naïveté. J'ai ajouté à leur critique trop réservée; j'ai dessiné mon sujet & mes caracteres avec plus de soin; je n'ai plus ménagé l'auteur italien que je ne m'épargnois moi-même.

Je me suis trouvé dans le cas où seroit un peintre, entre les mains duquel tomberoit une suite de desseins produits par un génie abondant & facile, mais peu correct. J'ai réformé des figures qui grimaçaient, j'ai achevé de parties ébauchées, étendu les idées du compositeur, effacé des groupes entiers, substitué d'autres à leur place.

La vérité d'une image ne l'a pas garantie , lorsqu'elle m'a semblé être de mauvais goût. J'ai fait disparaître les *caricatures* trop difformes , j'ai gazé les objets trop nus , & rétabli le *costume* ; enfin pour achever l'ensemble de l'ouvrage , j'ai placé mes propres tableaux à côté de ceux de mon original , mais après avoir entièrement repeint tous les siens.

J'ai été forcé à en user ainsi , ou à abandonner tout-à-fait le dessein de faire connoître en France ce qui se trouve d'agréable dans le poëme italien. Il n'auroit pas été suffisant de n'en donner que des extraits. Des détails que rien n'auroit amenés , auroient perdu beaucoup de leurs graces , & il étoit absolument impossible de suivre assidûment l'original dans une imitation , quelque liberté qu'on s'y fût donnée.

Les plaisanteries ultramontaines sont

voyant, avec combien d'empressement & de docilité j'ai profité des lumieres qu'ils m'ont données. J'ai senti toute la justesse de leurs réflexions, & j'y ai sacrifié tout mon premier travail. Je me suis abstenu, par leur conseil des vieux mots de notre ancien langage, quoique quelquefois à regretter par leur énergie & leur naïveté. J'ai ajouté à leur critique trop réservée; j'ai dessiné mon sujet & mes caracteres avec plus de soin; je n'ai plus ménagé l'auteur italien que je ne m'épargnois moi-même.

Je me suis trouvé dans le cas où feroit un peintre, entre les mains duquel tomberoit une suite de desseins produits par un génie abondant & facile, mais peu correct. J'ai réformé des figures qui grimaçaient, j'ai achevé de parties ébauchées, étendu les idées du compositeur, effacé des groupes entiers, substitué d'autres à leur place.

La vérité d'une image ne l'a pas garantie , lorsqu'elle m'a semblé être de mauvais goût. J'ai fait disparaître les *caricatures* trop difformes , j'ai gazé les objets trop nus , & rétabli le *costume* ; enfin pour achever l'ensemble de l'ouvrage , j'ai placé mes propres tableaux à côté de ceux de mon original , mais après avoir entièrement repeint tous les siens.

J'ai été forcé à en user ainsi , ou à abandonner tout-à-fait le dessein de faire connoître en France ce qui se trouve d'agréable dans le poëme italien. Il n'auroit pas été suffisant de n'en donner que des extraits. Des détails que rien n'auroit amenés , auroient perdu beaucoup de leurs graces , & il étoit absolument impossible de suivre assidûment l'original dans une imitation , quelque liberté qu'on s'y fût donnée.

Les plaisanteries ultramontaines sont

si différentes des nôtres ; le *costume* dans les deux langues a si peu de rapport ; les entraves de la décence que le goût françois exige s'accordent si peu avec l'extrême licence qui semble moins indécente aux Italiens par l'usage continué parmi eux de suivre dans leur libre naïveté les traces des Latins leurs prédécesseurs , qu'il eût été téméraire & condamnable de faire reparoitre en France un style pros crit depuis long-temps.

C'est aux mœurs adoucies par plusieurs siècles d'érudition & d'urbanité que la langue françoise est redevable de la délicatesse qui pros crit des termes & des images qu'on suppose encore dans d'autres langues fixées depuis long-temps. Ce n'est pas un malheur pour la nôtre de ne l'avoir été que dans l'heureux siècle qui nous a apporté le goût & la politesse. Si les Jodelles & les Hardis faisoient encore

autorité de langue , ce qui auroit pu arriver chez nous comme chez nos voisins au-delà de la mer des Alpes , si le génie de ces auteurs eût été vaste & sublime , & leur diction plus sonore , plus coulante , & plus abondante , nous serions encore familiarisés par la lecture de leurs ouvrages avec ces mêmes idées & ces mêmes expressions qui nous paroissent aujourd'hui si choquantes. Notre inimitable Moliere nous en fournit la preuve. Nous souffrons encore (& nous avons tort à la vérité) sur le théâtre françois , devenu le sanctuaire de la décence & du beau langage , des mots qu'on ne laisseroit pas prononcer en public aux farceurs les plus ciniques.

Nous verrions avec autant de répugnance que d'étonnement , dans un poëme où la pudeur , la délicatesse & la religion sont tour-à-tour également blessées , les éloges très-cir-

constanciés des Dames les plus illustres & les plus vertueuses , compatriotes & contemporaines de l'auteur , & leurs noms & alliances exprimés sans aucun voile. Non-seulement nos françoises seroient peu flattées de figurer au milieu de pareils tableaux , mais elles se seroient unies pour faire punir l'auteur & supprimer l'ouvrage.

Pour prouver encore mieux les différences de goût dont je parle , je citerai ici une plaisanterie de mon texte , dont la traduction eût assurément révolté ma nation entiere. C'est à l'occasion de Montauban courtié par un ours.

L'auteur dit ,

*Che gli convenne
L'estro soffrir della lussuria orsina*

Il est vrai que trouvant lui-même l'image un peu forte , il ajoute cette singuliere modification.

*Ma questi sono scherzi delle penne
Che scribon ciò che in lor testa camina.*

Ce sont , dit-il , les jeux d'une plume qui écrit tout ce qui passe dans une cervelle.

L'auteur italien , entraîné par des situations qui lui semblent amener quelques plaisanteries , perd souvent de vue le caractère distinctif de ses héros. Il jette sur Despine un soupçon outrageant au sujet de sa tendresse pour son frere. Le pauvre Renaud est souvent la victime de sa gaîté dans le cours du poëme. Il est effrayé d'une tempête ; il tremble dans un orage d'été ; il succombe dans une aventure qu'Astolfe acheve. Ferragus est battu par ce même Astolfe qui est annoncé ailleurs beaucoup moins puissant champion que lui.

J'ai cru pouvoir rendre mon nouvel ouvrage plus supportable , en détrui-

sant les octaves qui rendoient en effet la narration moins coulante , & trop monotone.

J'ai fondé en vraisemblance des situations que rien ne préparoit ; telle que celle de Lucine liée à un arbre , & exposée à des monstres , sans que l'auteur en donne nulle raison , même en lui faisant conter son histoire , &c.

Plusieurs épisodes n'étoient qu'ébauchés , & tous sont découfus de manière à détruire l'intérêt au lieu de le suspendre & de l'accroître. J'en ai réuni toutes les parties , & elles ne nuisent plus à la marche du poëme dont elles interrompoient le fil à chaque instant.

Les principaux personnages , chez le poëte Italien , sont peints des mêmes traits , & susceptibles du même comique. Leurs noms seuls les différencient. On verra ici Roland , toujours brusque & pesant ; Renaud , curieux & babillard ; Astolfe , étourdi & amou-

reux de toutes les belles ; Ferragus ,
hipocrite & débordé ; Richardet , tel
que doit être un héros de roman ,
noble & gracieux ; & ses jeunes cou-
sins , gais & volages.

J'ai créé d'autres caractères , ou
pour jetter plus de variété dans mon
ouvrage , ou pour fonder la cata-
strophe , & conduire l'intérêt à sa fin.
Tels sont Almerine , Corine & sa fille ,
Origile , Lirine , Alzor , & Maugis , &c.

On ne trouvera point ici le conte
rebattu de la matrone d'Ephèse , ni
une autre histoire tirée du roman de
Leucipe & Clitophon , aussi souvent
retournée que le sujet de Pétrone ; on
n'y verra point Richardet , monarque
des François après Charlemagne ,
changé en petit oiseau par une magi-
cienne , je n'emploierai point l'inven-
tion de la poudre à canon , à faire
sauter à Roncevaux ce bon empereur
avec les Paladins ; je ne le ferai point

descendre du ciel après sa mort, avec saint Pierre, Roland & Renaud, pour baptiser le Scric.

On n'y rencontrera point une disparate bachique, digne de Panurge ivre, qui n'a pour but que d'amener le conte du faiseur d'oreilles, qu'on abandonne même sans le finir; on se passera des amours grossiers & des chansons niaises plus que naïves de quelques paysans; & les deux héros du poëme, après avoir débuté avec noblesse & excité de l'intérêt, ne seront pas entraînés de chant en chant dans des situations qui n'ont rien de touchant, & qui ne sont qu'extravagantes & puériles. Je leur ai conservé leurs premiers traits chaque fois que je les ai mis en scène; & pour soutenir ces caractères jusqu'à la fin, j'ai inventé les aventures qu'ils éprouvent dans le dernier chant, qui m'ont semblé terminer convenablement leur roman.

J'ai tiré de mon propre fonds toute l'histoire d'Agénor & de Zirphile ; les situations de Zéys & de Zima ; tous les détails galans de la forêt d'Origile ; le tableau moral & les événemens du palais de la fortune ; & une infinité d'autres circonstances que reconnaîtront facilement les personnes instruites dans les deux langues , qui auront la patience de lire l'un & l'autre ouvrage.

Je ne puis juger moi-même si j'ai bien ou mal fait de mêler dans un poëme plus badin que solide , un assez grand nombre de moralités. Si elles sont assorties au ton du roman , & liées aux situations des personnages , elles n'y paroîtront pas absolument étrangères. Elles le sont à l'auteur Italien , duquel je n'ai emprunté que deux ou trois ébauches en ce genre.

Enfin , à force de limer , changer , ajouter & détruire , je suis parvenu à

terminer un ouvrage auquel je ne puis plus donner le nom d'imitation. Je ne prétends pas , en le supprimant , cacher la source où j'ai puisé. J'ai employé avec soin tous les matériaux dont j'ai pu faire usage , & c'est du fonds même de mon auteur que j'ai tiré les circonstances qui produisent la conclusion du roman qu'il a négligée au dernier point ; car après avoir mis ses héros dans des embarras assez médiocres , & toujours les mêmes que les précédens , il se contente d'annoncer brusquement qu'ils en ont été délivrés , & que leur histoire se termine heureusement.

Il avoit abandonné dans la caverne de l'île enflammée le coffret précieux qu'un sage avoit donné à Despine. De là , l'abord de cette princesse dans l'île qu'habitoit ce vieillard , où elle avoit été conduite par des moyens surnaturels ; ces dons si rares , ce sage
même

même, n'étoient plus que des accidens
 jetés au hafard, fans objet & fans
 fuite. J'en ai fait le fondement de ma
 catastrophe. Pour en faire ufage, je
 me fuis aidé de plusieurs perfonnages
 du poëme qui y étoient affez inutiles.
 Cet Alzor, que j'ai rendu à deffein
 fi favant dans la magie, n'est dans
 l'Italien qu'un vieux forcier très-
 fubalterne, obéiffant tantôt à Armo-
 die, tantôt à Lirine. Cette fée n'est
 elle-même qu'une magicienne à brû-
 ler, comme celle du premier chant.
 Maugis n'est qu'un charlatan très-
 médiocre. J'ai ennobli ces deux per-
 fonnages. Je me fuis attaché fur-tout
 à peindre un tableau neuf & fingulier
 des aventures de Lirine. J'ai inventé
 pour elle l'hiftoire d'Origile & du
 génie Ermafis. Je lui ai donné des pas-
 fions, de la nobleffe & de l'élévation,
 du pouvoir, enfin, de la fageffe.

Sa liaifon avec Maugis, & la pro-

tection que leur amitié réunie en faveur des amans rendoit trop puissante, ne permettoient pas qu'ils pussent tomber dans des malheurs aussi tragiques que ceux qui les menacent, après la destruction de presque tous leurs ennemis. C'est ce qui m'a fait imaginer de faire renoncer ces sages à leur art trop supérieur aux efforts magiques de Mélene. Mais en ôtant à mes héros cette puissante ressource, il ne m'en restoit plus pour les délivrer des pièges & des malheurs où les fait tomber leur cruelle ennemie.

Pour les sauver de ces funestes accidens, je me suis ménagé la supériorité que j'ai donnée à Alzor dans les hautes sciences. J'ai mis en opposition Oromase, que je nomme Erimalis & Arimane ; & de toutes ces circonstances préparées de loin, résulte enfin l'heureux dénouement qu'on avoit lieu d'attendre d'un poëme qui ne devoit pas finir lugubrement.

Il n'est pas étonnant que le poëte ait rempli un roman de paladins , de combats gigantesques , de détails magiques & de prodiges sans nombre. Il est si abondant sur cette matiere , qu'à quelques répétitions près , il ne s'épuise qu'au bout de trente chants. J'ai glissé avec beaucoup de rapidité sur la plupart de ces détails , dont souvent je ne fais qu'indiquer l'événement , & j'espère que le lecteur voudra bien m'en savoir quelque gré.

Je crois avoir rendu justice à mon original , en avoir extrait , & peut-être avoir quelquefois orné tout ce qu'on peut y trouver d'agréable & de propre à être présenté dans notre langue , & n'y avoir enfin laissé rien à regretter. J'ai prodigieusement raccourci son ouvrage. Peut-être le mien auroit-il encore besoin d'être traité de même.

Adhuc sub judice lis est.

Je terminerai ce long discours par
b ij

la rétractation d'une erreur de fait que j'ai commise dans celui qui précède mon ancien essai , à l'occasion de l'origine de ce poëme. On a répandu à son sujet en Italie une leçon que j'avois suivie. Mais on m'a fait connoître depuis l'impression de cette ébauche une lettre de l'auteur lui-même, adressée à un célèbre Arcade son confrere & son ami , qui contient une leçon toute opposée.

Il paroît par celle-ci , que loin de regarder avec mépris le poëme brillant de l'Arioste , il en étoit le plus zélé partisan , & directement contraire au parti qui se proposoit d'établir, que l'ordre , la sagesse , la correction du dessein & du sujet , & enfin la plus scrupuleuse attention à l'observation des regles , sont des parties indispensables pour arriver à la perfection d'un poëme épique.

L'auteur conte plaisamment à cette

occasion ce qui lui arriva avec un personnage sérieux très-passionné pour le poëme aussi régulier que peu intéressant du *Trissino*, & s'élevant avec enthousiasme contre le Pulci, le Berni & l'Arioste.

Après avoir épuisé dans leur entretien qu'il rapporte, les raisons qu'on peut alléguer pour & contre, sur la préférence en litige, à adjuger, ou à la sage conduite & à l'exacte diction, ou à l'abondance & la richesse de l'imagination dont la magie entraîne le lecteur, même en franchissant toutes les bornes de la vraisemblance; il termine la conversation par une fable & tranche par une plaisanterie ce que son adversaire avoit pu débiter de plus sérieux & de mieux fondé.

Le rossignol, dit-il, & le coucou, eurent un jour dispute sur la beauté de leur chant. Il fallut convenir d'un juge, & l'âne qui païssoit tranquillement dans

le pré voisin , fut unanimement choisi. Il secoua deux ou trois fois ses longues oreilles pour leur faire entendre qu'il n'étoit pas ce jour-là d'humeur à donner audience , & qu'il préféroit ses chardons aux honneurs de la judicature. Mais enfin cédant à l'importunité de leurs requêtes , il leva la tête , dressa les oreilles , & leur dit : Hé bien chantez donc , & expédiez , je vous aurai bientôt jugés.

Le coucou débuta par prier l'âne de faire une sérieuse attention à la force & à l'égalité de ses sons , à l'artifice avec lequel il les articuloit , & à la perfection qui devoit en résulter. Après cet exorde , il répéta huit ou dix fois très-distinctement , cou cou , & se trouvant au bout de sa science , il se tut , se panada , & parut tout glorieux de sa savante exécution.

Dèsqu'il eut fini , le rossignol , sans chercher à prévenir son juge , com-

mença son agréable ramage. Il le poursuivit avec tant de variété, de beauté, d'harmonie, des inflexions si inattendues, si douces, si touchantes, qu'il attiroit tous les animaux d'alentour qui accouroient pour jouir du plaisir de l'entendre. Dans l'abondance des chants que lui fournissoient son génie & la facilité de son gosier, il ne finissoit point : lorsque l'âne ennuyé le fit taire en se mettant à braire épouvantablement.

Il se peut faire, dit-il au rossignol, que ton chant soit le plus amusant ; mais vive celui du coucou pour la méthode !

Cet apologue ingénieux prouve sans doute qu'il ne faut pas tout donner aux regles auxquelles il attribue autant de pesanteur que de solidité ; mais il ne prouve pas qu'on fasse bien de les exclure.

Le poëme du Trissino, cité par l'an-

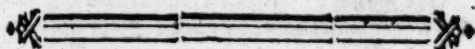
tagoniste de l'auteur , n'étoit pas l'arme la plus redoutable qu'il pût employer. Le grand point qui divise les savans d'Italie , est de savoir si la palme est dûe au Tasse ou à l'Arioste , & la fable ne décide pas la question. Ces poètes ont illustré deux genres différens , dont chacun a son mérite & ses partisans ; & en matiere de goûts opposés , on ne peut prononcer auquel la préférence est dûe , parce qu'il ne peut y avoir de juge compétent.



RICHARDET ,

RICHARDET,

P O E M E.



CHANT PREMIER.

O N ne peut pas toujours être au printems.
Les arts divers , les jeux , les exercices ,
Du tendre amour les peines , les délices ,
De la jeunesse occupent les momens.

D'un terns plus mûr elle est bientôt suivie ,
Les soins qu'on doit aux siens , à sa patrie ,
A sa fortune , à la société ,
Font succéder avec rapidité
Tous les aspects d'une pénible vie.

Il vient enfin un âge périlleux ;
Dirai-je hélas , heureux , ou malheureux ,
Des passions les fougues refroidies ;
Moins de vigueur , mais plus de fermeté ;
Plus d'accidens , & moins de maladies ;
Moins de succès , plus de tranquillité ;
De quel côté penchez-vous la balance ?

L'instant prochain d'un terme limité ,
Moment fatal du foible redouté ,

Tome I.



Et que le sage admet sans répugnance,
 Parmi vos maux seroit-il donc compté ?
 L'homme de paix, de bonne volonté,
 Met son espoir, sa juste confiance,
 Dans un bonheur qu'assure l'équité
 Où l'introduit ce moment souhaité.

Quel préjugé nous fait avec tristesse
 Envisager le déclin de nos ans ?
 Loïn d'alléger le poids qui nous oppresse
 Rendre nos fers, nos ennuis plus pesans,
 C'est abuser du don de la vieillesse.
 N'en doutez point, cet âge a ses plaisirs ;
 Vous ignorez le prix des doux loisirs.
 Quelle douceur, direz-vous, peut séduire
 Le cœur flétri qui n'a plus de desirs ?
 Quelle douceur ! voir, jouir, plaie, & rire,
 Prévoir, juger & quelquefois instruire
 Causer gaiment, c'est instruire à demi.
 De la leçon on ne prend point d'ombrage,
 De la morale on n'est point ennemi
 Lorsqu'on y joint le ton du badinage.

Que l'oranger soit par nous imité.
 Malgré l'hiver, dont il brave l'outrage,
 Ses vieux rameaux s'ornent d'un beau feuillage,
 Les fleurs, les fruits, verts, en maturité,
 Sont en tout tems son heureux apanage,
 Il plaît encor dans sa caducité.
 Un tel succès m'anime, & m'encourage ;
 Car, en voyant mes cheveux grisonnans,
 Quelqu'un diroit que je ne suis pas sage
 De crayonner dans l'hiver de mes ans

Chant premier.

3

Ces doux objets dont la riante image
Suppose encor des feux adolescens :
Qu'à m'approuver ce bel arbre l'engage.
Voici mon mot que je crois de bon sens.
Tout ce qui vit ensemble , est du même âge.
Heureux qui fait être de tous les tems !
Mais quelle est donc , dites-moi , la sagesse ,
Si pour la suivre il faut de mon espece
Me détacher , me plaire à la douleur ,
Et travestir , malgré toute évidence ,
Le bien en mal , & le mal en bonheur ?
Pourrois-je donc trahir ma conscience ?
Je prétends être homme de bonne foi ,
Et rien d'humain n'est étranger pour moi.
A tous mes sens je dois créance entiere ,
Ainsi le veut celui qui m'a formé.
Il n'a point dit quand il ma conformé :
» J'ai fait tes yeux , j'ai créé la lumiere ,
» Renonce à voir , & sois sage à ce prix. »
Ivres d'orgueil , ces stoïques esprits
Qui pretendoient surpasser la nature ,
A son auteur tentoient de faire injure.
Pour m'éclairer je reçus un flambeau ;
A sa lueur je marche sans rien craindre.
Mériterois-je un présent aussi beau
Si pour mieux voir je consens à l'éteindre !
Non. Tant de biens prêts à s'évanouir ,
Ainsi que moi n'auront qu'un court passage
L'Etre suprême en a fait mon partage.
» Mortel sensé , jouis , & fais jouir , «
Dit la raison : jouir , c'est être sage.

A ij

Sans s'écarter de l'ordre , & de la paix ,
Dons précieux , & surcroît de bienfaits ,
Des doux plaisirs faire un modeste usage ,
Sans défiance en goûter l'avantage ,
C'est honorer celui qui les a faits ;
Notre bonheur est le plus pur hommage
Dont sa bonté nous impose les loix.

Donc , si Vénus qui me plut autrefois
Est aussi douce , aussi tendre , aussi belle ,
A plaire encor elle a les mêmes droits.
De la raison c'est la loi naturelle.

La rose enfin , que j'aimois a vingt ans ,
Toujours nouvelle après trente printems ,
Du même éclat constamment embellie ,
N'a rienper du de ses vives couleurs.
Si son parfum à ma tête affoiblie
Porte aujourd'hui de trop fortes vapeurs ,
En m'abîtenant de ses douces odeurs ,
Je n'en dirai pas moins tout ma vie :
L'aimable rose est la reine des fleurs.

J'écrirai donc une histoire nouvelle
Qu'un jour j'ai lue en certain manuscrit.
Que l'auteur soit ou menteur , ou fidele ,
J'ai sur ce point peu gêné mon esprit ;
Donner croyance aux contes qu'il nous dit ,
Seroit prouver qu'on a peu de cervelle.
Il se nommoit Messire Garbolin ,
Gai , babillard , & plus fou que malin.
Je n'entends point l'imiter en esclave ,
Je choisirai ce qui me conviendra ,
Et mon génie , ennemi de l'entrave ,

Chant premier.

5

Dans ces écarts très-peu se contraindra ,
Pour mettre au jour ses fables mensongeres ,
La poésie a des ailes légères ;
En un clin-d'œil elle passe les mers ,
Franchit les monts , parcourt tout l'univers ,
Et du lecteur , témoin de ces merveilles ,
Fixe les yeux , & charme les oreilles.
Aussi , voit-on au récit des combats ,
Des morts , des feux , des carnages horribles ,
Du tendre amour succéder les ébats ;
De-là , passant à des objets paisibles ,
On trace un temple , & des tristes tombeaux ;
Puis sur la mer , voguant au gré des eaux ,
D'un trait rapide on peint à votre vue ,
Sur un rocher Ariane éperdue.

Mais , pour traiter des sujets plus nouveaux
Allons en France , où , contre Charlemagne
Des rois d'Asie , & d'Afrique & d'Espagne ,
De Négritie , & du pays Lapon ,
D'autres encor , dont vous saurez le nom ,
S'étoient unis dans un dessein coupable.
Ce sage prince , à peine terminoit
L'horrible guerre à tous si mémorable ,
Que de nouveau l'enfer se déchaînoit.
Je vais conter quelle raison nouvelle
Revint entre eux rallumer la querelle.
Seric , roi de Caffre , avoit un certain fils ,
Taille d'Hercule , air brun , mâle encolure ,
Et tel enfin qu'il eût par sa figure
Tourné la tête & la belle Cypriis ,
Mais , respirant le sang & le carnage.

Or , Richardet eut sur lui l'avantage
Dans un tournoi qui se fit à Paris ;
Le malheureux y trouva sa ruine.
Il eut pour sœur la charmante Despine.
De ce combat le douloureux avis
La fit entrer dans des accès de rage ,
Ses belles mains meurtrirent son visage.
Son triste pere , excité par ses cris ,
De son fils mort résolut la vengeance.
Dans cette cour , signaloient leur vaillance
Vingt rois puissans de la princesse épris.
Elle jura d'être un jour la conquête
Du glorieux & fortuné vainqueur ,
Qui , teint du sang qu'exigeoit sa fureur ,
De Richardet lui porteroit la tête.
De ce beau prix tous les cœurs sont tentés ,
Et de ces rois que flatte l'espérance
Tous les sujets s'arment de tous côtés ,
Et sans délai marchent contre la France.

Comme l'on voit après un rude hiver
Les villageois parés de violettes
Au son joyeux de leurs douces musettes
Sur le gazon danser d'un pied léger ;
De même , après une guerre inhumaine ,
Ayant quitté leur homicide acier ,
Les Paladins qu'un doux loisir enchaîne
Dans les plaisirs passent le jour entier.
Les uns chantoient sur les bords de la Seine ,
De divers jeux d'autres gagnoient le prix ,
D'autres enfin versaient à tasse pleine
Le diamant , & l'ambre & le rubis.

Chant premier.

7

Dans les transports d'une vive allégresse
Chaque guerrier auprès de sa maîtresse
Poussoit sa pointe , & bénissoit le jour
Qui de la paix éclairoit le retour.

Charles étoit seul plein de mélancolie.
De son neveu la soudaine folie
Dont il venoit de recevoir l'avis ,
Et son absence , affligeoient ses esprits .
Les Paladins , touchés de ses disgraces ,
Du bon Roland suivoient déjà les traces
Pour l'amener au plutôt à Paris ;
Trente guerriers étoient restés à peine
Au bon vieux roi dans ses larmes noyé ,
Quand un Hérault , par le Sire envoyé ,
Vint lui causer une nouvelle peine .
Ce roi payen prétendoit hautement
Que Richardet fût mis en sa puissance ;
Et menaçoit de ravager la France
Si Charles osoit balancer un moment.
De tant d'orgueil le monarque s'offense ;
Avec mépris le Hérault est chassé :
Et dans Paris , de siège menacé ,
On tient conseil pour le mettre en défense.
Tous les Barons partagent le travail.
L'un , fait amas de grains & de bétail ,
L'autre , des murs fait réparer les breches ;
Les vieux remparts sont soudain rebâtis ;
Un autre enfin , fait porter des dépêches
Qui rappelloient les Paladins partis.
Pour consoler le triste Charlemagne ,
Le Duc Astolfe , Alard & Richardet

Suivoient Roland , l'esprit fort inquiet ,
Et sur ses pas cheminoient vers l'Espagne.

Déjà les monts cessoient d'être éclairés ,
Déjà le jour avoit fait place aux ombres ,
Et les oiseaux , par la crainte attirés ,
Cherchoient l'abri des forêts les plus sombres ,
Quand à leurs yeux paroît un joli Nain ,
Leste , & portant trois bouquets dans sa main.
Il les salue avec humble souplesse :

Guerriers, dit-il , mon aimable maîtresse
M'a commandé de vous offrir ces fleurs.

Les chevaliers , acceptant ces faveurs ,
Au messager font questions galantes.
Ils s'avançoient vers cent torches brillantes
Dont la clarté ramenoit un beau jour.
Lors , au milieu de vingt filles charmantes ,
Dont les beaux yeux ne respirent qu'amour ,
Stelle paroît , plus ravissante encore.

(C'était le nom de la Nymphe du bois.)

Elle chantoit au pied d'un Sicomore.

On eût pu croire en écoutant sa voix
Entendre encor la divine le More :

D'un vif éclat son beau teint se colore ;

Elle se leve avec un doux souris.

Le Duc Anglois en est soudain épris.

(C'est son usage : il voit , soupire , adore ,
Demande & prend ; si l'on tarde , il a pris.)

O Mahomet ! sont-ce là tes houris ?

S'écria-t-il ; en ce cas , je t'implore ,

Et je prends place en ton saint paradis.

La dame alors leur dit de bonne grace ,

Appren
Dans m
Si vou
J'ai de
J'ose p
Dans c
De ces
Astolfe
Pour d
Et ne p
Quand
Vouloir
Dans
Les Pal
Avec r
Astolfe
Le corp
Conte
Sans lu
Mais o
Rire se
On pré
Dont l
Notre
Reste
Alard f
Stelle l
De vor
Et j'ai
Dans l
Contre

Chant premier.

9

Apprenez-moi , seigneurs , par quel hasard
Dans mes forêts vous vous trouvez si tard.
Si vous cherchez le plaisir de la chasse ,
J'ai des faucons & des chiens bien dressés ;
J'ose penser qu'ils vous plairont assez ;
Dans ce moment , ici je me délasse
De ces travaux pour moi délicieux.
Astolfe alors répond : Ange des cieux ,
Pour d'autres vœux ayez quelque indulgence ,
Et ne parlons ni de chiens , ni d'oiseaux.
Quand on vous voit , peut-on en conscience
Vouloir tirer sa poudre à des moineaux ?

Dans son palais Stelle leur offre asyle.
Les Paladins de sa grace enchantés ,
Avec respect marchent à ses côtés.
Astolfe seul , qu'amour rend imbécille ,
Le corps penché sur son cou de satin ,
Conte tout bas son martyre inutile :
Sans lui répondre elle avance chemin ;
Mais on voyoit les pucelles moqueuses
Rire sous cape avec un air malin.
On préparoit des tables somptueuses
Dont le bon goût frappa les deux François.
Notre amoureux , grillant dans son harnois ,
Reste debout , & ne voit que sa belle.
Alard se fâche , & Richardet en rit.
Stelle le voit ; calmez-vous , leur dit-elle ;
De votre ami la blessure est nouvelle ,
Et j'ai de quoi lui remettre l'esprit.
Dans le Brésil cette noix est cueillie ;
Contre l'amour l'antidote est divin.

On la fait prendre en poudre dans du vin,
 Mon pere avoit une femme accomplie ,
 Jamais époux ne fut aussi chéri ;
 Un coup fatal lui ravit son mari.
 La veuve en pleurs perdit bientôt ses charmes,
 Ses yeux éteints , son visage fané ,
 Et deux fillons qu'avoient creusé ses larmes ,
 Ne laissoient voir qu'un spectre décharné.
 Elle touchoit au terme de la vie ,
 Lorsqu'un vieillard que sa peine attendrit
 De cette noïx employa la magie.
 Jamais effet ne fut aussi subit.
 Sa voix revient & ses yeux s'éclaircissent
 En moins d'un mois , avec plus de beauté
 Elle reprend sa premiere santé.

Là , le récit & le soupé finissent :
 On tient encor quelques galans propos ,
 Puis , on se leve , & Stelle se retire.
 Vous emportez ma joie & mon repos ,
 S'écrit alors Astolfe qui soupire.
 Par le secret qu'à table ils ont appris ,
 Les Paladins apaisant son délire ,
 Rendent bientôt le calme à ses esprits.

Le lendemain ils reprennent leur route.
 Mais , laissons-les poursuivre leur projet ,
 Et cependant , voyons ce qu'aura fait
 Un chevalier que connoissez sans doute ,
 Car de Roland c'est le vaillant cousin ,
 Le fier Renaud , qui sachant sa disgrâce
 Part & s'embarque au port le plus voisin.

Ayant pris terre au Bosphore de Thrace ,

Sur son
 Ils s'inf
 Sans p
 Il en r
 Mais il
 Dans l
 Qui de
 Et dan
 March
 Semble
 Pour u
 C'en é
 Mari j
 Lui fre
 Il y de
 Et veu
 L'hôte
 A son
 Juge q
 Qui p
 Quelq
 Il va l
 Brave
 Si dén
 Votre
 Vous j
 A deu
 Renau
 Oisive
 C'à , c
 Quels

Chant premier.

II

Sur son courfier il poursuit son chemin ;
Il s'informoit partout du Paladin ,
Sans parvenir à découvrir sa trace.
Il en ressent un violent chagrin ;
Mais ils s'attend à le trouver enfin
Dans les états de la belle Angélique
Qui de Roland possède les amours ;
Et dans l'Asie il s'enfonce toujours.
Marchant un soir , quelques sons de musique
Semblent sortir d'un logis fort modique.
Pour une auberge il prit cette maison ;
C'en étoit une. Un hôte sans raison ,
Mari jaloux d'une femme coquette
Lui fredonnoit sa vieille chansonnette.
Il y descend , & demande à manger ,
Et veut paroître un simple passager.
L'hôte rusé , fait à ce badinage ,
A son cheval richement harnaché
Juge qu'il est guerrier de haut parage
Qui peut avoir dans ce réduit sauvage
Quelque raison de se tenir caché.
Il va lui faire un humble révérence :
Brave seigneur , dit-il avec respect ,
Si démentant une vaine apparence ,
Votre valeur répond à votre aspect ,
Vous pourriez rendre , en leur faisant justice ,
A deux amans un signalé service.
Renaud répond : Je suis sans soin ici ,
Oisiveté ne fut jamais mon vice.
C'à , conte moi quelle est cette injustice ,
Quels sont les gens dont tu parles ainsi ?

De bout en bout apprends-moi cette histoire.
Assés me plaît , quand je prends mon repas ,
D'ouïr conter quelque singulier cas ,
Cela me fait d'autant manger & boire.
Sachez , seigneur , que du prochain château ,
Dit l'hôte alors , un chevalier très-beau
Etoit le maître. Une Fée effrontée ,
En le voyant , d'amour fut transportée.
Mais il avoit déjà donné son cœur
A Cidalis, dame de noble race.
La Fée , en vain pour troubler leur ardeur ,
Sut employer & priere & menace.
De leur hymen elle attend le moment ,
Et quand tous deux , d'une égale tendresse
Vont prononcer le mutuel serment ,
Subtilement , la noire enchanteresse
Jette sur eux de l'eau du Flégéton
Que lui présente un suppôt de Pluton ,
Et de cette eau l'influence secrète
Le change en cerf & la belle en levrette.
Dans l'instant même il se met à courir ,
Elle , à le suivre ; & depuis deux années
Qu'ils ont subi ces dures destinées
Aucun mortel n'a pu les secourir.
Il faut franchir un mont inaccessible ,
Et sans voler , la chose est impossible ;
Puis , au sommet , est une grosse tour
Où la Mégère a fixé son séjour.
Là , nuit & jour , on voit en sentinelle
Deux fiers Géans que la fausse femelle
D'Ostrogotie a fait venir exprès ,

Chant premier.

13

Qui du château vous défendent l'accès.

Il ne faudra qu'affommer la cruelle ,
Forcer ce roc , tuer ces animaux ,
Et des amans vous finirez les maux.

Comme tu dis , c'est une bagatelle ,
Répond Renaud. Le projet est badin.

Tu me crois donc de France un Paladin ?

A dire vrai l'histoire m'épouvante ;

Le plus souvent mon ombre me fait peur ;

Je crains sur-tout cette race géante ,

Et cette nuit je mourrai de frayeur.

Mon bon ami , pour rassurer mon ame

Il me faudra coucher avec ta femme.

Plutôt cent fois , dit l'hôte avec fureur ,

A belles dents j'arracherois ton cœur ;

Et le croyant poltron comme il s'annonce ,

D'un coup brutal assortit sa réponse.

Le Paladin , qui de rage pâlit ,

D'un bras nerveux par un pied le saisit ,

Et vous lui fait en l'air faire une ronde ,

Comme un berger qui balance sa fronde.

Toute sa vie il en resta pouffif.

L'hôte en pleurs , crie , & demande grace :

Le bon Renaud s'en tient à la menace ,

Et devant elle il jette le chétif ,

Ne sachant plus s'il étoit mort ou vif.

Mais , de la nuit le héros ne sommeille

Tant ces amans occupent son esprit.

Le lendemain , dès l'aurore vermeille ,

Légerement il saute de son lit.

Le chevalier , par heureuse aventure

Conquit jadis un précieux livret
Qui des démons contient tout le secret,
Mal-aisément il en lut l'écriture,
Car il étoit ignorant très-complet.
Il trouve enfin, en tournant un feuillet,
De l'accident la naissance & la cure.

Tout bien compris, il s'arme & part soudain,
Le Paladin, comme l'écrit lui montre,
Gagne le mont. Un géant qu'il rencontre
Leve la masse, & dit avec dédain,
Ce mirmidon vient me faire la guerre !
Renaud répond d'un coup de cimeterre,
Et chacun d'eux en ce péril urgent
Presse, recule, attaque & se défend.
Bientôt le monstre est couché sur la terre,
Poussant des cris, jurant & blasphémant.
Vous eussiez vu tomber l'horrible bête,
Roulant les yeux dans son énorme tête.
A la rumeur accourt l'autre géant,
C'est à la fois éclair, tonnerre, & foudre.
De sa massue il porte un coup pesant
Dont un rocher eût été mis en poudre.
Mais le héros à l'écart se jetant,
Rend du payen tout l'effort inutile,
Et, d'un revers, des deux bras le mutile.
Un second coup de fer étincelant,
En deux tronçons partage le géant ;
Moitié succombe, & moitié se relève,
D'un coup de pied le Paladin l'acheve ;
Puis il passe outre, & voit dans un jardin
Une beauté qui se plaint & soupire,

Lui, q
D'un
Ses vêt
Lai
Rena
Dans
Flotta
Et le
Prête
Que n'
Il s'en
De s'eff
Son co
Et par
Un dou
Du bel
Des ma
Héros
Le chev
Extasié
Elle con
Et mon
Mais le
Il la fai
De ses
Dans ce
Dont le
Il ne vo
Sale, hi
Renaud
Au tron

Chant premier.

15

Lui, qui toujours fut au beau sexe enclin ,
D'un air touché la contemple & l'admire.
Ses vêtemens , négligés à dessein ,
Laisent plus voir qu'ils ne cachent son sein.
Renaud s'embrase , & déjà l'idolâtre ,
Dans ses cheveux sur sa gorge d'albâtre
Flottant sans art , se joue un tendre amour ;
Et le soleil dissipant tout nuage ,
Prête bien moins d'éclat au plus beau jour ,
Que n'en donnoient ses yeux à son visage.
Il s'en approche , & la perfide feint
De s'effrayer ; il l'en trouve plus belle.
Son cœur se fond aux feux de sa prunelle ,
Et par degrés sa colere s'éteint.
Un doux soupir s'exhale de la bouche
Du bel objet , qui , s'adressant à lui :
Des malheureux , dit-elle , aimable appui ,
Héros charmant , que mon malheur vous touche.
Le chevalier , ému de ces accens ,
Extasié , laisse tomber ses armes ,
Elle conçoit tout l'effet de ses charmes ,
Et montre encor plus d'appas ravissans.
Mais le livret rappelle son bon sens.
Il la saisit , & sourd à ses tendresses ,
De ses cheveux coupe les blondes tresses.
Dans ce moment , au lieu de la beauté
Dont les attraits l'avoient si fort tenté ,
Il ne voit plus qu'une vieille édentée ,
Sale , hideuse , & l'haleine infectée.
Renaud frémit pour la première fois ;
Au tronc d'un frêne il attache l'insane ,

Et , sans pitié , l'environnant de bois ,
Y met le feu. La forciere aux abois
S'élance encor dès qu'elle sent la flamme ;
Mais , c'est en vain. Dans des noirs tourbillons
Elle vomit enfin sa vilaine ame.
En un instant , d'elle , de ses haillons
Rien ne paroît ; en cendre elle est réduite ,
Et sa demeure avec elle est détruite.

Pour obéir au décret infernal ,
Le chevalier rassemble cette cendre.
Dans ce jardin doivent bientôt se rendre
Les deux amans atteints du même mal.
Il examine , & de chaque animal
Ayant connu distinctement la trace ,
Il prend la poudre , en couvre cet espace ,
Et de la course attend l'instant fatal.
De tous côtés déjà la renommée
A publié la mort des deux géans ,
L'espoir flatteur du salut des amans ,
Et la forciere au bûcher consumée.
Au haut du mont jusqu'alors redouté ,
Chacun aborde avec facilité.
On monte en foule , on parvient sans obstacle ;
Déjà le nom du héros glorieux
Par mille voix est porté jusqu'aux cieux.
Tout applaudit à ce rare spectacle ,
Et l'on aspire aux précieux instans
Où l'on doit voir , par un plus doux miracle ,
Renaître enfin deux fideles amans.
Bientôt entrant dans l'heureuse carrière ,
Du pied à peine ils touchent la poussière ,

Que
Du ta
Leur r
D'éton
Mais à
Les de
Donne
Bientô
Qui le
Pleins
Ils son
Il les r
Et se r
Vers le
Un me
Il voit
Seigne
Charle
Les Sar
Déco
Mais d
A l'heu
Et de l
Par ave
Se trou
En s'en
Que le
D'abbr
Mais to
Est mer
Les ma
Que
To

Chant premier.

17

Que, secondant tant de justes souhaits ,
Du talisman la vertu singulière
Leur rend soudain leur figure & leurs traits.
D'étonnement ils restent immobiles ,
Mais à l'instant devenus plus tranquilles ,
Les deux époux , à leurs embrassemens ,
Donnent d'abord ces fortunés momens.
Bientôt instruits de la rare vaillance
Qui les arrache au prestiche enchanteur
Pleins de tendresse & de reconnoissance
Ils sont aux pieds de leur libérateur.
Il les relève , & tous deux les embrasse ,
Et se rendant à leurs vœux empressés ,
Vers leur palais ses pas sont adressés.
Un messager près d'eux à l'instant passe ,
Il voit Renaud , & s'arrête surpris.
Seigneur , dit-il , je vous cherchois vous-même ,
Charles se trouve en un péril extrême ,
Les Sarraïns l'assiègent dans Paris.

Déconcerté de ce triste message ,
Mais du séjour prompt à se départir ,
A l'heure même il consent à partir ,
Et de la mer il gagne le rivage.
Par aventure un navire marchand
Se trouve au port , & fait voile au couchant.
En s'embarquant il proteste avec rage
Que les payens paieront cher son voyage.
D'abord le vent fut bon , & le temps beau ,
Mais tout-à-coup l'infortuné vaisseau
Est menacé d'une affreuse tempête.
Les mariniers perdent bientôt la tête ;

Tome I.

B

L'onde en fureur , & la foudre & les vents
Grondant partout , annoncent le naufrage.
L'un demi-mort , voue un pèlerinage ,
L'autre , ivre-mort , blasphême entre ses dents.
Enfin la mer apaise sa furie ,
Mais le vaisseau , de mâts désarmé ,
Ne peut voguer sans être réparé ,
Et l'on relâche enfin en Barbarie.

Le jour baissait , quand dans une prairie
Qui confinoit à l'humide élément ,
On mit la fleur de la chevalerie ,
Et son coursier plus léger que le vent.
La lune est claire ; on entend le ramage
Du rossignol tapi sous un feuillage ,
Et la fauvette à son tour lui répond :
Quand le héros , vers un sentier profond ,
Tourne ses pas , & pousse à l'aventure
Son bon cheval qui ne broncha jamais ,
Vers un réduit délicieux & frais
Qu'embellissoient cent sources d'onde pure.
Dans ce bocage il trouve , en frémissant ,
Au tronc d'un arbre une femme enchaînée ;
Elle étoit nue , & d'un ton gémissant ,
Amèrement pleuroit sa destinée.
Le Paladin sent croître son horreur ,
Voyant de loin deux monstres effroyables
Remplir les airs de cris épouvantables
Et vers la belle accourir en fureur.
Tous deux étoient de taille tant énorme ,
Qu'il ne pouvoit en discerner la forme ;
Mais de plus près ces cruels s'approchant ,

Chant premier.

19

Il les connut pour des ogres géans.
Leur corps infect fait souvent sa pâture
De sangliers, de lions, de serpens ;
Et l'éléphant, d'un seul coup de leurs dents,
Touve à la fois trépas & sépulture.
Le jour naissoit ; à sa foible clarté,
La belle en pleurs paroît éblouissante,
Comme du lys la blancheur éclatante
Qui de la nuit perce l'obscurité.
Le Paladin saisit soudain sa lance :
Certes, dit-il, ce morceau délicat,
Pour ces messieurs, me semble un trop bon plat.
Au-devant d'eux hardiment il s'avance,
Et le premier éprouve sa puissance ;
D'un second coup l'autre monstre est à bas.
Renaud alors, ardent, & plein de gloire,
Court à la belle ; & cherche dans ses bras
Une seconde & plus douce victoire.
Malgré les pleurs qui coulent de ses yeux,
Il croit pouvoir tenter cette conquête ;
Mais à l'instant deux géans furieux
Viennent troubler un si doux tête à tête.
Ce sont Cagnasque, & Basuf son mari.
Les ogrelets étoient le fruit chéri
De leur hymen, & les voyant sans vie,
On peut juger quelle fut leur furie.
Tout retentit de leurs gémissemens.
Après avoir passé quelques momens
A regretter leur infernale engeance,
Le couple affreux s'arme pour la vengeance
Le chevalier les voit avec dédain,

D'un air riant embrasse la pucelle,
D'un saut-léger s'affermit dans la selle,
Court aux géans , & dans un tour de main
Atteint Basuf , & lui creve le ventre ;
Sans intestins dès qu'il voit l'animal ,
Il joint Cagnasque , & la fend jusqu'au centre,
Et tout est dit ; il descend de cheval.
Il se rapproche aussi-tôt de la belle ,
Qu'on croiroit mieux déesse que mortelle ;
Son air timide encor , & languissant ,
N'en paroïsoit que plus intéressant.
Lui , de ce ton touchant , plein de tendresse ,
Dont l'amour fait embellir ceux qu'il blesse ;
Votre malheur , dit-il , est affligeant ,
Mais qu'il m'est doux , & qu'il m'est favorable !
Aurois-je pu , sans cela , présumer
Que j'eusse un jour le bien de vous aimer ,
Peut-être encor de vous paroître aimable !
Regrettez moins un mal cher à mon cœur ;
Si le destin vous eût moins desservie ,
Il m'eût privé du service flatteur
Qui va causer le bonheur de ma vie.
Quel teint ! quels yeux ! quel visage enchanteur !
Quel sein charmant ! Quels contours admirables !
L'amour jamais n'en forma de semblables.
A ces détails , une vive rougeur
Vient éclater sur le front de la belle ,
Comme en du lait une rose nouvelle.
Je dois mes jours à ta seule valeur ,
Mais jusqu'au bout sois héros , lui dit-elle ,
Digne guerrier , respecte mon honneur,

Chant premier.

21

Il le promet , s'approche , & la délie ,
Mais en voyant les séduifans tréfors
Dont la nature avoit orné font corps
J'ai fait , dit-il , une grande folie ,
Et si je manque à ce que j'ai promis ,
Accusez-en vos attraits infinis.
De ses liens la dame dégagée ,
Se met à fuir avec rapidité.
Par les remords & l'amour agité ,
Il se repent de l'avoir affligée ;
Il la rappelle , & la va poursuivant ,
Tantôt soumis , & tantôt menaçant.

Et cependant un grand bruit dans la plaine
Se fait entendre , & l'on voit par centaine
Gens & chevaux d'un aspect singulier.
Renaud , à qui la peur est inconnue ,
Marche vers eux , s'enquiert , d'un ton altier
Quel peuple ils sont ? qui cause leur venue ?
L'un d'eux répond : Magnanime guerrier ,
D'une cruelle & dure tyrannie ,
Votre valeur délivre un peuple entier.
Un grand royaume , appelé Griphanie ,
Etoit soumis aux géans scélérats ,
Qu'en ce moment a détruits votre bras.
Je passe ici la peinture odieuse
Des feux impurs , & des excès d'horreurs
Dont chaque sexe éprouva les fureurs.
Mais pour combler notre misère affreuse ,
De leur hymen naquirent deux enfans
Dès le berceau de taille d'éléphans.
Avec effroi , dans leurs bouches difformes ,

On découvroit six rangs de dents énormes.
Pour allaiter ces nourrissons nouveaux,
On rassembla vaches en abondance ;
Tout en naissant , la redoutable engeance
Mit chaque jour sa nourrice en lambeaux.
Tous leurs penchans furent aussi rapides ,
Mais les objets de leur lubricité
En subissoient les caresses perfides ,
Sans s'exempter de leur voracité.
Ces inhumains , fléaux de nos familles ,
Nous outrageoient , & détruisoient nos filles,
Pour les sauver de leur brutalité ,
Trop alarmés pour des têtes si cheres ,
Avec regret , usant de cruauté ,
Nous achetons des beautés étrangères ;
Et cette dame échappée à leurs dents ,
Qu'en ce bosquet nous voyons avec joie ,
Sacrifiée à leurs desirs ardens ,
Du plus dispos devoit être la proie.
Tous nos tyrans sont tombés sous vos coups.
Pour vous prouver notre reconnoissance ,
Venez , guerrier , daignez régner sur nous ,
Vous nous avez conquis par la vaillance ,
Et de bon cœur nous nous donnons à vous.
Du contre-temps le héros en courroux ,
Lancé sur eux un regard effroyable ;
Et de bon cœur , moi , je vous donne au diable ,
Partez , dit-il , soyez chez vous ce soir ,
Je me serais bien passé de vous voir.
Epouvanté de l'accueil malhonnête ,
Chacun d'eux fuit sans détourner la tête.

Chant premier.

23

Et cependant la dame au chignon noir
Avoit passé derrière une feuillée,
Et s'étant là proprement rhabillée,
Voit le héros avec bien moins d'effroi.
Belle, dit-il, mais cruelle ennemie,
En ma faveur êtes-vous radoucie ?
Pour en juger, dit-elle, écoutez-moi.
De quelque orgueil, seigneur, si je me pique,
J'en ai sujet, puisque dans ses états
Mon pere compte & l'Asie & l'Afrique;
Et si le sort m'a réduite si bas,
Avec fierté j'en méprise l'outrage,
Aucun revers n'abattra mon courage;
Et comme au mal insensible à la peur,
Je porte & trône & sceptre dans mon cœur.
Tel que l'on voit au milieu d'une plaine
Un fier chasseur courre à perte d'haleine
Un Cerf dix cors qu'il a su détourner,
Et de sa mort grande fête mener;
S'il apperçoit, à son grand rabat-joie,
Un collier d'or qui défend cette proie,
Il rompt ses chiens interdits, étonnés,
Et s'en retourne avec un pied de nez;
Tel le héros renferme aussi sa flamme
En apprenant le haut rang de la dame.
Reine, dit-il, à votre intention,
Si j'ai senti certaine émotion,
Je convoitois votre mine gentille,
Sans soupçonner en vous de majesté,
Et pour vous dire enfin la vérité,
Je vous prenois, ma foi, pour une fille.

Or, contez-moi , si vous le trouvez bon ,
De point en point votre mésaventure ,
Et sur ma lance , & sur mon espadon ,
Je fais serment de venger votre injure.

La belle alors , en versant quelques pleurs ,
Seigneur , dit-elle , il est bien raisonnable
Qu'après m'avoir été si secourable ,
Vous appreniez du moins tous mes malheurs.

L'amour causa les tourmens de ma vie.
Sachez , seigneur , que dans toute l'Asie
Mon triste sexe est reclus à tel point ,
Que le soleil même ne nous voit point ,
(De cette loi nul rang ne nous exempte)
Hors un jour seul , qu'au temple de l'amour
Nous nous rendons , de ce bienheureux jour
Jugez combien on est impatiente.
Un jour , (trois ans depuis sont écoulés !)
Que ne fut-il le dernier de ma vie !
La fête étoit d'étrangers embellie ,
Dans leurs atours ils étoient étalés.
Mais par le fils du roi de l'isle heureuse
Dès qu'il parut , tout se vit éclipsé ,
Et sans mentir , sa beauté merveilleuse
Fût Ganimede & Narcisse effacé.
Nos yeux , hélas , bientôt se rencontrèrent ;
Je me sentis brûler au même instant ,
Je connus bien qu'il en souffroit autant ,
Et tout le jour nos regards se parlerent.
Nul autre objet ne put les attirer ,
Par cet attrait nos ames se lierent ,
Quand de la nuit les ombres approcherent

Chant premier.

25

En soupirant , je l'ouis soupirer.
Dès qu'en ma chambre à moi-même rendue ,
Je me vis seule , ô cruel désespoir !
Je gémissois , accablée , éperdue ,
Sans espérer de jamais le revoir.
Tout est aisé quand l'amour est extrême.
Mon jeune amant , ardent comme un tison ,
Mit en usage un adroit stratagème ,
Et sut percer enfin dans ma prison.
Il se présente à Galafron mon pere
Sous les habits d'une dame étrangere ,
Lui dit qu'elle a l'unique ambition
De me servir avec affection.
Son teint , ses traits , son air , sa modestie ,
Soit qu'elle parle , ou se taise , ou sourie ,
Tout semble fait pour bannir le soupçon ;
Bref , pour suivante on me donne un garçon.
Le reste ici n'est pas honnête à dire ,
Car je perdis dans mon claustral réduit ,
Le nom de fille , & tout ce qui s'ensuit.
Il y parut ; jugez de mon martyre ;
Mes habits même alloient tout publier.
A ce malheur il faut remédier ,
N'attendons par ici notre ruine ,
Dit mon amant , fuyons , belle Lucine ,
(Tel est mon nom) venez dans mes états.
Oui , cher époux , j'y veux suivre vos pas ,
Lui dis-je alors , sans nulle répugnance
Je quitterai le lieu de ma naissance ,
Je trouverai pere , trône , trésor ,
Dans tous les lieux où je verrai Lindor.

Nous choisissons une nuit ténébreuse ,
Et nous entrons dans des chemins affreux ,
Par le tonnerre , & la pluie , & les feux ,
(Que ne fait point une femme amoureuse !)
Au fond d'un bois nous nous cachons deux jours ,
A la merci des lions & des ours ;
Et vers le soir nous rendant sur la plage ,
Pas un esquif ne se trouve au rivage !
Pendant la nuit , des pirates cruels
Vinrent à terre , & leurs mains inhumaines
Perçant Lindor de mille coups mortels ,
Sans nul égard me chargerent de chaînes.
Je fus vendue à ces infortunés
Qui vous offroient un tribut légitime ,
Et qu'un refus a si fort étonnés ;
De leur rigueur peut-on leur faire un crime ?
Par ces tyrans , des peres désolés
Voyoient leurs fils à toute heure immolés !
Pour échapper au joug qui les opprime
Après six mois dans les pleurs écoulés
Mon heure arrive , & je suis leur victime.
A peine offerte à ces dénaturés ,
De tout mon sang les ogres altérés
Se disputoient ma déplorable vie ;
Et si l'on n'eût calmé leur noire envie ,
Ils se feroient l'un l'autre dévorés.
Vour accorder ces monstres abhorrés ,
Sur un cheval on me traîne épuisée ,
Et dans ce bois on me laisse exposée.
L'extrémité de m'y voir égorger ,
N'étoit , hélas ! que mon moindre danger ,

De mes malheurs voilà toute l'histoire.
Mais, dites-moi, chevalier plein de gloire,
A qui je dois un secours si soudain ?
Autre que vous en vain voudroit l'apprendre,
Je suis Renaud, lui dit-il d'un air tendre,
De Montauban mon pere est souverain,
Et de Roland je suis cousin-germain.
Dans vos états je veux à votre pere
Vous ramener, & calmer sa colere,
Quand Apollon n'y consentiroit pas,
Ni Mahomet, dont je fais peu de cas.
Mais comme enfin vous voilà libre encore,
Puisque Lindor de ce monde est passé,
Par votre hymen, un cœur qui vous adore
Pourra-t-il voir son feu récompensé ?
Baissant les yeux, rétrécissant la bouche,
Non, je ne puis croire que je vous touche,
Dit-elle alors, dans l'état où je suis,
Le teint plombé, le front chargé d'ennuis.
Dans mes habits & dans ma chevelure,
D'un doux hymen trouvez-vous la parure ?
Oh ! c'est de quoi je suis très-peu tenté,
Je ne fais cas de l'appareil frivole,
Lui repart-il, d'un éclat emprunté.
De ce que l'art ajoute à la beauté,
Je ne voudrois donner pas une obole.
Si vous n'avez fourrures, ni satin,
Cheveux frisés, diamans, ni dentelle,
Nous n'aurons point pour cela de querelle,
Et n'en irai que plus droit mon chemin.
Abandonnez vos préjugés étranges.

Sans mépriser les atours que voilà ,
Vous étiez mieux mille fois sans cela ;
Les vêtemens parent fort mal les anges.
De la forêt ils sortent à ces mots.
Sur Veillantín , notre amoureux héros
Marche à côté de Lucine la belle ,
Montant aussi sa jument telle quelle.
Mais tout-à-coup l'air devient ténébreux ,
Et les éclairs , la grêle & le tonnerre
Semblent confondre & le ciel & la terre.
En ce moment , par un hasard heureux ,
Ils étoient près d'une grotte profonde.
Sans balancer ils s'y jettent tous deux ,
Et cependant il semble que le monde
Va s'écrouler avec un bruit affreux ,
La foudre tombe , & l'orage redouble.
La dame alors qui de frayeur se trouble ,
Prend au collet son cher libérateur ,
Qui fait des vœux pour voir croître sa peur.
Mais , dira-t-on , c'est à tort qu'on abuse
De ces momens par la foiblesse offerts
Ce procédé dénote un cœur pervers.
Mais le tonnerre est une belle excuse !
De la frayeur les effets sont divers ;
Ainsi que Mars , l'amour admet la ruse
Pour réussir tant à tort qu'à travers.
Quoi qu'il en soit , de la sage héroïne
Quelque scrupule eût pu passer le pas ,
Si plus long-temps eût duré ce fracas.
Mais le bruit cesse , & la nuit vient. Lucine ,
Dans le péril dévote par accès ,

Veut de Renaud savoir sur quels sujets
La loi chrétienne & la loi sarrasine
Sont en débats depuis un siècle entier.
J'ai là-dessus , dit-il , peu de lumière ,
S'il m'en souvient , il ne m'en souvient guere ,
Je ne suis pas grand clerc en ce métier.
J'ai , comme on dit , la foi du charbonnier.
De l'alphabet j'entends tout le grimoire ,
Du catéchisme un gros pédant maudit
Voulut un jour m'embarbouiller l'esprit ,
Du livre saint je cassai sa mâchoire.
Depuis ce temps , de ce harnois couvert ,
J'ai bien sué , bien couru , bien souffert ;
Je fais pourtant , & tiens pour véritable ,
Que Sarrafins iront un jour au diable.

Autre récit il alloit commençant ,
Mais il sentit remuer une pierre ,
Et vit paroître une pâle lumière.
La dame & lui se taisant à l'instant ,
Virent venir une triste figure ,
Qui , pour savoir si l'orage encor dure ,
(Il vous souvient qu'il faisoit nuit alors)
De temps en temps mettoit le nez dehors.
Par pur hasard éternua la belle.

Le pauvre diable en eut une peur telle ,
Que la lumière échappa de sa main.
Renaud lui parle , & d'un ton tout humain ,
Chasse , dit-il , une terreur panique ,
Et conte-nous , homme mélancolique ,
Le triste cas qui te fait fondre en eau ,
Et t'enterrer tout vif comme un bléreau.

A ce discours l'habitant de la terre ,
Pousse un soupir de telle profondeur
Qu'il auroit fait voguer une galere ;
Puis , sanglotant , il parle ainsi : Seigneur ,
Quoique je vive ici comme un sauvage ,
Buvant de l'eau , broutant quelque feuillage ,
Je suis né prince , & si je veux encor ,
Je puis changer cet antre en trône d'or.
Mais quel attrait peut trouver sur le trône
Celui pour qui tout plaisir est poison !
Hélas ! l'amour me fit jadis un don
Qui valoit mieux cent fois qu'une couronne.
Tout ce qui plaît , les graces , la beauté ,
Et des vertus le plus rare assemblage ,
Tout s'unissoit dans l'objet enchanté ,
Dont en mon cœur je conserve l'image.
Elle sentoit pour moi les mêmes feux
Dont je brûlois jusqu'au fond de mon ame ,
Et le bonheur d'une si belle fiâme
Auroit pu même être envié des dieux.
Mais la fortune inconstante & jalouse
Vint m'enlever mon unique trésor ,
Et je ne fais comment je vis encor ,
Etant privé d'une si chere épouse.
Lucine alors sentit son cœur touché
D'un accident en tout au sien semblable.
Quoi ! votre nom nous sera-t-il caché ?
Dit-elle : Hélas , je suis un misérable ,
Dit l'inconnu , qui du sort en courroux
Me vois en butte aux plus sensibles coups.
Souffrez qu'en proie à ma mélancolie ,

Dans
Mais
Le plu
Plus i
A tou
Il faut
Que n
Par vo
Je ve
Et je
Prene
Je suis
Mon c
S'écrie
O mo
Heure
Je te p
Ah ! j
Comm
Qui t'
Il cont
Un vo
Guérit
Par la
Qu'à l
Sans n
Mais q
Dans c
Rena
Juge q
Car , a

Chant premier.

31

Dans le secret j'acheve ici ma vie.
Mais, comme on fait, la curiosité,
Le plus souvent, loge avec la beauté.
Plus il refuse, & plus elle s'obstine
A tout savoir, son nom, son origine.
Il faut, dit-il, révéler qui je suis ?
Que ne peut point la pitié généreuse !
Par vos bontés tous mes sens sont séduits.
Je veux cacher ma race glorieuse,
Et je ne fais pourquoi je ne le puis !
Prenez donc part à mes tristes ennuis,
Je suis le fils du roi de l'isle heureuse.
Mon cher époux ? mon aimable Lindor ?
S'écrie alors Lucine toute en larmes,
O mon amant ! mon unique trésor !
Heureux instant ! Grotte pleine de charmes !
Je te pleurois, & je t'ai retrouvé !
Ah ! je succombe au bonheur qui m'accable ;
Comment vis tu ? Dans cette asyle aimable
Qui t'a conduit ? Quel dieu t'a donc sauvé !
Il conte alors comment sur le rivage
Un voyageur survint à son secours,
Guérit sa plaie, & conserva ses jours
Par la vertu d'une plante sauvage ;
Qu'à la trouver il s'étoit obstiné,
Sans nul repos courant de ville en ville,
Mais que voyant sa recherche inutile,
Dans ce désert il s'étoit confiné.
Renaud qui fait leur histoire, & fait vivre,
Juge qu'il est prudent de déloger ;
Car, avoir faim, & voir gibier manger

Dont le fumet feroit un mort revivre ,
Ne semble pas un rôle fort brillant.
Tout doucement de l'ancre il se retire ,
Sur Veillantín remonte sans rien dire ,
Et laisse en paix le couple semillant.
Il partit donc , rêvant , mordant ses levres ,
Et le matin se vit entre deux monts
Où n'auroient pu grimper renards , ni chevres.
Il les trouva tout couverts de griffons.
Il ne lui vint jamais dans la pensée
Que pour lui nuire ils fussent-là postés.
Il cheminoit sur la foi des traités ,
Le casque en tête , & visière baissée.
Laissons-le aller , nous le rejoindrons bien ;
Moralisons sur Lindor & Lucine.

Comptons sur tout , & ne comptons sur rien.
Voyez comment , au bord de leur ruine ,
Un grand malheur produit un très grand bien.
D'où ce hazard tient-il son origine ?
D'un coup de vent ; d'une vague mutine
Qui , se moquant des projets des humains ,
Jette Renaud sur les bords africains.
Aussi , ce bien , digne jouet d'Eole ,
Comme sa cause , est changeant & frivole.
Quoi ! dites-vous , faire si peu de cas
De ce bonheur : quand la mort les menace !
Oui , ce bonheur. Qui ne l'a point s'en passe.
Ils seroient morts ! hé , ne mourront-ils pas !
Apicius fit cent mille repas ,
Le pauvre Irus n'en fit que trente mille ;
Ils ne sont plus ? le compte est inutile ,

D'aut
Des v
Le lo
De to
Offre
Char
Les a
Loin
Semb
En av
Chac
Mais
Le m
Un m
Vont
Adro
Tout
Aucu
L'un
A bie
L'un
Heur
Tel d
Qui n
Un a
Qu'u
Qu'a
Vers
Un b
Et de
Joi

Chant premier.

33

D'autres calculs les suivent au tombeau.
Des voyageurs voguant sur un vaisseau
Le long d'un fleuve , admirent ses rivages.
De tous côtés de rians payfages
Offrent aux yeux un ravissant tableau.
Chargés des dons de Pomone & de Flore ,
Les arbres même , à leurs avides vœux
Loin d'opposer des obstacles fâcheux ,
Semblent plutôt les prévenir encore
En avançant leurs rameaux précieux.
Chacun poursuit ce qui lui plaît le mieux ,
Mais du succès l'événement décide.
Le moindre choc , un coup de gouvernail ,
Un mouvement trop lent , ou trop rapide ,
Vont rendre vain le plus constant travail.
Adroit , puissant , foible , sage , ou stupide ,
Tout est égal ; le bonheur seul décide.
Aucun n'obtient le fruit qu'il veut manger.
L'un trouve un chêne au lieu d'un oranger ,
A bien choisir c'est en vain qu'on s'obstine.
L'un veut la rose , & se pique à l'épine.
Heureux qui peut rencontrer une fleur !
Tel du noyer dédaignait la valeur ,
Qui n'a cueilli qu'un stérile feuillage ;
Un autre enfin n'emporte , par malheur ,
Qu'un peu de mousse , ou quelque minceherbage.
Qu'arrive-t-il ? Au bout de quelques jours ,
Vers l'Océan précipitant son cours ,
Un beau matin le vaisseau fait naufrage ,
Et de niveau , voilà tout l'équipage.
Joignons Renaud qui n'est pas encor loin.

Le casque en tête il poursuit son voyage ,
Et ce jour-là , certe , il en eut besoin ,
Car sur lui fond toute la grifonaille
Et de la ferre & du bec le travaille ,
Sans lui donner le temps de respirer.
Heureusement ses armes étoit fées ,
Que nul effort ne pouvoit perforer ;
Car les griffons les ayant dépécées ,
Comme un enfant l'eussent pu dévorer.
Mais Veillantín , pour qui nulle sorciere
Ne fit jamais le moindre enchantement ,
Déchiré , laisse , en fermant la paupiere ,
Son maître à pied dans ce péril urgent.
Le paladin en ressent tant de rage ,
Que redoublant de force & de courage ,
Tous les griffons meurent jusqu'au dernier.
Peu consolé par ce sanglant carnage ,
Si j'ai perdu , dit-il , mon cher coursier ,
De quoi me sert ma frivole victoire ?
Et le trépas d'un million d'oiseaux
Vaut-il celui du soutien de ma gloire ,
Du compagnon de mes nobles travaux ?
En soupirant , ses membres il rassemble ,
Et de son mieux les réunit ensemble ,
Creuse une fosse en répandant des pleurs ,
Y met le corps , jette sur lui des fleurs ;
Il le recouvre , y fait une clôture
Entre-mêlant l'épine & les cailloux.
Puis , pour adieu , Renaud à deux genoux
Dévotement baise la sépulture.
Craignant encor que , malgré ce cercueil ,
On n'oubliât mémoire si chérie ,

Chant premier.

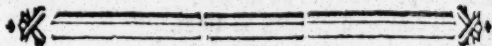
35

Il fit dessein de se couvrir de deuil ,
Allant à pied le reste de sa vie ,
Et d'en conter à chacun le sujet.
Mais il suivit un plus noble projet.
Ayant taillé proprement quelques pierres ,
Il y grava ces tristes caractères :

» Ci-git le noble & puissant Veillantín ,
» En son vivant vaillant cheval d'Espagne ,
» Mouton en paix ; en guerre un vrai lutin.
» Avec Renaud , en France , en Allemagne ,
» Il signala sa force & sa valeur.
» Il fut vif , prompt , adroit , plein de courage ,
» Mourut en brave au milieu du carnage ;
» Soyez touché , passant , de son malheur.

Il écrivit avec sa bonne épée ,
Dans le noir sang des fiers griffons trempée ;
Puis , son chemin reprend tout doucement ,
Mais sans savoir ni par où ni comment.
Il voit de loin , au pied d'une colline ,
Un bon hermite en contemplation :
Il porte un sac avec la discipline ,
Et l'attirail de la devotion.
Mais j'apperçois d'ici quelqu'un qui bâille :
Je Juge assez d'où cela peut venir.
Un long récit me peine & me travaille ,
Et de bon cœur je le verrois finir ,
Et la raison , je pense , est qu'il m'ennuie.
L'homme sensé se tait en cas pareil ,
De son prochain n'afflige point l'ouïe ,
Et là-dessus n'attend pas de conseil.

Fin du Chant premier.



CHANT SECOND.

BEAU résultat de deux êtres contraires,
Inconcevable & frêle humanité ,
Fatal écueil de tant d'esprits vulgaires ,
Qui fait unir avec sublimité
Tant de misère à tant de vanité !
Que de leçons claires , sages , certaines ,
Nous donneroient tes contrariétés ,
Si , plus sensés , à des recherches vaines
Nous préférions d'utiles vérités !
Sur quelque point interrogeons un sage ,
Et sur le même écoutons les docteurs.
De la raison l'homme a reçu l'usage ,
Mais il la perd par différens malheurs.
Il devient fou si quelque mal le presse ,
L'âge caduc , les passions , l'ivresse ,
Font un stupide , un foible , un furieux.
Son ame enfin , riche présent des Cieux ,
Assujettie à mille servitudes ,
Du corps grossier suit les vicissitudes.
Expliquez-moi ces contradictions ,
Gens éclairés , dont les doctes études
Vous ont conduit sans doute aux certitudes...
On me répond par des objections.

On définit mon ame & sa nature.
Elle est un nombre, un souffle, un mouvement,
Un feu, des sens, un cinquieme élément,
Chaque parti soutient sa conjecture,
Mon embarras augmente à tout moment...
Vous mentez tous, dit d'un ton véhément
Un grand docteur que l'école révere.
Pour définir si mécaniquement
De pur rayon de divine lumiere,
Présumptueux ! savez-vous seulement
S'il fut jamais des corps, une matiere ?
Puis on dispute, & chacun aisément,
De son voisin détruit le sentiment.
Tout aboutit enfin à ne rien croire ;
De nos erreurs c'est la naïve histoire.
Fions-nous-en à ses augustes soins,
L'Etre éternel prodigue à nos besoins
Les notions qui nous sont nécessaires.
Mais il résiste aux efforts téméraires.
De ces esprits indiscrets, curieux,
Sur des objets interdits à nos yeux.
Laissons ces foux, & revenons au sage ;
Il voit l'effet des passions, de l'âge,
Il réfléchit sur tous les accidens
D'où suit toujours la perte du bon sens.
Les définir, passe sa compétence ;
Les éviter, est toute sa science.
Quand un nuage offusque la raison,
Il n'ira point dire avec impudence,
L'ame voit croître & périr son essence.
N'en jugeât-il que par comparaison,

Du fait contraire il voit l'expérience.
 L'astre du jour éclaire une maison.
 Si l'habitant ferme avec imprudence ,
 D'un voile épais , d'un volet , d'un rideau ,
 Le libre accès au céleste flambeau ,
 En tâtonnant dans sa noire tannière ,
 Vous trouveriez ridicule & nouveau ,
 Qu'il allât dire à la nature entière
 Que du soleil s'affoiblit la lumière.
 Quand nous fermons nos yeux à la clarté ,
 Pourquoi crier contre l'obscurité ?
 Si le neveu du bon roi Charlemagne ,
 D'une coquette eût été moins tenté ,
 Pour raffermir son esprit éventé ,
 Tant de guerriers seroient-ils en campagne ?
 Son cher cousin , de très-peu plus sensé ,
 Pour le chercher chemine de plus belle.

Il vous souvient que nous l'avons laissé
 Marchant à pied , bien las , bien harassé ,
 Le cœur navré de tristesse mortelle ,
 D'avoir perdu son cheval & sa belle ;
 Mourant de faim par-dessus le marché ,
 S'acheminant vers un dévot hermite ,
 Couvert d'un sac qui prie & qui médite ,
 L'esprit au Ciel sans relâche attaché.

Au bruit qu'il fait le saint tourne la vue.
 Le paladin s'approche , & le salue.
 Pere , dit-il , soyez le bien trouvé.
 D'un ton contrit , l'autre répond *Ave*.
 D'un vil pécheur que voulez-vous , mon frere ?
 Je voudrois bien passer ici la nuit . . .

Très-
 Le bo
 Il lui
 Des n
 C'est
 A Die
 L'autr
 Un T
 Que V
 Par le
 Aux c
 Renau
 Toujo
 On n'
 Le cha
 Car ils
 A rapp
 On se
 Puis, t
 Parten
 Quoi !
 Le dial
 Ferragu
 Ce tra
 Toi, q
 Toi, Sa
 Toi, t'
 Toujou
 Si, par
 Venant
 Vont re

Très-volontiers , lui repartit le pere ;
Le bon homme entre , & le héros le suit.
Il lui raconte , en quittant son armure ,
Des noirs griffons la terrible aventure.
C'est , dit l'hermite , un insigne bonheur ;
A Dieu , mon frere , il faut en rendre honneur ,
L'autre y consent & tous deux psalmodient
Un *Te Deum* , & tant ils l'estropient ,
Que Veillantín , pillé , déchiqueté ,
Par les griffons fut bien moins maltraité.
Aux chants sacrés, ni même aux chants profanes
Renaud jamais n'eut disposition ;
Toujours l'hermite en eut aversion.
On n'auroit pu trouver deux plus grands ânes.
Le chant fini , (non sans distraction ,
Car ils cherchoient dans leur reminiscence
A rappeler des traits de connoissance ;)
On se regarde avec attention ;
Puis , tout-à-coup , les lorgneurs sans rien dire ,
Partent tous deux d'un grand éclat de rire.
Quoi ! dit Renaud , en redoublant ses ris ,
Le diable aussi veut gagner paradis !
Ferragus moine ! explique , je te prie ,
Ce trait bizarre , est-ce une momerie ?
Toi , qui chrétiens as toujours mis à sac !
Toi , Sarrafin , cœur sans miséricorde ,
Toi , t'affubler d'une corde & d'un sac !
Toujours seras homme de sac & corde.
Si , par malheur , les filles d'alentour
Venant cueillir des fleurs en ce séjour ,
Vont rencontrer ta chaste révérence ,

Il leur faudra perdre ton innocence
Pour assouvir un moine désœuvré.
Bien le diroient de France les donzelles ,
Où ta luxure a tant & tant ouvré
Qu'on ne peut plus y trouver de pucelles.
Mon bon ami , répond d'un ton amer ,
Le pénitent , je suis mort à ce monde ,
Et j'ai quitté ce passe-temps immonde
Qui semble doux , mais qui mene en enfer ,
Où se verront bêtes plus déloyales
Que les griffons par vous anéantis.
Renoncez donc à ces images sales ,
Si vous voulez aller en paradis . . .
Je le fais bien , frere ; dans ma jeunesse ,
De petit saint on me donnoit le nom ,
Reprit Renaud ; quoique bon compagnon
J'eus quelquefois des retours de sagesse.
Mais toi , payen , qui veux catéchiser ,
Quand & comment t'es-tu fait baptiser ;
L'hermite dit , un peu longue est l'histoire ,
Je l'entendrai , frere , mais , après boire ;
Mangeons d'abord , nous causerons après ,
Je meurs de faim , & la soif m'assassine.
L'autre repart : Bien froide est ma cuisine ,
Et mon repas est mince & sans apprêts.
D'un cuisinier j'épargne la dépense ,
Je fais de vin & de chair abstinence ,
Et veux par jeûnes effacer mes péchés.
Je puis t'offrir figue & raisin séchés
Figue & raisin , soit , si c'est ta pitance ,
Répond Renaud. D'un air de gravité

L'hermite

L'herm
Tant b
Que d
Il vint
Puis il
Dans l
A la c
L'abbé
Tout
L'herm
Gratta
A Die
Si je n
Car à
Tu do
Je dev
Dont
Et dor
Je fis
Contr
Fatal
Qu'à
Elle m
Sans r
Avec
Quan
Et j'e
Que p
Je ré
Et de
Ou ,
7

Chant second.

41

L'hermite dit le *Benedecite*.

Tant bien grugea le paladin de France ,
Que du caffart en méditation ,
Il vint à bout de la provision ,
Puis il se leve , & complétant la chere ,
Dans le ruisseau prochain se désaltere.
A la cellule ensuite revenu ,
L'abbé , dit-il , j'attends de ton histoire
Tout le détail , sur-tout fois ingénu.
L'hermite alors rappelle sa mémoire
Grattant son chef. Dans son saint paradis ,
A Dieu , dit-il , que gloire soit rendue
Si je ne suis plus tel que fus jadis ,
Car à lui seul il est vrai qu'elle est due.
Tu dois savoir qu'autrefois à Paris
Je devins fou de l'amour d'Angélique ,
Dont en ce temps tu fus toi-même épris ,
Et dont Roland est encore frénétique.
Je fis pour elle , il peut t'en souvenir ,
Contre vous deux , & d'autres , vingt batailles ,
Fatal sujet de tant de funérailles ,
Qu'à les compter je ne pourrois finir.
Elle me fut toujours dure & cruelle ,
Sans nul égard en negre me traita ,
Avec Médor dans l'Inde enfin trotta ;
Quand je l'appris j'en perdis la cervelle ,
Et j'en conçus un si grand désespoir ,
Que pour finir une si rude peine
Je résolu d'aller encor la voir
Et de fléchir enfin cette inhumaine ,
Ou , sous ses yeux , de me donner la mort ;

Tome I.

D

Et par hasard je trouve au prochain port
Pour le Cataï , une nef destinée ,
Et de tout point approvisionnée ;
I e maître & moi fumes bientôt d'accord ,
Et dans l'instant j'entreprends ce voyage.
Nous faisons voile , & cinglons au levant
Contrariés quelquefois par l'orage ,
Et quelquefois favorisés du vent.
Les ouragans , les foudres , les tempêtes ,
Tous les périls qui menaçoient nos têtes
N'étoient pour moi que de menus plaisirs ,
Puisque la mort faisoit tous mes desirs.
Un seul regret eût pu toucher mon ame ,
Et ç'eût été de descendre au tombeau
Sans voir encor les attraits de ma dame ,
Ne connoissant nul paradis plus beau.
Mais cependant au Cataï on arrive ,
Et du navire à peine descendu ,
Je cours chercher l'objet qui me captive ,
Pour qui l'on vit tant de sang répandu ,
Et dont les yeux tant de desirs allument ,
Que mille amans , attachés à ses pas ,
Brûlent d'un feu qu'elle ne connoît pas ,
Et sans espoir pour elle se consomment.
J'entre à Baldaque , & trouve tout en deuil
Pour le trépas du mari de la reine ,
Le beau Médor qui gissoit au cercueil.
De cette veuve on me conte la peine.
Ses deux beaux yeux sont deux sources de pleurs ,
Elle sanglotte , & ses cheveux arrache ,
A tous mortels sans cesse elle se cache ,

Chant second.

43

Et veut finir ses jours dans les douleurs.
J'apprends encor que Galafron son pere
Parle déjà de la remarier.
Et qu'il lui veut choisir un chevalier
Qui soit sur-tout vaillant homme de guerre,
Parce qu'il craint, son état étant grand,
Qu'un ennemi puissant ne le ravage,
Et qu'il dépêche un courier à Roland
Pour proposer ce second mariage.
Au narrateur d'un ton brusque & sauvage,
Je dis alors, va dire à Galafron
Que son courier peut rester à Baldaque,,
Que son Roland n'étoit qu'un fanfaron
Et qu'à présent il est fou comme un braque
Mais qu'à sa cour arrive un inconnu,
Guerrier insigne & vaillant reconnu,
Qui contre tous, sans cuirasse & sans heaume,
Pourroit tout seul défendre son royaume.
Mon homme éclate, entendant ce propos,
Tant que j'ai cru qu'il pâmeroit de rire,
Puis me répond, je consens à redire
A Galafron la chose mots pour mots,
Mais, (quoique j'aie en toi croyance entier
Car tu m'as l'air d'un fameux paladin,)
Je veux laisser pourtant cuver ton vin
Avant d'entrer sur ce point en matiere.
Je n'aime point à passer pour un fou,
Et je n'ai pas l'ame fort endurante ;
Piqué de voir sa mine ricanante,
Je le saisis brusquement par le cou,
Et le ferrai trop fort, car sur la place

D ij.

Il en mourut , ou d'angoisse ou de peur.
Cet accident causa grande rumeur ,
Je vis sur moi fondre la populace.
Comme j'avois le pauvre diable en main ,
J'en espadonne & me fais faire place ,
Puis vers le ciel je le lance soudain.
Le roi , qui lors étoit sur la terrasse ,
Voyant en l'air voler cette carcasse ,
Et près de lui retomber tout à plat ,
Envoie en hâte un vieux duc à rabat ,
Lui commandant d'appaîser le tumulte ,
De s'informer du sujet du combat ,
Et de punir l'auteur de cette insulte.
Tandis qu'il vient , faisant le moulinet
Je charpentois sur cette multitude
Qu'éclaircissoit chaque tour de poignet.
Ce duc voyant un escrimeur si rude ,
Et pour le moins mille têtes à bas ,
Défait sa toque & s'arrête à cent pas.
Avec sa peur , sa surprise s'augmente ,
Il me salue , & de loin parlemente :
Vaillant guerrier , me dit-il d'un ton doux ,
Contre un vil peuple indigne de tes coups ,
N'avilis plus ton bras & ton courage.
Imprudemment s'il t'a fait quelque outrage ,
Le roi m'envoie ici le réparer ;
Je viens exprès pour te le déclarer ,
Pour honorer ta valeur qu'il admire ,
Et de sa part t'inviter à sa cour.
A ce propos qui flatte mon amour ,
Je me conforme à tout ce qu'il désire.

Chant second.

45

A Galafron aussi-tôt on va dire
Que pour le voir je me mets en chemin.
A ma rencontre il vient plein de détresse ,
Et cependant il feint de l'allégresse ,
Et me reçoit avec un air humain ,
Vante ma force , & me loue , & m'embrasse ,
Et sous son dais me place à son côté.
Les courtisans du roi suivant la trace ,
Ne me parloient qu'avec honnêteté.
Il veut connoître & ma secte & ma race.
Je lui dis tout , mon nom & mon pays ,
Et je me mets à conter qu'à Paris
Contre Roland & toi j'ai su combattre ,
Sans que jamais vous ayez pu m'abattre ,
Et même avec ce forcier de Maugis ,
Quoique l'enfer s'arme pour sa querelle.
J'ajoute alors que c'est-là que je vis
Son Angélique , & que j'en fus épris ,
Et que je brûle encor pour cette belle ;
Que dans sa cour je ne viens que mourir
Dès que mes yeux auroient revu ses charmes.
Sur ce propos je jettai quelques larmes
Dont le vieillard se sentit attendrir ,
Tant , qu'il me dit : Chevalier , de ton ame
Chasse le deuil qui te trouble si fort ,
Il est remède à tout , hors à la mort ;
Je te promets Angélique pour femme ,
Je te la donne , & mes états aussi ;
Car aussi bien , Lucine , ma cadette ,
Pour un amant a délogé d'ici ,
Et ne vaut pas que mon cœur la regrette.

Ah ! m'y voilà , dit Renaud , Dieu merci.
Je la connois , Lucine , elle est jolie ,
Elle est tout près , en bonne compagnie.
Puis à son hôte il conte au même instant
Tout ce qu'il fait d'elle & de son amant.
Acheve enfin , ajoute-t-il , ton conte ,
Car ta lumiere est bientôt à sa fin.
Bon , dit l'hermite , ami , je n'en fais compte ,
Mes ruches sont dans mon petit jardin ,
J'en ai beaucoup , & ma cire est fort belle ,
Si celle-ci meurt , un autre est au bout ,
C'est mon ouvrage , & dans l'hiver sur-tout
Pour m'amuser je fais de la chandelle.
Cher Ferragus , tu me ferois damner ,
Reprit Renaud , mets-toi donc bien en tête
Combien de temps , en lieu très-malhonête ,
Je t'ai tant vu tout autre train mener...
Et je croirois qu'en cette solitude
Tu passerois ton temps à niaiser !
Non , mon ami , cesse de m'abuser ,
On peut changer d'habit , non d'habitude.
Du tout-puissant la bonté me soutient ,
Dit le cagot , en moi sa grace opere.

Mais , revenons au bon homme de pere ,
Dont nous parlions. Sans doute , il te souvient
Qu'il me promit la main de ma maîtresse ,
J'en ressentis si subite allégresse ,
Que j'en pensai mourir dans le moment ;
Et sur le champ il fait venir la belle
Pour en résoudre , à cet ordre charmant
Tout parut prendre une face nouvelle .

Chant second.

47

L'air fut plus pur , le ciel fut plus brillant.
Quand j'eus enfin calmé mon ame émue ,
Je vis pourquoi ces objets à ma vue
S'étoient parés de plus grande beauté ,
J'étois auprès de ma divinité.
Je ne la crus une simple mortelle ,
Et même encor ne puis la croire telle ,
Malgré le voile obscur & sans pitié
Qui de ses traits me cachoit la moitié.
Comme au matin vous voyez une rose
Qui s'entrouvrant reste encor demi-closé ,
Ou le soleil d'un nuage caché ,
Tel fut l'objet dont j'étois si touché.
Je découvrois sa bouche gracieuse ,
Son cou d'ivoire , & son sein délicat ,
Ses yeux perçoient avec un vif éclat ,
Quoiqu'amortis par ses touchantes larmes.
Tel du matin l'astre resplendissant ,
Pour quelques pleurs qu'en sa course il répand ,
N'en a pas moins de lumière & de charmes.
Mais de quoi sert de peindre ici ses traits ,
Si comme moi tu connois ses attraits ?
Bref , je perdis , en la voyant si belle ,
Le mouvement , & l'haleine , & la voix.
Comme l'on dit que devint autrefois ,
Près du Pénée , une nymphe cruelle ,
Qui méprisa le dieu des beaux-esprits ,
Et des bons vers est aujourd'hui le prix.
Elle découvre enfin son beau visage.
Son front sembloit plus calme & plus serein ,
De temps en temps quelque léger nuage

Y reparoit , & s'efface soudain ;
Elle observoit mes yeux & mon langage.
Mais tout-à-coup mes traits se rappelant ,
Le souvenir de sa funeste histoire ,
Revient s'offrir à sa triste mémoire
Le beau Médor , & Paris . & Roland ;
Et sur le champ , comme d'un dard percée ,
Nous la voyons tomber sans mouvement.
Je la relève , & la tiens embrassée ,
Mais elle n'a ni poulx , ni sentiment.
Le médecin en vain de la Chimie
Veut employer les secours agissans ,
Rien ne la peut rappeler à la vie ,
Cautiques , sels , esprits sont impuissans.
Enfin , dit-il , nul espoir ne me reste ,
J'ai de mon art épuisé les secrets.
A ce discours s'élève un cri funeste
Qui jusqu'au ciel porte mille regrets.
Figure-toi l'état où je dus être.
Le médecin fit bien de m'éviter ;
Il étoit mort ; & par une fenêtre
Je fus tenté de me précipiter
De la hauteur de plus de cent coudées.
Mais , cher ami , Dieu , qui toujours clément
Me destinoit à vivre saintement ,
Me suggéra de meilleures idées.
Pour fuir des lieux trop pleins de mes douleurs ,
A mes dépens je frette une tartane ,
Et près d'ici j'aborde encor en pleurs.
Chez des-reclus j'expiai mes erreurs ,
Là , j'abjurai la loi mahométane.

J'en
Je les
Pour
Je m'
Bon
Ton A
D'un
Ce m
En te
Tu m
Dit Fe
De ne
C'est t
Coups
Lors ,
L'hern
Mais ,
J'aura
Et je t
De ne
Tout n
Je suis
Que la
T'a de
A-t-ell
Ce bu
Ce nez
Te sera
Contin
Répon
Avec t
To

J'en fus deux ans l'édification,
Je les quittai par inspiration ;
Pour faire encor pénitence plus rude ,
Je m'enfonçai dans cette solitude.

Bon , dit Renaud en riant comme un fou ,
Ton Angélique , impudente & coquette ,
D'un bon amant avoit su faire emplette ;
Ce médecin , ce fortuné bijou ,
En te trompant la gardoit pour lui-même.
Tu me ferois renier mon baptême ,
Dit Ferragus , mais j'ai fait un saint vœu
De ne jamais me fâcher , point ni peu.
C'est très-bien fait , ainsi frere , à ce compte ,
Coups de bâton , soufflets , tout te convient.
Lors , rougissant de colere & de honte ,
L'hermite dit , mon bon ange me tient ;
Mais , si jamais je laisse faire au diable ,
J'aurai , mon frere , un regret véritable ,
Et je te prie avec affection

De ne me point mettre en tentation.
Tout m'est égal , dit Renaud qui veut rire ,
Je suis pourtant bien aise de te dire
Que la beauté qui te rendit si chaud ,
T'a de tout temps haï comme un crapaud.
A-t-elle tort ? Cet air sinistre & rogue ,
Ce buste infect , ce visage de dogue ,
Ce nez camus , ces bras faits pour ramer ,
Te semblent-ils bien propres à charmer ?
Continuez , frere , je vous pardonne ,
Répond l'hermite , en se disciplinant
Avec tel bruit qu'on jureroit qu'il tonne.

Jusqu'à demain , dit Renaud ricanant ,
Tu peux , ami , poursuivre cet office ;
Mais que fais-tu de ce foible instrument ?
Un nerf de bœuf avec plus de justice
De tes péchés seroit le châtiment.
Si la douceur gaignoit un cœur féroce ,
Je l'eusse fait , repartit Ferragus
En blémissant , mais le tien est atroce ,
Tu vas trop loin , frere , je n'y tiens plus.
Renaud alors , une humble patience
Du vrai chrétien fait la marque & l'essence ,
Mais j'ai bien vu que tu n'es qu'un cafard ,
Hermite faux , & damné papelard.
Lui , sans rien dire , avec sa discipline ,
Sur le visage apostrophe Renaud.
Le paladin , à l'attaque assassine ,
D'un bras vengeur livre un soudain assaut ,
L'autre repart. Tous deux s'entrefaisissent ,
Cruellement tous deux s'entremeurtissent ,
L'un menaçant , blasphémant , outrageant ;
L'autre muet , & toujours fustigeant.
Chacun veut vaincre , & la noise redouble ;
Mais tout-à-coup à la porte on entend
Foule de gens criant & tempêtant ;
Des combattans lors la tête se trouble.
L'anachorette , en répondant *ave* ,
A l'ennemi porte nouvelle atteinte.
Ouvrez , dit-on , n'ayez aucune crainte ;
Attends , dit-il , je n'ai pas achevé.
Du chevalier pourtant il se sépare ,
Et tout fâché se saisit d'une barre ,

Par un
Pose f
Je n'o
Leur c
Homme
Dirent
Tu la
Puisqu
Dit lo
Fais-le
L'herr
Quatre
Je vai
Par un
Il es
De l'a
Aux j
Purge
Chez
Car ,
L'autr
En les
Quand
Que j
Avec
Et qu
Tenon
Comm

Chant second.

51

Par un guichet lorgne les survenans ;
Pose sa tringle , & l'assure en dedans.
Je n'ouvre point à gens de votre sorte ,
Leur cria-t-il ; vos armes me font peur.
Homme de bien , si tu n'ouvres ta porte ,
Dirent alors les autres en fureur ,
Tu la verras dans le moment abattre.
Puisqu'on ne peut en paix ici se battre ,
Dit lors Renaud , la porte s'ouvrira ;
Fais-les entrer , frere , il leur en cuira.
L'hermite ouvrit , & dans l'instant entrèrent
Quatre guerriers vaillans , forts & nerveux.
Je vais conter comme ils se rencontrèrent ,
Par un détour , nous y reviendrons mieux.

Il est deux maux ; (l'amour est un des deux ,
De l'autre (*) ici le nom pourroit déplaire).
Aux jeunes gens leur effet salutaire
Purge l'humeur , & les rend vigoureux.
Chez les vieillards le cas n'est pas semblable ,
Car , au trépas l'un les conduit tout droit ,
L'autre les mene à folie incurable ,
En les raillant chacun les montre au doigt.
Quand nous avons atteint un certain âge
Que je ne veux ici déterminer ,
Avec l'amour cessons de badiner ,
Et quel que soit alors notre partage
Tenons-nous y ; car enfin la beauté
Comme le tems , a des ailes rapides ,

(*) *La petite V.*

Et l'on ne voit que la neige & les rides ,
Où cheveux blonds & roses ont été.
Or la nature , au sexe libérale ,
Enveloppa son cœur de cent replis ,
Et nul ne peut en percer le dédale ,
Presque toujours les plus fins y sont pris.
Jamais vicillard ne doit se mettre en tête
Que pour lui brûle une jeune beauté ,
Quand elle-même auroit la fausseté
De lui jurer qu'il a fait sa conquête ;
Le tendre amour veut de l'égalité ;
Le bon Roland en fit l'expérience.
Il fut réduit à tel point de démence ,
Que pareil fou jamais ne se trouva.
Il fit cent maux en Espagne , en Provence ,
A Gibraltar enfin il arriva.
Il s'y dépouille , & se jette à la nage ,
Et de l'Afrique il gagne le rivage ,
Où , sans les soins de nos chers paladins ,
Il eût fini ses malheureux destins.

Je vous ai dit qu'avec douleur extrême
Le bon roi Charle apprit son triste état ,
Et que quittant le soin de son état ,
Il le vouloit aller chercher lui même ;
Mais ses barons empêchent son départ ,
Et plusieurs d'eux lui donnent l'assurance ,
Ou sage , ou fou , de l'amener en France.
Or , Richardet & le prudent Alard
S'étant unis avec le duc Astolfe ,
(Comme déjà je l'ai dit autre part ,)
Avoient poussé jusques à Gibraltar ,

Et par
Au se
Qui d
Par le
Fendr
On le
Roland
Facile
Et pr
Là ,
Pour
D'une
Les tr
De pa
Et lui
Quat
On tr
Sans
Contr
Pain
D'aut
Le se
Et qu
Qu'A
De ra
Mais
Du R
Jeûne
Roland
D'un
Les r

Chant second.

53

Et par bonheur navigeoient dans le golfe.
Au sein des flots ils trouvent un nageur ,
Qui du détroit tente la traversée ;
Par le salpêtre une balle chassée
Fendrait les airs avec moins de roideur ;
On le connoît , on le fuit , on arrive.
Roland sans force étendu sur la rive ,
Facilement fut saisi , garotté ,
Et près d'un bois dans un antre porté.
Là , de son front on fait ouvrir la veine
Pour préparer le succès souhaité
D'une recette importune & mal saine.
Les trois guerriers pleins de compassion
De pain & d'eau nourrissoient leur malade ,
Et lui donnoient , avec affection ,
Quatorze fois par jour la bastonnade.
On trouvera ce remede cruel ;
Sans lui , Roland courroit les champs encore.
Contre ce mal , c'est l'unique ellébore ,
Pain sec , eau claire , & bâton éternel.
D'autres ont dit que des cervelles folles
Le sens commun s'enferme dans des fioles ,
Et qu'à la lune on les garde avec soin ,
Qu'Astolfe y fut ; il eût eu bon besoin
De rapporter avec l'autre la sienne ;
Mais ce vieux conte est à dormir debout ,
Du *Récipé* susdit qu'il vous souviennne ;
Jeûne & bâton , vous dis-je , & voilà tout.
Roland enfin étant devenu sage ,
D'un air surpris tous trois les envisage ,
Les reconnoît ; où suis-je ? qu'est ceci ?

Comment , dit-il , nous trouvons-nous ici ?
Mais quand il fut avec combien de peines
Les paladins le cherchoient en tous lieux ,
Il détesta de trop indignes chaînes ,
Et sa foiblesse , & la dame aux beaux yeux.
Comme ils causoient sur cette cure heureuse,
A nos héros arrive un messager ,
Qui de Paris leur apprend le danger ,
Et du bon roi l'extrémité fâcheuse.

Sur son récit les braves paladins
Partent sur l'heure , accablés de chagrin ,
Pour s'opposer aux Sarrafins perfides ;
Mais connoissant assez mal les chemins ,
Et ne trouvant ni pilotes , ni guides ,
A l'aventure , en différens sentiers
Ils vont errant pendant deux jours entiers ;
Puis un matin rencontrent une belle
Au bord d'un bois , & son amant près d'elle.
C'étoient Lucine & Lindor son mari.
Vous concevez qu'ils cherchoient l'isle heureuse
Pour vivre en paix dans ce séjour chéri ;
Mais on jugeoit , à leur mine joyeuse ,
Qu'ils rencontroient souvent l'isle amoureuse
Qui leur offroit un favorable abri.
Les chevaliers , réjouis à sa vue ,
Vont au devant ; chacun d'eux la salue ;
Elle , honteuse un peu de sa gaîté ,
Rend le salut avec civilité.
Avec respect on demande à la belle
Si de Renaud elle a quelque nouvelle ;
Elle répond qu'à sa seule valeur

Elle doit
Elle raco
Combien
Et du gu
Lucine e
Puis elle
Vers le c
Quand d
En les pri
De l'affu
Des vœu
Son norm
Lors en
Dit à Ric
Allons-n
Et mon b
Le duc A
Va ton c
Arrange-
Te prépa
A ce disc
Roland s
Dans u
De moir
Le cheva
D'herbes
Lors il s
Voici de
Alors se
D'un ma
Seigneur

Chant second.

55

Elle doit tout , sa vie & son bonheur ;
Elle raconte , avec beaucoup de graces ,
Combien de fois son bras la garantit ,
Et du guerrier leur enseigne les traces.
Lucine enfin acheve son récit ;
Puis elle-même elle veut les conduire
Vers le chemin que le chevalier prit
Quand de la grotte il partit sans rien dire ,
En les priant , quand ils l'auroient trouvé ,
De l'assurer qu'elle fait pour sa gloire
Des vœux ardens , & que dans sa mémoire
Son nom sera chèrement conservé.
Lors en dessous Roland qui la regarde ,
Dit à Richard : Mon ami ! que d'attraits !
Allons-nous-en , je suis guéri de frais ,
Et mon bon sens de nouveau se hasarde.
Le duc Anglois qui l'avoit écouté ,
Va ton chemin , dit-il , avec Lucine
Arrange-toi ; je vais de mon côté
Te préparer toujours la médecine.
A ce discours , les oreilles baissant ,
Roland s'en va ; le reste en fait autant.

Dans un lieu frais on trouve une abbaye
De moines noirs , dits de saint Jérémie.
Le chevalier les voit s'alimenter
D'herbes sans sel , de verjus , de racine.
Lors il s'écrie , Astolfe , la houffine !
Voici des fous à médicamenter.
Alors se leve un pere à barbe grise ,
D'un maintien doux , & plein de dignité.
Seigneurs , dit-il , avec légèreté

Ne jugez pas notre sainte entreprise.
Pour vérités on prend souvent l'erreur
Quand on se livre à l'aveugle censure.
Ce corps mortel passe comme une fleur ;
Mais l'ame étant d'immortelle nature ,
Pour qu'elle rentre au sein du créateur ,
Il est besoin de la conserver pure ,
Ou pour le moins d'en purger la souillure ;
Et vous feriez certes un choix meilleur
Prenant la haire & quittant cette armure,
C'est bientôt dit ; mais là-dessus , docteur ,
Repart Roland , vous pourriez vous méprendre ,
Car la foi sainte en France allons défendre
Où nous verrions tout le mâle attirail
Bien circoncis , nos femmes au serail ,
Nos fils sans barde , & nos temples en cendre ,
(Dont Mahomet auroit grace à vous rendre)
Si nous hantions votre béni bercail.
A ces raisons il me faut condescendre ,
Reprit le pere ; & comme vous , seigneurs ,
J'ai , sous le poids d'une dure cuirasse ,
Vu de mes jours passer un long espace.
Je fus , hélas , le jouet tour-à-tour
De la fortune ainsi que de l'amour.
J'avois gagné le cœur de ma maîtresse ,
Et de mon prince obtenu la faveur.
Mes jours couloient dans une douce ivresse ;
Mille rivaux envioient mon bonheur.
Mais qu'il fut court & suivi d'amertume !
Cette beauté pour qui je me consume ,
Et qui pour moi feint de mourir d'amour ,

Est infidelle , & change en moins d'un jour !
D'un autre amant , peut-être moins aimable ,
Mais à coup sûr moins rendre & moins constant ,
Elle est éprise ; & moi qui l'aime tant ,
Elle me fuit , & de mépris m'accable.
Pour comble enfin à mon sort misérable ,
Bientôt après , ce maître respecté
Que je servois avec fidélité ,
Et qui m'aimoit avec tant de tendresse ,
Qu'à ses côtés il me vouloit sans cesse ,
Cede aux flatteurs qu'il auroit dû punir ,
Et se laissant contre moi prévenir ,
Aux trahisons , aux lâches artifices ,
Donne le prix de mes loyaux services.
Ce fut alors que de folles amours ,
Et de l'abus de servir dans les cours ,
Je reconnus la frivole manie.
Pour me soustraire à cette tyrannie ,
Dans ce moultier je vins me retirer.
A des objets de plus grande importance
Mes vœux ardens oferent aspirer ,
Est cette paix qui suit la repentance ,
Et la première & sûre récompense
D'avoir du siècle enfin su m'affranchir.
Tandis qu'ainsi parle sa révérence ,
Nos chevaliers mangent pour se nourrir ,
Bien rassurés contre l'intempérance
Après avoir dévoré la pitance ,
Sur quelques sacs il fallut s'endormir.
Le lendemain les paladins de France
Le long du jour marchent diligemment.

La nuit les prit en arrivant au gîte
Où nous avons laissé se querellant
L'ami Renaud & Ferragus l'hermite ,
A qui mieux mieux le menton se pelant.
On les reçut après quelques injures.
Renaud par eux fut reconnu d'abord
Quoique gâté par vingt égratignures.
Ami , les chats t'ont caressé trop fort ,
Lui dirent ils , leur faisois-tu la guerre ?
Je badinois , dit-il , avec le pere ,
Après soupé , par récréation ;
Rester oisif est mon aversion.
Lors , apprenant que cette robe grise
Couvre un payen , & que c'est Ferragus ,
Les paladins font un cri de surprise ,
Dont le béat fut quelque peu confus.
Astolfe alors dit : Le diable t'emporte ;
Autant vaudroit d'enfer murer la porte ,
Si quelque jour tu vas en paradis ,
Il sera donc bien meublé de bandits.

Mais , laissons-les dans la loge bénite ,
Et vers Paris avançons au plus vite.

Un peuple entier s'y prépare au combat ,
Car , au besoin , tout François est soldat.
Ganelon seul , rempli de perfidie ,
Qui voudroit voir Charles captif ou mort ,
Pour s'excuser de faire aucun effort
Subitement feint une maladie ,
Et de Paris , menacé d'incendie ,
Part sans démençe , & gagne ses châteaux ,
Accompagné de ses traîtres vassaux.

Chant second.

59

Aux pieds des murs est déjà parvenue
Des étrangers la troupe dissolue ,
Monstres d'Asie & d'Afrique & du Nord ,
Qui du roi Charle ont conspiré la mort ,
Et de Paris la ruine absolue.
Le peuple Caffre est haut comme des tours ;
Chaque soldat est armé de massue
Telle que pins sont de beaucoup plus courts.
De ces géans , au fort d'une bataille ,
Facilement on évite les coups.
Mais les Lapons sont les pires de tous.
Une coudée est leur plus grande taille ,
Mais bons sauteurs , gros , forts , velus & roux ;
Les bras très-longs , les doigts faits en tenaille ,
La bouche grande , & les yeux fort petits.
Ils sont armés de cuir sur leur habits ,
D'un glaive court , & d'une courte lance ,
Qu'ils vous fourrent aux chevaux dans la panse.
Mais ce qu'on doit encor plus redouter
C'est leur manège avec l'infanterie ;
Vous les voyez dans les jambes sauter ;
Là s'acharnant avec grande furie ,
Ce qu'ils ont pris , on peut le leur ôter.
Charles bientôt fut sans cavalerie ,
Et ses piétons mutilés , bistournés ,
Sont tristement dans la ville amenés.
Figurez-vous la plainte lamentable
Que firent lors les femmes de Paris
En cet état revoyant leur maris.
De vrai , le cas étoit épouvantable ,
D'un tour de bras , un pigmée ignoré

A deux époux portoit la même atteinte ,
Et des François la race étoit éteinte
Si ce désordre eût plus long-tems duré.

Déjà du jour la brillante carrière
Embellissant le ciel de ses couleurs ,
Et de rosée enrichissant la terre ,
Fait de son sein éclore mille fleurs ;
De l'Orient elle ouvre la barrière ,
De l'horison elle chasse la nuit ;
Tout se ranime , & sa douce lumière
Trace la route au soleil qui la suit.
Des cris perçans glacent les cœurs de crainte ,
Et tiennent lieu de trompette & tambour.
Les Sarrafins déjà ferment l'enceinte ,
Et de leur foule obscurcissent le jour.
Sans s'étonner de ces géans féroces ,
Les paladins leur lancent des traits sûrs ;
On voit soudain ces horribles colosses
Avec fracas tomber du haut des murs.
Ils méprisoient d'abord cette défense ,
Et cependant malgré leur taille immense
Pour s'élever sur le rempart d'un saut ,
Il se trouva qu'il étoit un peu haut.
Ils ont recours alors à l'artifice.
Il est prescrit , pour monter à l'assaut ,
Que sur un Caffre un autre s'établisse ,
Que trois & quatre ainsi seroient greffés
En fussent-ils l'un par l'autre étouffés.
Comme l'on voit de la branche d'un saule
Le villageois se faire un long cueilloir ,
Et d'une gaule allonger une gaule

Tant
Ainsi
Peut
L'un
Puis
Le mu
Un ti
Et de
Et d'u
D'une
Rega
Maug
Rend
Un g
Du g
Le m
A ce
Dans
Cour
Les C
Pierr
Mais
Ne c
Pote
Barro
Rien
Lors
Et de
Tire
Un f
Avo

Tant qu'elle atteigne au fruit qu'il veut avoir :
Ainsi le Caffre , en se prêtant l'épaule ,
Peut des maisons s'élever jusqu'au toit .
L'un se baissant , de l'autre est la monture ,
Puis le premier se relève tout droit :
Le mur étant plus haut en cet endroit ,
Un tiers s'y guinde en la même posture ,
Et de la masse en cercle s'escrimant ,
Et d'un seul coup cent chrétiens assommant ,
D'une enjambée il est sur la muraille ,
Regarde aux champs , & sourit & se raille .
Maugis alors , que ses enchantemens
Rendent plus fort , saisit d'un bras robuste
Un grand rocher , brise les ossemens
Du gros payen , tant il le lance juste .
Le monstre tombe entraînant ses voisins .
A ce spectacle on voit les Sarrafins ,
Dans la fureur qui soudain les transporte ,
Courir en foule assallir une porte .
Les Citadins jettent du hauts des murs
Pierres & traits , chevrons & poix bouillante ,
Mais ces brutaux sont féroces & durs
Ne connoissant la mort ni l'épouvante .
Poteaux épais cedent à leur vigueur ,
Barres , verroux sont brisés comme verre ,
Rien ne résiste , & la porte est à terre .
Lors les François qui craignoient ce malheur ,
Et dont l'adresse égalait le courage ,
Tirent parti des succès du vainqueur .
Un fossé large , affreux champ de carnage ,
Avoit été pendant la nuit ouvert ,

Et de roseaux & gazons recouvert.
Les Sarrafins , aveuglés par leur rage ,
S'entre-pouffant , marchent sur ce feuillage ,
Quand sous leurs pieds la terre qui se fond ,
Tombe avec eux dans ce gouffre profond ;
Tout y périt sous le coteau barbare.
Et cependant le ciel perd sa clarté ;
Mais Charle veille , & dans l'obscurité
Avec ardeur la porte se répare
Avant le jour tout est en sûreté.
Mais de l'Egypte il vient une autre armée ,
Elle a pour chef la fille du Soudan ,
Qui méprisant la jupe & le ruban ,
Paroît de casque & de cuirasse armée ,
Despine aussi , travestie en guerrier ,
N'a d'autre espoir que de venger son frere ;
Dans tout son air , dans son regard altier
On voit briller les feux de sa colere.
Ces deux beautés ne m'inquiètent guere ,
Je doute encor , malgré cet air hautain ,
Que tout ce fer couvre des cœurs d'airain.

Rapprochons-nous de la loge béate.
Le bon Roland s'épanouit la rate
De voir le frere à la barbe de crin ;
Ses compagnons sont malades de rire ,
Et chacun d'eux exerce sa satire.
Mais Ferragus contrit & pénitent ,
Baïsse les yeux & n'est pas fort content.
Ainsi qu'on voit aboyer dans la rue
Quelques roquets contre un puissant mâtin
Qui les méprise & poursuit son chemin ,

L'herm
Pour le
Qu'un
Il les é
Les bra
Quand
Freres
Seriez-
Qui ve
Certes
Je vou
Non p
Dont c
Aucun
Le rep
Et le p
Provic
De du
Tel , c
Le pé
Il dev
Ami ,
Et bén
Car il
Pour
C'est
Un d
Cont
Ce fa
Dit F
Que

Chant second.

63

L'hermite aussi jamais ne se remue
Pour leurs propos ; plus ferme & plus constant
Qu'un lievre au gîte , au fort du plus grand vent.
Il les écoute , assis sur sa banquette ,
Les bras croisés & la bouche muette.
Quand tout fut dit , d'un ton discret & doux ,
Freres , dit-il , à quel jeu jouons-nous !
Seriez-vous bien vrais enfans de l'Eglise ?
Qui veux-tu donc , frere , que nous soyons ?
Certes , reprend le pere à robe grise ?
Je vous prenois pour de mauvais bouffons ,
Non pour soutiens de cette loi paisible
Dont charité fait la marque infallible.
Aucun n'a droit d'insulter au pécheur ,
Le repentir peut laver sa souillure ,
Et le papier , symbole de candeur ,
Provient souvent d'une matiere impure ;
De durs travaux lui rendent sa blancheur.
Tel , de ses sens mortifiant l'ardeur ,
Le pénitent reprend un nouvel être ,
Il devient pur : & tel suis-je peut-être.
Ami , cessons , dit Roland , ce propos ,
Et bénissons hautement ton bon ange ,
Car il a dû faire un effort étrange
Pour arracher le vice de tes os ,
C'est pour la France , en ce moment critique ,
Un défenseur qui lui vient à propos
Contre le peuple & d'Asie & d'Afrique.
Ce saint habit , frere , me le défend ,
Dit Ferragus ; il seroit indécent
Que je reprisse & la lance & l'épée ;

Et que de sang on vît ma main trempée.
Roland sourit ; il faut , suivant le cas ,
Agir , dit-il ; ton excuse est débile.
Contre les Turcs , payens , & renégats ,
Moines vivans d'herbe , ou s'abreuvant d'huile ,
Se nourrissant de chair ou de poissons ,
Portant sandale , allant sans caleçons ,
En capuchon , en bonnet ; tous en somme ,
Pour cette guerre ont dispense de Rome :
S'il est ainsi , lui répond Ferragus ,
Je suis tout prêt ; mais passons par l'Espagne ,
Car mon armure , & ce qui l'accompagne
Sont déposés dans l'autre de Margus ,
Vaste séjour devenu si célèbre
Par le tombeau de ce géant Felon
Que fit mourir sur les rives de l'Ebre
Cancré marin , le mordant au talon.
Les paladins menent grande allégresse
D'avoir acquis un si puissant renfort.
Si nous voulons bientôt gagner un port ,
Reprend l'hermite , où nef s voguent sans cesse,
Un pas scabreux nous reste à traverser.
Quel est ce pas , dit Roland , qui t'étonne ?
Quel est le monstre , ou le diable en personne
Qui nous pourroit empêcher d'y passer ?
De ta valeur je ne suis point en peine ,
Dit Ferragus , mais elle ne suffit ;
Dans le chemin par lequel je vous mene ,
Mieux vaut encor la présence d'esprit.
Sur le sommet de roche fourailleuse
Il faut marcher par un étroit sentier ,

Et de
On re
Aux
Sont
Tels
Qui
Mais
Entre
Deux
Frere
Un g
Deux
Pour
Si pa
Les d
Sans
Qui
Par t
Rolan
Je br
Et je
On p
Le pé
Qui r
Ne fa
Sur le
On v
Les p
Pour
Pour
Rena
7

Chant second.

65

Et de ce pas la chute est périlleuse ,
On rouleroit pendant un jour entier.
Aux deux côtés de ce chemin perfide
Sont deux donjons taillés dans le rocher
Tels que jadis ceux de Seste & d'Abide ,
Qui défendoient aux vaisseaux d'approcher.
Mais ces deux-ci sont construits pour pêcher.
Entre ces tours quand vous faites voyage ,
Deux scélérats , géans de leur métier ,
Freres de plus , vous jettent au passage
Un grand filet tissu de pur acier ,
Deux milles marcs pesans & davantage.
Pour rendre vains la force & le courage ,
Si par hasard on échappe au filet ,
Les deux géans rusés , à votre approche ,
Sans se montrer , font tomber mainte roche ,
Qui de son poids vous écrase tout net.
Par tant d'engins la mort est presque sûre.
Roland repart , point de mauvais augure ,
Je brûle d'être au haut de ce rocher ,
Et je veux voir qui viendra m'y pêcher.
On part enfin disant les patenotres ,
Le pénitent marche devant les autres
Qui ne cessoient de s'en émerveiller ,
Ne sachant plus s'il devoient en railler.
Sur le midi , de la double rocaille
On voit le faite , ensuite le détroit.
Les paladins font halte en cet endroit
Pour consulter sur l'ordre de bataille.
Pour la vigueur Roland est sans rivaux.
Renaud après emporte la balance ,

Puis Ferragus , qui n'a bâton ni lance ;
Les trois derniers sont entre eux fort égaux.
je tenterai , dit Roland , le passage ;
Si les géans ont sur moi l'avantage ,
Renaud alors viendra me secourir ,
Car , comme on fait , je ne puis y mourir.
Nos trois amis nous suivront par derrière ,
Et le Pater , marmotant sa priere ,
Implorera le céleste secours.
Roland à peine est entre les deux tours ,
Voici tomber la machine effroyable
Qui l'enveloppe , & de son poids l'accable.
Comme l'on voit , dans de perfides rêts ,
Donner souvent la perdrix imprudente ,
Pour fuir le chien qui la pille & tourmente ,
Lorsque son maître a tendu ses filets ,
Elle voltige , elle cherche un passage ,
Et se débat pour rompre son lien ,
Mais ses efforts ne lui servent de rien ,
Plus elle tire , & plus elle s'engage :
Ainsi voit-on le guerrier imprudent
Agir des pieds , des mains & de la dent ,
Plus il s'efforce , & plus il s'embarrasse.
Renaud accourt en brave chevalier ,
De sa * *Eusberte* il frappe en vain l'acier ,
La maille en est trop dure & trop tenace.
Pendant qu'il fait mille impuissans efforts
Pour délivrer son cousin d'esclavage ,

* *Epée de Renaud.*

Chant second.

67

Autre filet lui tombe sur le corps.
Tous deux sont pris comme dans une cage.
On les enleve impuissans , interdits ,
Et dans les tours aussi-tôt introduits ,
Ils sont plongés dans des fosses profondes ,
Séjour affreux de reptiles immondes.
Richard alors s'avance ; Alard le suit ;
Mais Ferragus , que le remords poursuit ,
Pleure , soupire , & battant sa poitrine ,
A ses péchés impute leur ruine.
Voici dans l'air un nouveau sifflement ;
Sur les guerriers fond encor l'instrument.
Astolfe accourt en cervelle éventée
Et se saisit de sa lance enchantée.
Il possédoit cette lance d'or fin.
Qu'a tant vanté l'Arioste divin.
Elle abat tout ; il n'est acier , ni marbre ,
Enchantement , chevalier , rocher , arbre ,
Qui sur le champ ne cede à son effort ,
Ce qu'elle touche est renversé d'abord.
Le paladin frappe , & si bien travaille
Que le filet tombe maille par maille.
Les chevaliers sont mis en liberté.
A ce spectacle un des géans s'écrie ,
Et de la tour accourt avec furie ;
Le paladin le frappe ; en un clin-d'œil
Le scélérat tombe avec son orgueil.
L'autre , voyant son frere en cette transe ,
Vient le défendre ; à peine de la lance
Est-il atteint , qu'éprouvant sa vertu ,
Sans résister il se voit abattu.

Astolfe alors les saisit , les houspille ,
Et du filet tous deux les entortille.
Le pénitent garde les prisonniers ,
Et dans les tours courent nos trois guerriers
Pour découvrir le ténébreux asyle
Où sont cachés les braves chevaliers.
Mais ils prenoient une peine inutile ;
Tout leur fracas dans le caveau profond
Ne peut percer , & nul ne leur répond.
Se prévalant de ce moment tranquille ,
L'hermite saint , du soin tout fraternel ,
Aux deux géans raconte l'évangile ,
Du bon Adam l'appétit criminel ,
Et de l'enfer le tourment éternel.
Sur tous ces points tant se plut à s'étendre
Que les payens vinrent à le comprendre ;
Ce fut miracle , & notre pénitent
Eut plus de zele enfin que de talent.
Bref tous les deux abjurant leur système ,
A Ferragus demandent le baptême ,
Et lui voulant leurs bons desseins prouver ,
Pere , dit l'un , ces chevaliers qu'on cherche
Sont en lieu tel que vaine est la recherche :
C'est un cachot impossible à trouver ,
Pour y percer il n'est aucun passage.
Si votre main de ces fers me dégage ,
Je les irai tirer de la prison.
De votre part je crains la trahison ,
Dit Ferragus , désignez-moi la place.
L'autre répond , on n'en voit nulle trace ,
Et d'un rocher nous l'avons su couvrir ,

Sans r
Le pe
Astol
Ses co
Et Fer
L'un
Sort d
Tiran
Il les
Ami l
Quel
Et qu
Les d
On ré
Et de
Les co
Et leu
Dans l
Là , F
Point
Tant d
L'un ,
L'autr
Rien n
Qu'en
En che
Un gra
Se fait
On app
Une b
Quoiqu

Chant second.

69

Sans nous enfin on ne sauroit l'ouvrir.
Le pere encor doute , & rien ne décide.
Astolfe alors sort du château perfide ,
Ses compagnons arrivent sur ses pas ,
Et Ferragus leur propose le cas.
L'un des géans , d'un concert unanime ,
Sort des liens , & marche vers la tour ;
Tirant Renaud & Roland de l'abyme ,
Il les ramene à la clarté du jour.
Ami lecteur , vous concèvez sans doute
Quel doux plaisir on eut à se revoir ,
Et quelle joie on sentit à savoir ,
Les deux payens dans la chrétienne route.
On résolut de partir sans retard.
Et de descendre avant qu'il fût plus tard.
Les convertis prennent chacun sa gaule ,
Et leurs filets qu'il portent sur l'épaule ,
Dans le chemin on trouve un clair ruisseau ,
Là , Ferragus tous les deux les baptise.
Point ne voulut les nommer de nouveau ,
Tant de leurs noms la rencontre est précise ,
L'un , de Fracasse avoit le sobriquet ,
L'autre , celui de Tempête. En effet ,
Rien n'étoit mieux , & c'étoit chose claire
Qu'en les changeant on n'eût su si bien faire.
En cheminant & par monts & par vaux ,
Un grand fracas d'hommes & de chevaux
Se fait entendre , & près d'une onde pure
On apperçoit sur un lit de verdure
Une beauté qui semble s'affliger ,
Quoique l'on voie en foule voltiger

Nymphes près d'elle à danser occupées ,
Et qu'on croiroit Driades ou Napées.
De la connoître Astolfe curieux ,
S'approche d'elle & dit : belle inconnue ,
Quel noir chagrin obscurcit vos beaux yeux ?
La dame alors vers lui tourne la vue ,
Et lui répond avec civilité ;
A la douleur trop juste qui m'obsède
Vous ne pouvez apporter du remede ,
Passez , seigneur , sans curiosité ,
Mais passez vite ; & sur-tout à ma garde
Dérobez-vous pour fuir votre malheur.
Astolfe alors prend un luth , la regarde ,
Il danse , il chante , il rit de tout son cœur.
Un Sarrafin l'attaque avec fureur ,
A ce grand bruit en bataille rangée
Voici venir plus de mille soldats.
Roland se tient auprès de l'affligée
Mettant par fois quelque payen à bas.
De son côté Renaud contre eux ferraille ,
Donnant tels coups & d'estoc & de taille ,
Que si l'on veut en croire Garbolin ,
En deux moitiés il fend un Sarrafin.
Les deux géans terminent la bataille ;
De son filet chacun si bien travaille ,
Que rien n'échappe aux lacs insidieux.
Les paladins vers la dame aux beaux yeux
Viennent alors ; sa douleur est moins grande ,
Mais elle est triste encor , & leur demande
De la laisser dans ces sauvages lieux.
Qui nous ? laisser une beauté si tendre

Chant second.

71

A la merci des lions & des loups ?

Lui dirent-ils ; non , venez avec nous ,
Prenez courage , & daignez nous apprendre
De vos malheurs le motif inhumain.

Mais d'un mouchoir qu'elle avoit à la main ,
Elle essuyoit ses yeux remplis de charmes.

Que feroient-ils quand son front est ferein ,
S'ils sont brûlans à travers mille larmes !

En attendant que ce divin objet

De ses chagrins raconte le sujet ,

Reposons-nous , & reprenons haleine ;

Ma voix s'enroue , & l'on m'entend à peine.

Fin du second Chant.



CHANT TROISIEME.

SEXE charmant , que l'univers adore ,
 Que j'encensai tant de fois à genoux ; *
 Je jouirai d'un bonheur assez doux
 Si par mes vers je puis vous plaire encore.
 Quel autre prix pourrois-je souhaiter ?
 Votre suffrage à seul de quoi flatter.
 De nos succès arbitre souveraine ,
 Sur les talens vous prononcez en reine.
 N'enviez point à l'homme ambitieux
 Cet attribut ingrat , laborieux ,
 De consacrer son esprit à l'étude ;
 En vous privant de ce frivole attrait ,
 Il est puni du larcin qu'il vous fait ;
 Et pour tout fruit du travail le plus rude
 Il ne remporte enfin qu'incertitude.
 Anges mortels , s'avans à moins de frais
 Vous nous jugez , & ne doutez jamais ;
 Et pour braver ce qu'on vous fit d'injure
 En s'opposant à vos heureux progrès ,

* Maniere très-respectueuse de rendre aux
 dames ce qui leur est dû.

Chant troisieme.

73.

Vos jugemens sont ceux de la nature.
D'un vain savoir l'homme fait trop de bruit ;
Il n'en est point que votre goût n'éclaire ,
Et près de vous le plus sage s'instruit.
C'est en régner , c'est en daignant lui plaire
Que d'un coup-d'œil décidant sa valeur ,
De chaque objet vous enlevez la fleur.
La vérité pour vos yeux semble faite ,
Et votre espèce , avec tant de beauté ,
L'emporte encor par sa solidité ,
Plus que la nôtre et est sage & parfaite :
Par un seul trait la preuve en est complète.
D'un fier pouvoir faussement revêtus ,
Sexe trop doux , trop tendre , trop aimable ,
Nous vous osons imposer des vertus
Dont notre cœur ne fut jamais capable.
Mon témoignage , hélas , n'est plus suspect.
Daignez jouir d'un éloge sincere
Qu'aux feux d'amour vous ne devez plus guere ;
S'ils sont suivis d'estime & de respect ,
Qu'avec raison votre gloire m'est chere ?
Je sus aimer à la fleur de mes ans ,
Non , comme on aime en ce siecle perfide
Où les amours , sans cesse calculans ,
Ont le plaisir ou l'intérêt pour guide.
Je sus aimer , il m'en souvient encor !
Comme ont aimé jadis dans l'âge d'or.
D'un feu si pur , si noble , si fidelle ,
Dans les champs seuls est resté le modele.
Heureux nos bois , séjour de la candeur !
La vérité jamais ne s'y déguise ,

Tome I.

Ma bouche y dit ce qu'inspire le cœur ,
Et l'intérêt jamais ne les divise.
La bonne foi , plus ferme que contrats ,
Fait que chacun s'y conserve équitable ,
Et la parole opère un effet stable
Que parchemins ne garantiroient pas.
Mais , ce qui plus mérite de louange ,
C'est d'y trouver en amour loyauté.
Plutôt verriez le soleil sans clarté ,
Qu'amant volage , ou bergere qui change :
Et du moment que d'un mutuel feu
Ils se font fait l'un à l'autre l'aveu ,
Jusqu'au tombeau leur tendre union dure
Sans que jamais aucun d'eux se parjure.
Mais nos hameaux , à ce que je puis voir ,
N'ont pas eu seuls une faveur si belle ,
La Perse aussi vante sa tourterelle ,
Comme à l'instant je vous ferai savoir
Si j'ai la force , & vous la patience.

La triste dame arrête de son mieux
Le cours des pleurs qui coule de ses yeux ,
Puis en ces mots son histoire commence.
A Bacchia je reçus la naissance ,
Là , mes parens passoient leurs jours en paix
Dans l'appareil que l'opulence étale ,
Et dans la Perse aucun ne les égale
En or , bijoux , & châteaux & palais.
On ne croit point , quand on est jeune & fiere ,
Qu'on puisse un jour reconnoître un vainqueur.
On me reproche & mépris & rigueur ,
Et que mon sein enferme un cœur de pierre.

Com
Pique
Pour
Dans
Nos e
De jou
Que j
Plus d
Je suis
Et je l
C'est d
Et de l
Lorsqu
Si dans
Mon c
Au plu
De rete
Mais si
En ce r
Tous m
Son per
(C'est
Plus d'
Lui fit
Pour le
On vit
Brûler j
Que cer
Ce cava
M'aimo
Mais, d

Comme l'aspic tapi sous un buisson
Pique la main qui quelque fleur détache ,
Pour me bleffer ainsi , l'amour se cache
Dans les yeux noirs d'un beau jeune garçon.
Nos entretiens font sentir à mon ame
De jour en jour certain je ne fais quoi
Que je prendrois souvent pour de la flamme :
Plus de gaîté , plus de fêtes pour moi ,
Je suis pensive , un seul desir me presse ,
Et je languis s'il n'est pas contenté ,
C'est de le voir , de lui parler sans cesse ,
Et de l'avoir toujours à mon côté.
Lorsque j'allois me promener sur l'onde ,
Si dans sa barque il ne paroissoit pas ,
Mon cœur pressé de sa douleur profonde
Au plus beau jour ne trouvoit plus d'appas ,
De retourner j'avois impatience.
Mais si le sort , touché de mes soupirs ,
En ce moment me rendoit sa présence ,
Tous mes chagrins se changeoient en plaisirs.
Son pere étoit souverain de Narette ,
(C'est dans la Perse une principauté)
Plus d'une reine , en son ardeur secrette ,
Lui fit souvent offrir la royauté.
Pour leur époux toutes le vouloient prendre.
On vit sur-tout la reine de Derbent
Brûler pour lui d'une flamme si tendre
Que cet amour la mit au monument.
Ce cavalier , qui se nommoit Tangile ,
M'aimoit aussi sans oser m'en parler.
Mais, du bois verd , près la flamme subtile ,

L'humidité commence à s'exhaler ,
Le feu pénétre , & soudain il s'allume.
Même accident surprend fille & garçon ,
Leur cœur s'échauffe , il brûle , il se consume ,
Qu'ils n'en ont pas seulement le soupçon.

Un certain jour (hélas ! de ma pensée
Ce jour heureux ne sortira jamais !)
Par la chaleur abartue , oppressée ,
Je reposois sous un ombrage frais.
Je vois venir mon amant plein de flammes ,
A mes genoux il se jette interdit ;
Nous nous taisions ; mais nos yeux & nos ames
En disoient plus que nous n'en eussions dit !
Il prend ma main de la sienne tremblante ,
Soupire , & dit : Ah ! je suis votre amant.
Mon front alors de rougeur s'enflammant ,
Je lui réponds , moi , je suis votre amante ;
Mais sans jurer que serez mon époux
De mon amour n'espérez aucun gage ,
J'appelle ici le ciel en témoignage
Que le trépas pour moi seroit plus doux.
Tangile alors fait des sermens horribles
De m'épouser ; atteste tous les dieux ,
Ceux de la mer , de la terre & des cieux ,
Et de l'enfer les puissances terribles ,
Et si jamais il ose parjurer ,
Que Jupiter à l'instant le foudroie.
Pendant qu'il jure , un ineffable joie
Me fait pâmer , & lui , semble expirer ?

Le lendemain , sans tarder davantage ,
A mes parens il demande ma main ;

Mais
Mon
Rien
Mon
A cet
Oppo
D'un
Point
Bref,
A mo
On s'
Al'he
Gagne
Cours
De ce
Et sur
J'ar
A la c
D'un h
On m'
Puis a
Je fais
Avec a
Le cho
Est plu
Je prêt
De mo
Je m'e
En app
A nos g
Et les v

Mais en faveur d'un autre souverain
Mon pere avoit conclu mon mariage.
Rien ne fléchit ce pere trop cruel !
Mon jeune amant accablé de tristesse
A cette injuste & fatale promesse
Oppose en vain notre amour mutuel,
D'un dur refus sa démarche est suivie.
Point ne dirai quels furent nos chagrins,
Bref, il fallut, pour lui sauver la vie,
A mon amant confier mes destins :
On s'aperçut sans doute de ma fuite ;
Al'heure même on nous suit vivement.
Gagne le port, fuis, me dit mon amant,
Cours au vaisseau, je vais avec ma suite,
De ces soldats arrêter la poursuite,
Et sur tes pas je revole à l'instant.
J'arrive au bord de l'humide élément ;
A la clarté des brillantes étoiles,
D'un bâtiment je découvre les voiles ;
On m'attendoit ; j'aborde avec frayeur,
Puis au secours de mon cher défenseur
Je fais soudain marcher tout l'équipage.
Avec ardeur on gagne le rivage,
Le choc redouble, & son terrible bruit
Est plus affreux dans l'horreur de la nuit !
Je prête à tout une oreille attentive,
De moins de cris la plaine retentit,
Je m'enhardis, & descends sur la rive.
En approchant, quels furent mes transports !
A nos guerriers le sort étoit funeste,
Et les vainqueurs emmenant tout le reste ;

Sur le terrain ne laissoient que des morts !
J'appelle alors à haute voix , Tangile !
Et dans le sang je cherche toute en pleurs.
Je crains de prendre une peine inutile ,
De le trouver j'ai les mêmes frayeurs !
Malgré l'horreur , le désespoir m'entraîne ,
Et j'ose enfin des cadavres tirer !
Mais je le vois ! je l'entends soupirer !
D'une voix foible il nomme Philomene !
A cette voix j'accours en frémissant :
A son côté je tombe en l'embrassant !
Tournant vers moi sa paupiere mourante ,
Que deviens-tu , me dit-il , chere amante !
Un juste espoir vient ranimer mon cœur ,
Lui dis-je alors , puisque tu vis encore ;
Et je retrouve en effet ma vigueur
Pour secourir un époux , que j'adore.
Je le relève & l'entraîne au vaisseau.
Tout redoubloit ma force & mon courage.
Je vais à terre & le long du rivage ,
D'un beaume sûr je cueille un gros faisceau.
J'en fais couler la liqueur dans sa plaie ,
Je le ranime & sans que rien m'effraie
Le cable enfin est coupé de ma main ,
Et loin du port nous nous voyons soudain.

Nous rencontrons au lever de l'aurore
Le roi d'Alger , qu'on appelle Pinore ,
Qui pour calmer quelques ennuis secrets ,
Sur un vaisseau prenoit alors le frais ;
Dans ses états il nous offre un asyle,
Pour abrégér un détail inutile ,

Il est bientôt épris de mes attraits ;
Sa sœur Lucrine aime déjà Tangile.
Le lendemain , entouré de sa cour ,
Le roi vient voir comment va sa blessure ,
Et veut savoir quelle est notre aventure.
Tangile alors lui dit sans nul détour
Quel est son pere , & quelle est sa patrie ,
Et quelle étroite & douce sympathie
Nous fait brûler d'un mutuel amour.
A son récit le roi paroît de glace ,
Puis dans ses yeux la colere se peint ,
Et de sa sœur je vois pâlir le teint ,
Et sans parler tous deux quittent la place.
De cet accueil mon amant abattu :
Que ferons-nous , me dit-il , tendre amie ?
L'amour , lui dis-je , ainsi que la vertu ,
Fait plus d'effort , plus il est combattu ,
Que peut-on craindre en méprisant la vie ?
Ma seule peur , (& ne t'offense pas
Si j'ose ici soupçonner ta tendresse ,)
C'est de te voir épris des doux appas
De cette sœur qui pour toi s'intéresse.
Tout cede au tems , même le tendre amour !
On ne prend pas une ville en un jour ;
Le pin altier , qui dans les cieux se cache ,
Ne tombe pas du premier coup de hache.
Mais l'ennemi , par le fer , par les feux
Force l'obstacle , & la ville succombe ;
Le bucheron , par ses coups furieux ,
Fait tant qu'enfin il faut que l'arbre tombe.
Ah ! que je crains de te voir quelque jour ,

Moins inquiet d'offenser mon amour ,
Et moins honteux du titre d'infidèle ,
Ainsi que moi t'oublier avec elle !
Chassez , cruelle , un soupçon outrageant ,
S'écrie alors Tangile en m'embrassant ;
Pourquoi trembler d'une vaine chimere ?
Ah ! vous savez que mon cœur est sincère ,
Et de ma foi ce doute est offensant .
Tandis qu'ainsi nous soulageons nos peines
En nous jurant les feux les plus constans ,
Voici venir deux difformes géans ,
L'un prend Tangile & le charge de chaînes ,
Et le second , malgré mes cris affreux ,
M'ose enlever ; un cachot ténébreux
Est le séjour de mon époux fidèle
Et l'on m'enferme en une citadelle .

Je ne fus point ce qu'il devint alors .
Je dois penser que d'une même trame
Contre tous deux on ourdit les ressorts .
Soir & matin , Pinore plein de flamme ,
Vient me parler de son amour pervers ;
Pour me fléchir il met tout en usage ,
Tantôt féroce , & blasphémant de rage ,
Tantôt plaignant les maux que j'ai soufferts ,
Un jour enfin il feint pour me surprendre ,
Que ma constance a fléchi sa rigueur ,
Qu'à mon époux il consent à me rendre ,
Quoiqu'il soit sûr d'en mourir de douleur ,
Ce doux espoir met la joie en mon cœur ;
Sans soupçonner Pinore d'imposture ,
A m'embellir j'emploie avec ardeur

Tout ce
Je vois e
Qu'il a fi
L'air ret
Et sur un
Nous tra
J'arrive
Pinore v
De cent
M'entou
Puis nou
Vers un
D'où j'a
Que ce
Je ne v
Je le de
Me dit
De nou
Et je di
Mais to
Il me r
Son co
Et se j
Il pren
Le lan
Et dan
Troub
Et dan
Avec
Si que
Enten

Tout ce que l'art inventa de parure ;
Je vois enfin le jour si désiré
Qu'il a fixé pour la cérémonie ;
L'air retentit d'une douce harmonie ,
Et sur un char par six chevaux tiré
Nous traversons une foule infinie.
J'arrive enfin , au-devant de mes pas
Pinore vient , paré , plein d'allégresse ;
De cent beautés un cercle plein d'appas
M'entoure alors , me flatte & me caresse ;
Puis nous marchons , toute la cour nous suit.
Vers un balcon la troupe me conduit ,
D'où j'apperçois toute la populace
Que ce spectacle assemble dans la place.
Je ne vois point Tangile cependant !
Je le demande , & le cruel Pinore
Me dit qu'il doit paroître au même instant.
De nouveaux chants se font entendre encore ,
Et je distingue en effet mon époux.
Mais tout en pleurs , pâle , plein de courroux ,
Il me regarde , & frémissant de rage ,
Son cœur jaloux me déteste & m'outrage ,
Et se jettant au milieu des soldats
Il prend un trait , & d'une main peu sûre
Le lance au roi , mais il ne l'atteint pas ,
Et dans le flanc me fait une blessure.
Troublé d'horreur il fuit tout éperdu ;
Et dans la foule il est bientôt perdu.
Avec fureur on poursuit l'homicide.
Si quelque oiseau qui va par l'air volant
Entend le cri d'un compagnon perfide ,

Plein d'allégresse il dirige à l'instant
Son vol léger vers la voix qui le guide,
Mais l'imprudent se livre à son malheur.
Un verd rameau cache un piège funeste,
Il se détend , le malheureux y reste ,
Et de sa mort réjouit l'oiseleur ,
Ainsi ma joie est changée en tristesse ,
Et le Tyran se rit de ma douleur.
Je suis enfin las de votre rigueur ,
Ne comptez plus , dit-il , sur ma foiblesse ;
Si dans trois jours vous bravez mon ardeur ,
La violence & la juste fureur
Succéderont à ma lâche tendresse.
Depuis ce jour , des milliers de soldats ,
Des surveillans & ces jeunes compagnes
Sont sans relâche attachés à mes pas.
Je vais errant dans ces vastes campagnes ,
Incessamment j'implore avec ardeur
Contre un cruel la céleste vengeance ,
Et ces beautés , par leur chants , par leur danse
Cherchent du moins à soulager mon cœur.
Tels sont , seigneurs , les malheurs de ma vie.

La dame à peine avoit fini ces mots ,
Qu'un homme ayant les bras liés au dos ,
Paroît , suivi d'une foule infinie ,
Fort triste alloit , & sur triste jument ,
Environné de mille satellites.
Le moine ordonne à ses deux acolytes ,
(Comme l'on fait , c'est le couple geant)
De s'escrimer avec leur instrument.
Fracasse alors lance d'abord sa nasse ,

Temp
Jamai
Homme
On les
On les
Tantôt
Ainsi
Quand
Ils s'é
Miséri
En lén
L'info
La ten
Et de
Mais
De ce
Et lui
Fuis ,
Sans l
N'est
Retor
Mais
Plutôt
Puisse
Le bo
Vous
Cette
Et de
Et pa
Il fai
Qu'il

Chant troisieme.

83

Tempeste après jette aussi sa tirasse ;
Jamais filets ne furent mieux garnis ,
Hommes , chevaux , à l'instant tout est pris.
On les apporte à la dame chagrine.
On les voyoit glissant entre les rêts ,
Tantôt montrant le nez , tantôt l'échine ,
Ainsi que font anguilles & brochets
Quand les pêcheurs les tirent sur le sable ,
Ils s'écrioient d'une voix lamentable ,
Miséricorde ; on leur donne quartier
En leur faisant rendre le prisonnier.
L'infortuné n'est autre que Tangile.
La tendre amante en pâme de plaisir ,
Et de surprise il demeure immobile ;
Mais à sa vue un cruel souvenir
De cet époux enflamme encore la bile ,
Et lui lançant un regard de travers ,
Fuis , lui dit-il , fuis , épouse infidele ;
Sans loyauté la femme la plus belle
N'est que furie échappée aux enfers.
Retourne , ingrate , au barbare Pinore ;
Mais que je sois témoin de tes forfaits !
Plutôt des yeux , & de la vie encore
Puisse mon bras me priver pour jamais.
Le bon Roland , ardent pour la justice ,
Vous avez tort , lui dit-il , chevalier ,
Cette beauté n'use point d'artifice ,
Et de constance est un ferme pilier ;
Et par les faits qu'ensuite il lui raconte
Il fait si bien calmer son cœur jaloux ,
Qu'il est touché de regret & de honte.

La paix est faite , & les noms les plus doux
Sont prodigués entre les deux époux.

Alors , suivi d'une foule cruelle ,
Pinore vient les yeux étincelans ;
Tangile s'arme , & l'un des deux géans ,
Comme une tour se met devant la belle.
De * *Durandart* le bon Roland combat ,
Avec sa lance Astolfe tout abat ,
Le fier Renaud exerce sa *Fusberte* ** ,
L'autre géant , dans sa nasse entre-ouverte ,
A chaque coup enleve cent payens ,
Les porte aux cieux avec un tour de reins ,
Puis rabattant cette infidele race
Sur le terrain la brise & la fracasse.
Ainsi l'on voit , selon certain auteur ,
Renard rosé s'asseoir au bord de l'onde ,
Et dans la mer tremper sa queue immonde ;
Cancres marins attirés par l'odeur
Vont s'y coller , sans soupçonner de risque ;
Le traître alors d'un coup de fouet puissant
Va de sa queue un dur rocher fessant ,
Et des houmars se fait un ample bisque.

Richard aussi convoyoit en enfer
Les noirs sujets du cruel roi d'Alger ,
Et Ferragus en faisant sa priere
De temps en temps leur ruoit quelque pierre.
Pinore monte un superbe cheval ,
Cherche Tangile , & hautement l'appelle ,

* *Epée de Roland.*

** *Epée de Renaud.*

Compta
Pourvu
Il eût sa
S'il n'eût
Pour son
Avec m
Qui lui
Roland
Ne laiff
D'un sa
Et d'un
Ce beau
Croyez-
Mais te
Que san
Ainsi p
Ce dur
Qu'a r
Des ch
Au p
Un bon
Les pal
Légère
Dans u
Provisi
Un be
De Ta
Jugez
Exténu
Faisoie
Les ch

Comptant pour rien la mort la plus cruelle
Pourvu qu'il puisse accabler son rival.
Il eût sans doute accompli sa menace
S'il n'eût trouvé Roland dans son chemin.
Pour son malheur , le Maure plein d'audace
Avec mépris heurte le paladin
Qui lui paroît un obscur fantassin.
Roland , qu'irrite un trait si téméraire ,
Ne laisse pas échapper le brutal ;
D'un saut léger il joint son adversaire ,
Et d'un revers fend l'homme & le cheval.
Ce beau coup-là , certes , n'est pas des nôtres ,
Croyez-le ou non ; j'y souscris de bon cœur.
Mais tenez-vous pour dit , ami lecteur ,
Que sans le croire on peut le dire aux autres.
Ainsi prit fin , faute de combattans
Ce dur combat ; & de nos deux amans
Qu'a réunis cette rencontre rare ,
Des chevaliers la troupe se sépare.

Au prochain port ils trouvent par hasard
Un bon navire allant en marchandise.
Les paladins s'embarquant sans remise
Légèrement cinglent vers Gibraltar.
Dans une nef quand géans s'introduisent ,
Provisions en peu de temps s'épuisent.
Un beau matin , au milieu des rochers ,
De Tarragon paroissent les clochers.
Jugez combien les gens de l'équipage
Exténués de diete & de besoin ,
Faisoient des vœux pour les voir déjà loins ,
Les chevaliers abordent le rivage

Voulant par terre achever leur voyage,
Tous à l'envi du navire sautant ,
A la cité se rendent à l'instant.
Là, de manger un grand desir les presse,
Dans un auberge ils entrent tout joyeux.
En un moment, vivres de toute espece,
Œufs, chair, poisson, s'éclipsent devant eux.
L'hôte qu'étonne une faim si vorace,
Le ciel, dit-il, vous a fait belle grace
Si sa bonté, seigneurs, vous départit
Autant d'argent que de bon appétit.
De son côté, l'hôtesse colérique
Aux deux géans qui servoit à dîner,
Fait tel sabbat, tant fait se déchaîner,
Qu'elle confond dans sa langue énergique
Les noms d'enfer & ceux de paradis.
Sortez d'ici sur l'heure, ogres maudits,
Leur disoit-elle, ou nous-mêmes en personne
Serons martyrs de votre dent felonne.
Ce qui causeroit un éclat si nouveau,
C'est qu'ils avoient, en attendant le reste,
Mangé d'emblée une vache & son veau,
Et loin d'en craindre un retour indigeste,
Ils demandoient sans cesse du rôti,
Des saucissons, des pâtés, des grillades,
Gibier, poulets, ragoûts & marinades,
Et dans l'instant tout étoit englouti.
Puis à deux mains saisissant une tonne,
Et l'élevant en l'air d'un air aisé
Si fréquemment l'un après l'autre entonne,
Que fût-ce un gouffre, ils l'eussent épuisé.

Trente b
Avoient
A chaqu
Leur hég
Vous eue
Qu'ils n
Tout co
Mais qu
Des chev
Dans son
Payer le
Leur par
Et s'en
Conseil
Que se f
Pour ex
L'herm
Le dos a
Par Tan
A cette
Et s'écr
Ayez pi
Richar
Des bo
Le Duc
Réduit
Fait à
Et qui
Reproc
Il fallo
Reméd

Trente barils d'une énorme mesure
Avoient vuide , sans en être moins frais ,
A chaque muid qui baigne leur palais
Leur flegme croît , & leur main est plus sûre ;
Vous eussiez dit , les voyant si discrets ,
Qu'ils n'avoient bu que de l'eau toute pure ;
Tout comestible est par eux dévoré.
Mais quand chacun se sent bien restauré ,
Des chevaliers la peine est infinie ,
Dans son gousset pas un n'avoit d'argent.
Payer leur hôte en ce besoin urgent
Leur paroïssoit dure cérémonie ,
Et s'en aller sans payer , vilainie.
Conseil tenu , l'on conclut cependant
Que se fessant tant que le sang s'ensuive ,
Pour exciter compassion plus vive ,
L'hermite iroit l'aumône demandant.
Le dos à l'air & cachant son visage ,
Par Tarragon Ferragus cheminant ,
A cette fois frappoit d'un grand courage ,
Et s'écrioit , montrant ses bras meurtris ,
Ayez pitié des nouveaux convertis.
Richard volé , suivant l'anachorette ,
Des bonnes gens recueilloit les deniers.
Le Duc Astolfe , en voyant ces guerriers
Réduits à faire indignité secrette ,
Fait à Renaud , qui peu s'en inquiete ,
Et qui trouva ce trait industrieux ,
Reproche amer d'un manège odieux.
Il falloit donc de quelqu'autre maniere
Remédier à notre cas fâcheux ,

Reprend Roland ; le vice est seul honteux ;
 De quoi nous sert ici ton humeur fiere ?
 Puis, qui saura que nous sommes ces preux
 Dont aux combats on vante la besogne ?
 Dans ce petit château de Catalogne
 N'habitent point d'assez puissans seigneurs
 Pour que puissions les rencontrer ailleurs.
 Mais Ferragus dont la quête est heureuse ,
 Leur compte alors cent ducats bien luisans ,
 Qu'il a tirés de son œuvre pieuse ;
 Car Espagnols sont doux , compatissans ,
 Grands aumôniers sur-tout & bienfaisans ,
 Répandant l'or d'une main généreuse.
 On paie l'hôte , & l'on se met au lit.

Le lendemain ils partent de bonne heure
 Pour retrouver la sauvage demeure
 Où du béat la fine armure gît.
 Or cette grotte est auprès de Valence
 Dans un réduit inculte & fort couvert ,
 Où l'on se perd lors que moins on y pense ,
 D'autant qu'il faut traverser un désert.
 Nos chevaliers piquoient donc leurs montures ,
 Et les géans suivoient au petit pas.
 Un certain soir , dans les routes obscures
 D'une forêt qu'ils ne connoissoient pas ,
 La nuit les prit avec l'inquiétude ,
 Car ils étoient égarés tout de bon ,
 Et nul hameau , nulle habitation
 N'avoisinoit l'horrible solitude.
 Pendant deux jours de sentier en sentier
 On court sans prendre aucune nourriture ,

Et le tro
 Tout d'
 D'un br
 On croi
 Un dou
 Courant
 Mais ch
 Haves ,
 La pâle
 Atolfe
 De pur
 On van
 La dure
 L'un ap
 Roland
 Puis Ri
 Puis Fe
 Qui jeû
 Les deu
 Ou con
 Pins &
 Ils se
 Quand
 Qui vie
 Et les v
 D'éton
 Puis ell
 L'un d'
 Et nous
 La dam
 A chact
 Ton

Et le troisieme , à la mort d'un courfier :
Tout d'une voix on s'accorde à conclure.
D'un bruit soudain retentissent ces lieux ,
On croit entendre alors mugir des bœufs ,
Un doux espoir ranime la nature.
Courant au bruit , on sort enfin du bois ,
Mais chacun d'eux est réduit aux abois.
Haves , tirés , efflanqués comme lievres ,
La pâle mort habite sur leurs levres.
Aïtolse alors : Si , sans être blessé ,
De pur besoin me voilà trépassé ,
On vante en vain la lance que je porte ,
La dure faim , dit-il , est bien plus forte.
L'un après l'autre ils tombent de cheval ;
Roland d'abord , & son cousin ensuite ;
Puis Richardet , puis l'Anglois jovial ,
Puis Ferragus le maigre & jaune hermite
Qui jeûne tel n'avoit fait de ses jours.
Les deux géans tombent comme deux tours ,
Ou comme on voit du haut d'une montagne
Pins & cyprès rouler dans la campagne.

Ils se disoient un éternel adieu
Quand le hasard amene une sorciere
Qui vient chercher des simples dans ce lieu ,
Et les voyant étendus sur la terre ,
D'étonnement se sent le cœur transi.
Puis elle dit , que faites-vous ici ?
L'un d'eux répond , la faim nous fait la guerre ,
Et nous mourons , tous tant que nous voici.
La dame alors que compassion touche ,
A chacun d'eux va verser dans la bouche

D'un élixir qu'elle avoit par bonheur.
Elle leur rend ainsi quelque vigueur ,
Puis à souper chez elle les engage ;
Mais apprenant que ce sont des chrétiens ,
Et les voyant d'allure & de corsage
A mal mener ses amis les payens ,
Elle se met à faire un tel breuvage
Que tant soit l'homme & robuste & puissant ,
Plus souple alors , plus foible qu'un enfant ,
Il perd soudain la force & le courage.
Mais aux géans , recrues & harassés
D'avoir à pied cheminé dans les crottes ,
Et qui déjà dorment comme marmotes
Dans l'écurie ainsi que chiens fessés ,
Point n'en donna ; sa suivante friande
Leur départit des vivres à foison ,
Car pour géans son estime étoit grande ;
Et cependant la dangereuse Urgande
Vient d'apprêter le funeste poison.
La noire soupe est à peine servie ,
Que quoiqu'encor elle bouille à grands flots
On n'attend pas qu'elle soit refroidie ,
On la dévore ; & les tristes héros
Sentent déjà leur vigueur engourdie.
La Fée alors achevant ses complots ,
Les pieds aux mains leur attache sans peine.
Sans nul soupçon sur le couple géant
Qu'à Mahomet elle croit adhérent ,
Notre Mégère à Valence les mene
Pour les offrir au roi nommé Baleine ,
Parce qu'il est épais , difforme & grand ;

Chant troisieme.

91

C'étoit le fils du payen mécréant
Qui réunit l'Espagne à son domaine.
Comme l'on voit par villes & châteaux
Mener renard qu'on a pris à la trape,
Ou quelque loup la terreur des troupeaux,
Chaque passant l'injure ou le frappe,
Et ne sera bergere ni berger,
Grand ni petit, qui ne suive en tumulte
Tirant son poil pour le faire enrager,
Autant qu'il peut enfin chacun l'insulte.
Les paladins sont de même traités.
Tiges de choux, bâtons leur sont jetés,
Pierres, testons, ou plus infecte ordure;
Jugez, lecteur, si chacun tout bas jure !
Ils se vouioient aux saints du paradis
Pour se soustraire à cette rude peine.
Enfin, hués, outragés & maudits,
On les conduit au palais de Balceine.
Un fils du roi, malin & contrefait,
De son balcon tirant une arbalète,
Touche Roland à qui le jeu déplaît.
Je viens aussi d'être atteint à la tête,
Lui dit Renaud, jurant comme un démon.
Dans le moment, Richardet de la joue
Se plaint de même, Astolphe du menton;
Bref, de leur peau le scélérat se joue.
Dans le palais enfin ils sont admis.
Le roi les voit d'un œil hagard & louche;
Qu'ils soient pendus, dit-il d'un ton farouche,
Puisqu'Apollon n'est pas de leurs amis.
Deux noirs muets déjà sont à la porte

Avec cordons ; Roland, les yeux baissés ;
 Seras-tu donc, nous pendant de la sorte,
 Plus gras ? dit-il ! ne l'es-tu pas assez !
 Nous sommes gens vils , & sans conséquence ;
 De notre mort tu n'auras point d'argent ,
 Chacun de nous subsiste d'un talent.
 Bien , dit le roi ; quelle est votre science ?
 Maître d'hôtel , dit Roland ; cuisinier ,
 Reprend Renaud ; je suis palefrenier ,
 Dit Ferragus , & j'entends l'écurie.
 Je fais tenir très-bonne hôtellerie
 Ajoute Astolfe , & Richard le dernier
 Se pique d'être un barbier d'importance,
 Baleine alors les faisant délier ,
 Veut que chacun exerce son métier ,
 On mene donc Roland à la dépense ,
 A fricasser déjà Renaud commenee ,
 A l'écurie on conduit le *Pater* ,
 Puis on installe Astolfe en bonne Auberge ,
 Et Richardet enfin , reçu *Frater* ,
 Contre un rasoir va troquer sa flamberge,
 O misérable & triste humanité !
 O cruauté de fortune ennemie !
 Voici l'honneur de la chevalerie ,
 Fleur de vaillans , miroirs de loyauté ,
 Dont le renom brille par-tout sans taches ,
 Où du soleil on connoit la clarté ,
 Réduits à faire une farce , un pâté ,
 Panser chevaux , & dresser des moustaches !
 Privés ainsi de force & de raison
 Les paladins passaient leur triste vie ;

Et cependant les geans en furie
Pour les trouver parcouroient la maison.
Dans un recoin leurs armes entassées
Que derriere eux ils n'auroient point laissées,
Leur font juger de quelque trahison.
De la forcierre il traînent la suivante !
Tempeste alors la prenant aux cheveux
A trente pieds l'enlève gémissante ,
La menaçant du sort le plus affreux.
Elle s'écrie, & dans son épouvante
Elle promet d'une voix sanglotante
Que ce secret leur sera révélé.
Le bon géant à terre la rapporte.
Seigneur , madame a des herbes pilé ,
Dit-elle alors , & divers jus mêlé
Dont elle fait une boisson si forte,
Que qui la prend , soudain enforcélé ,
Avec le sens perd toute sa puissance.
De cette sorte elle mene à Valence
Les chevaliers dont êtes en souci ;
Gentils seigneurs , fuyez en diligence ,
Car si jamais elle vous trouve ici ,
Vous deviendrez des chevaux ou des ânes :
Car ma maîtresse a dans son cabinet
Poudres, poisons, quintessences de crânes ,
Pour son plaisir changeant homme en mulet ;
Et ces pigeons, ces tendres tourterelles ,
Vaches & bœufs que vous voyez paissans ,
Sont beaux messieurs & gentes demoiselles
Ainsi changés pas ces filtres puissans.
Fuyez , seigneurs , car ce seroit dommage

De rien gâter à votre beau corsage ,
Et d'altérer vos charmes ravissans.

Mais à l'instant avec un bruit horrible
La Fée arrive ayant les yeux ardens ,
Et de fureur grinçant ses noires dents.
Fracasse alors prend la lance terrible
Dont la vertu tous les charmes détruit ,
A peine l'or à touché la furie ,
Qu'à demi-morte elle tombe avec bruit :
Elle se rend ; on lui promet la vie ,
Mais sous la loi de rendre sans débat
Ces animaux à leur premier état.
Hélas , dit-elle , ouvrez cette clôture :
Une licorne en bronze est au milieu ,
C'est Talisman ; tant qu'il est en ce lieu
Ils ne pourront reprendre leur figure.
Les deux géans mettent la porte à bas ,
Et la licorne , atteinte de la lance ,
Dans le moment éprouve sa puissance ,
Se renversant avec un grand fracas.
Les cavaliers alors , & les donzelles
Ayant quitté leur animalité
Et recouvré leur formes naturelles ,
Font aux géans grande civilité.
La Fée encor , de la boisson perfide
Leur met en main l'antidote puissant ,
(C'est un flacon plein de liqueur lympide)
Et pour Valence ils partent à l'instant.

Pour seconder leurs soins , avec eux viennent
Les chevaliers délivrés ci-devant ,
Qui dans la route en causant leur apprennent

Qu'ils f
Un de
Chacun
Le jeun
De l'éli
Sans nu
On lui
Ce qu'i
D'un h
Mais d
Dans le
Le feu
Va s'in
Il trou
Jete d
Il pren
Puis a
Tous c
Et de
Qu'ils
Et fai
Vers l
La ga
Tout
Quan
Rena
Le ro
Que
Mais
Atten
Tu n

Chant troisieme.

95

Qu'ils sont François ; deux sont fils d'Agolant ,
Un de Roger , deux , cousins de Roland.
Chacun bénit cette heureuse aventure.
Le jeune Othon , fils du vaillant Roger ,
De l'élixir consent à se charger ,
Sans nul égard coupant sa chevelure ,
On lui prescrit , suivant la conjecture :
Ce qu'il dira ; pour plus de sûreté
D'un habit turc il est empaqueté.
Mais de Valence on découvre la ville ;
Dans le fauxbourg tous cherchent un asyle ;
Le seul Othon entré dans la cité ,
Va s'informant dans chaque hôtellerie.
Il trouve enfin cet hôte. souhaité ,
Père de joie & de plaisanterie ,
Il prend sa fiole & lui rend la vigueur ,
Puis aux guerriers , compagnons de l'outrage
Tous deux font part de la même liqueur ,
Et de leur force à peine ont-ils l'usage ,
Qu'ils vont venger leur honteux esclavage ,
Et saisissant lances & coutelas ,
Vers le palais ils marchent à grands pas.
La garde alors veut se mettre en défense ,
Tout par leur bras est assommé soudain.
Quand de Balaine ils furent en présence.
Renaud d'abord sur lui porte la main.
Le roi s'écrie , imprudent , téméraire !
Que sur le champ on les traîne en prison.
Mais le guerrier s'approche d'un balcon ,
Attends , dit-il , arrangeons cette affaire ;
Tu nous prétends comme oiseaux encager ,

Moi je te veux apprendre à voltiger ;
 Et dans la place , alors de peuple pleine ,
 Le paladin lance le roi Baleine.
 Pour le venger accourent tous ses fils ;
 Mais Ferragus n'a pas plutôt remis
 Son bon ami , le finge à l'arbalète ,
 Que le prenant par les pieds & la tête ,
 Dans son manteau royal adroitement
 Il l'enveloppe , & vous l'envoie au vent ,
 Bref , tous les fils du tyran formidable
 Légèrement prennent un vol semblable.
 Les citadins , du spectacle étourdis ,
 Dans leurs maisons rentrent à la sourdine ,
 N'osant tenter manœuvre spadassine
 Contre des gens si forts & si hardis.
 Et cependant qu'à Valence tout tremble ,
 Les paladins & géans réunis
 Hors de ses murs se retrouvent ensemble ,
 Et prennent tous la route de Paris
 Où trouveront leurs parens , leurs amis ,
 Impatiens d'entendre leur fortune.
 Mais leur histoire à la fin m'importune.
 Mon cher lecteur , pour diversifier
 Allons savoir ce que fait Olivier.

Ce chevalier , & Dudon , & Sauvage ,
 Dans un vaisseau partirent de Calais ,
 Et vers le nord voguant par un vent frais ,
 Vinrent enfin jusqu'à certain parage
 Que dans le tems où bœufs savoient parler ,
 Nos bons ayeux croyoient le bout du monde.
 Là , le patron voulant jeter la sonde ,

Par un
 Et l'on
 Où le
 Elle av
 Et dix
 Qu'elle
 Comm
 Nos bo
 Et qu'i
 A pei
 Car po
 Notre
 Dans le
 Mais il
 Non fa
 Un pie
 Or , se
 Dans u
 On voi
 Arbres
 Peuple
 Un peu
 Bœuf q
 Vignes
 Mais v
 La foi
 Et l'on
 Mais si
 Pour n
 Qui po
 Ce fut

Par un poisson on se sent avaler ,
Et l'on se trouve en ventre de baleine
Où le vaisseau cingloit à voile pleine.
Elle avoit bien trois milles de largeur
Et dix de long ; sa bouche a telle ampleur ,
Qu'elle présente un port quand elle bâille.
Comme la mer commençoit à mugir ,
Nos bonnes gens crurent faire trouvaille ,
Et qu'ils étoient trop heureux d'y surgir.
A peine est-on entré qu'on en enrage ,
Car pour croquer la nef & l'équipage
Notre baleine avec malin vouloir
Dans le moment clôt la bouche, & bon soir ;
Mais ils étoient déjà dans l'ésophage.
Non sans raison ils furent effrayés ;
Un pied plus près ils étoient tous broyés.
Or, se laissant aller à la dérive ,
Dans un étang le navire est porté ?
On voit des gens qui pêchent sur la rive ,
Arbres plantés d'un & d'autre côté ,
Peuples allant , venant , faisant commerce ;
Un peu plus loin , des bergers , des moutons ,
Bœuf qui laboure , & villageois qui herse ,
Vignes, hameaux , champs couverts de moissons ;
Mais vous prenez ceci pour des chansons ,
La foi se perd ; l'incrédulité perce ;
Et l'on ne voit qu'esprits forts aujourd'hui ;
Mais si quelqu'un dit : non ; tant pis pour lui ,
Pour nos héros un motif de surprise ,
Qui pourra bien aussi vous étonner ,
Ce fut d'ouïr grosses cloches sonner ;

De voir ensuite une petite église ,
Et , cheminant entre arbres bien rangés ,
Deux capucins de besaces chargés.
Les paladins se font descendre à terre ,
Et tout courant viennent au monastere.
De ce couvent certain gros Florentin
Etoit gardien , lequel , par parenthese ,
Etoit sans fiel , mais fort grand calotin.
Jouer aux dez , se vautrer à son aise ,
Boire & manger étoient son bel endroit ;
Faisant au reste avec un beau sens-froid
Propos si foux , & telle disparate ,
Qu'il vous falloit épanouir la rate.

Or , au soleil , étant à végéter ,
Il vit venir les paladins de France ,
Courtoisement il fut les inviter.
Restez , dit-il , ce soir par complaisance ,
Hier , avant-hier , & tant qu'il vous plaira ,
Nous n'en ferons certes , moins de dépense ,
Plus nous ferons de foux , plus on rira.
Ici n'aurez ni poulets , ni poulettes ,
Il en faut trop pour des anachorettes ,
Mais nous goûtons de ces morceaux exquis ,
Par-ci , par-là , par fois , chez nos amis.
Nos chevaliers , à ces traits de démençe ,
Mordent leurs doigts pour étouffer leurs ris.
Au réfectoire on entre en diligence
Où le gardien & les supérieurs ,
Pour le respect qu'on doit à ces seigneurs ,
Pour cette fois dispense du silence.
Puis on leur sert un potage de ris ,

Vin
Après
Qui l
Et dan
Quel
Le bo
Et car
Sen ca
Je vai
M'éta
Me pr
J'étois
Et nou
Tout d
Nous y
Soudai
Je ne v
Après
Bien na
Où ce
Nous e
Et le co
Car en
On l'a g
Et dans
Il cont
Pour re
On peu
On se p
Et sur l
Le lend

Chant troisieme.

99

Vin vieux , choux-fleurs , & bon macaronis.
Après souper , Olivier leur demande
Qui les a là tous conduits , & comment ,
Et dans le corps de baleine si grande ,
Quel fut le fou qui bâtit ce couvent !
Le bon gadien troussant alors sa manche ,
Et caressant sa longue barbe blanche ,
Son capuchon abaisse sur ses yeux ,
Je vais , dit-il , tout dire de mon mieux.
M'étant fait moine , un jour , je ne fais comme ,
Me promenant à Livourne un matin ,
J'étois au port avec le sacristain ,
Et nous faisions le voyage de Rome.
Tout devant nous arrive un grand vaisseau ,
Nous y montons , & le trouvons très-beau.
Soudain il part , je me tourne , & retourne ,
Je ne vois plus la ville de Livourne !
Après avoir tant à tort qu'à travers
Bien navigé , nous vînmes dans ces mers
Où ce poisson qui n'a raison ni rime ,
Nous engloutit tout vifs dans son abyme ;
Et le couvent est tout-à-fait ancien ,
Car en latin , pour qu'on n'y comprît rien ,
On l'a gravé , de peur que l'on en doute ,
Et dans cent ans on n'y connoitra goutte.
Il conte après comment de ce séjour
Pour retourner à la clarté du jour
On peut sortir au reflux de Marée.
On se prévaut de l'avertissement ,
Et sur le champ la barque est préparée.
Le lendemain embarqués prestement ,

Et vers la gorge ancrés dans un mouillage,
Les paladins attendent le moment
Où la baleine ouvrira le passage.
Ils imploroient les saints du paradis
Pour qu'il lui prît de vomir quelque envie,
Et tout-à-coup leur attente est remplie,
Elle les rend comme elle les a pris.

Ils navigeoient sans voile ni bouffole,
Ce qui pouvoit un peu les chagriner,
Mais ils avoient du moins de quoi dîner.
Or en dînant, de tout on se console.
Par un vent frais le vaisseau dirigé
Va comme un trait que de l'arc on décoche,
Et vers le soir d'une terre on est proche,
Dont le rivage est de peuple chargé.
En s'avancant on voit une chaloupe
De noir tendue, & prête à couler bas,
Et, de frayeur mourante, sur la poupe
Mere qui tient son fils entre ses bras.
Les chevaliers abordent la Nacelle,
Avec transport la dame les appelle.
D'un roi de Suede elle tenoit le jour,
On la prendroit pour la mere d'amour
Tant sa figure est gracieuse & belle.
Chacun s'empresse à lui donner la main,
Et dans leur barque ils la menent soudain.
En se voyant avec son fils sauvée,
Elle fut prête à mourir de plaisir.
Mais sur le port on entend retentir
Cris forcenés de la voir préservée.
Eloignons-nous de ce séjour ingrat,

Dit-ell
Et vou
D'un p
La me
Et le v
Rapid
L'éloig
Elle fu
De pre
Là, re
Elle fo
Qu'à c
Desir
Vous a
Vous l
Vous e
Le per
Meres
Tous p
Je ne
De tan
Ni des
Pour l
Vous a
Que m
Et vous
Du Da
Feu
Dans n
Mais C
Qui de

Dit-elle alors , achevez votre ouvrage ,
Et vous saurez , seigneurs , quel attentat
D'un peuple entier m'attire cet outrage.
La mer paroît seconder ses desirs ,
Et le vaisseau changeant soudain de route ,
Rapidement poussé par les zéphirs ,
L'éloigne enfin du lieu qu'elle redoute.
Elle supplie alors ses protecteurs
De prendre terre au plus prochain rivage.
Là , reposant sur des tapis de fleurs ,
Elle soupire & leur tient ce langage
Qu'à chaque instant interrompent ses pleurs.

Desir du trône : ambition funeste !
Vous aveuglez les malheureux mortels !
Vous les rendez injustes & cruels !
Vous engendrez tous les maux qu'on déteste !
Le pere même assassine son fils ,
Meres , enfans , & femmes & maris ,
Tous pour régner s'entr'arrachent la vie !
Je ne dis rien de l'amitié trahie ,
De tant de rois de leur rang descendus ,
Ni des filets aux innocens tendus ;
Pour l'éprouver faut-il que je sois née ,
Vous avez vu l'affreuse destinée
Que m'imposoient de lâches ennemis ,
Et vous sauvez , seigneurs , avec son fils ,
Du Dannemarck la reine infortunée.

Feu mon époux est mort depuis un an.
Dans mon malheur j'étois restée enceinte ;
Mais Cristierne , un perfide tyran ,
Qui de son frere a cru la race éteinte ,

M'ose porter la plus cruelle atteinte
Pour succéder aux droits de cet enfant.
Je fréquentois un château solitaire
Pour donner trêve à mon ennui pressant ,
Bientôt on dit qu'un jeune téméraire
Vient d'être pris par les murs se glissant ;
On le désigne un grand seigneur de Suede
Qui dès long-temps m'adore & me possède.
Dans une tour on le garde avec soin ;
Là , le tyran le va voir sans témoin.
Leur complot fait , l'infâme Cristierne
Corrompt prévôts , notaires , magistrats ,
Et gens vendus à celui qui gouverne ;
Puis du royaume assemble les états.
Lors , le coupable , imposteur & barbare ,
Demande grace , & hautement déclare
Que ce cher fils , gage de mon amour ,
N'est point du roi , mais qu'il lui doit le jour.
Chacun frémit au rapport de ce traître ,
L'étonnement fait place à la fureur ;
D'un si grand crime on veut punir l'auteur ,
Mais le tyran l'ayant fait disparoître ,
D'un deuil profond étale l'appareil.
A ses suppôts , dont il est sûr d'avance ,
Le lâche enjoint de dire en conscience
Ce que la loi prononce en cas pareil.
Ces scélérats malgré la répugnance
Qu'ils feignent tous , jugent d'un même accord
Que l'adultere est puni de la mort ;
Mais qu'on ne peut dans mon sang infidele
Tremper les mains sans leze-majesté ;

Qu'en disposant exprès une nacelle ,
De ce forfait le risque est évité.
L'ordre est donné pour faire en diligence
Exécuter cet arrêt détesté ,
Puis on me lit la mortelle sentence
Dont le tyran va recueillir le fruit.
Sans connoissance , en ma douleur amere
Avec mon fils sur l'onde on me conduit ;
Il doit périr avec sa triste mere !
Dans un esquif à ce dessein construit ,
Et que surcharge un lourd fardeau de pierre ,
Par mille trous déjà l'eau s'introduit ,
Et nous quitions à peine cette terre ,
Et périssions ; vos généreux secours
Dans ce moment préserverent nos jours.
Venez , seigneurs , me venger sur le traître
D'un tel forfait imputé faussement ,
Et sur le trône , usurpé lâchement ,
Rétablissez son légitime maître.
J'en fais serment , dit Olivier d'abord ;
Du même avis sont Dudon & Sauvage.
Au point du jour on marche vers le port ,
Sur le midi l'on arrive au rivage
D'où Copenhague est vue à découvert.
La reine alors se voile le visage ,
Sous ses habits tenant son fils couvert.
Elle s'avance , & Sauvage l'escorte ,
Et dans la ville ils entrent à l'instant.
Ils font savoir au méchant Cristierne
Qu'il est un traître , & qu'à tort il gouverne ;
Qu'un paladin arrive en ce moment

Dans le dessein de punir son audace ,
Et maintenir que la reine en effet
A son honneur n'avoit jamais forfait.
Le tyran s'arme ; il blasphême , menace ,
Et s'élançant sur un fougueux coursier ,
A haute voix il défie Olivier ,
Et de son casque abaisse la visière.
Vous avez vu deux taureaux en fureur
S'entre-heurter , se lier , se combattre ,
Avec vigueur s'efforçant de s'abattre ;
Tels , les guerriers en cet instant d'horreur ;
Ayant brisé leurs lances formidables ,
Portent de près des coups plus redoutables ,
Puis tout-à-coup se saisissant au corps ,
A se dompter ils mettent leurs efforts.
Mais du tyran le désespoir , la rage ,
Contre l'honneur , le sens-froid , le courage ,
Arment en vain un courroux impuissant ;
Un coup mortel le frappe & le terrasse ,
Et dans l'enfer , de courroux frémissant ,
Son ame impie a déjà pris sa place.
Chacun rend grace au héros triomphant ;
Sauvage amene & la mere & l'enfant ,
Un cri de joie éclate & fend la nue ,
Et l'innocence est enfin reconnue.
Vous desirez voir quelque chose ici
Du bon roi Charle , & de Paris aussi ,
Et des progrès de la gent sarrasine.
Sans que parliez , lecteur , je vous devine.
Mais savez-vous pourquoi les prés sont beaux ?
Variété des odeurs qu'ils exhalent ;

Variété
Tableau
De l'art
L'ordre
Nous de
A mon
Il prend
Et les d
Que ce
Forme
Ainsi de
Diversif
Ma mu
N'est pa
Laissez-
A Charl
Nous re
Que de
Et vous
Que vo
Mais le
Ne vou
Lisez to
En rien
D'imag
Et c'est
Dans l
Puisqu
Plein d
Où les
Tâchor

Variété des couleurs qu'ils étalent ;
Tableaux changeans , toujours objets nouveaux.
De l'art de peindre & de l'art poétique
L'ordre est le même , & ces muses sont sœurs.
Nous devons donc , du peintre en mosaïque ,
A mon avis , imiter la pratique.
Il prend cailloux de toutes les couleurs ,
Et les dispose avec tant d'artifice
Que ce qui semble un effet du caprice
Forme un berger , une danse , des fleurs.
Ainsi doit faire auteur pour qu'on le prise ,
Diversité doit être sa devise.
Ma muse aussi comme voyez très-bien
N'est pas trop stable , & prend vols fantastiques,
Laissez-la faire , & n'appréhendez rien.
A Charle encor après cent tours obliques
Nous revenons. Je veux au premier chant
Que de Paris vous voyez les murailles ,
Et vous conter de si rudes batailles
Que vous n'ayez ouï rien d'approchant.
Mais le récit de tant de funérailles
Ne vous promet rien de divertissant.
Lisez toujours ; je ne veux cependant
En rien rabattre , & vous prie au contraire
D'imaginer le mal eneor plus grand ;
Et c'est ainsi que je fais d'ordinaire ;
Dans les revers j'en suis plus endurant.
Puisque la vie est courte , en cet espace
Plein de dangers , de peines , de travaux ,
Où les plaisirs prennent si peu de place ,
Tâchons du moins d'atténuer nos maux.

106 *Richardet , Chant III.*

Toujours m'attends d'éprouver la famine ,
 Ou guerre , ou peste , ou fièvre , ou médecin
 Ou de procès la fureur intestine ,
 Ou de brigands une troupe assassine
 Qui me maltraite & me prend mon butin ;
 Ce qui me rend toute perte légère
 Si ma moisson a peu de bled rendu ,
 Ou bien si j'ai quelque parent perdu ,
 Ou (c'est le pis) si d'argent je n'ai guère.
 Ainsi , mettez pour Charle tout au pis ,
 Figurez-vous les paladins détruits ,
 La France aux fers , & Paris tout en flammes,
 Mais mon pégase a besoin de repos.
 Pour qu'il vous puisse amuser , belles dames ,
 Quelque relâche ici vient à propos.

Fin du troisieme Chant.



CH

QUE

Semble

Quoi ! f

Fait san

C'est vo

Qui par

Avez ba

Que voi

Dans co

Toujour

Laborie

Livres c

C'est vo

Mes inf

Sont ét

Et mes

Sont fa

A des d

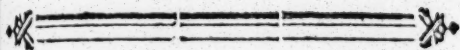
Ah, rev

Quand

Tous le

Me pro

Seroit-c



CHANT QUATRIEME.

QUELLE stupide & morne léthargie
 Semble m'ôter l'usage de mes sens !
 Quoi ! sur mon luth ma main appesantie
 Fait sans succès des efforts impuissans !
 C'est vous , c'est vous , ô raison ennemie !
 Qui par des soins tristes , embarrassans ,
 Avez banni les plaisirs de ma vie.
 Que vois-je , ô ciel ! quel étrange chaos
 Dans ce réduit , ou dans un doux repos
 Toujours oisif , je m'occupois sans cesse ,
 Laborieux , au sein de la paresse !
 Livres chéris , en désordre entassés ,
 C'est vous qu'ici la poussière humilie !
 Mes instrumens trop long-temps délaissés
 Sont étrangers à la douce harmonie ;
 Et mes pinceaux languissans , émouffés ,
 Sont sans chaleur , & refusent la vie
 A des desseins chaudement commencés !
 Ah , revenez , adorable folie !
 Quand j'ai suivi vos aimables erreurs ,
 Tous les talens que votre sceptre allie
 Me prodiguoit tour-à-tour leurs faveurs.
 Seroit-ce en vain que mon cœur vous rappelle ?

Non ; à ma voix attentive & fidele
Vous répondez aux vœux d'un fugitif
Que la raison tint trop long-temps captif.
Les ris , les jeux , ramenant sur vos traces
Les vrais plaisirs , l'enjouement & les graces.
Je ne veux plus vous quitter désormais ,
Chere déesse ; à vos charmans attraits ,
En consacrant chaque instant qui m'anime ,
Je ne vous rends qu'un tribut légitime.
Vivre , jouir & plaire , (si je plais)
Je ne le tiens que de vos seuls bienfaits.
Je reprends donc ma tâche accoutumée ;
D'un feu nouveau ma veine est allumée ,
Déjà ma muse avec les paladins
Va s'égayer à mille traits badins ,
Et dans l'ardeur dont elle est animée ,
Gloire aux François , malheur aux Sarrafins.

Ces rois payens , dans leur noire assemblée ,
Fiers de se voir cent contre un , pour le moins ,
Vouloient , dit-on , prendre Paris d'emblée ,
Puis , allumant la flamme aux quatre coins ,
Au beau milieu de ce bûcher funeste
Détruire un sexe , & mettre l'autre à mal.
Charle effrayé de ce complot brutal ,
Invoque en pleurs l'assistance céleste.
Au point du jour le vieux Scie , encor leste ,
Veut sur les murs se montrer le premier.
Despine monte un superbe coursier ,
Sa tête est nue à dessein , & ses armes
Brillantes d'or , couvrent son corps entier.
Belle jamais ne trouva plus de charmes

A se pa
Ou pou
Qu'elle
Que de
Climen
(Du g
Est son
Elles g
Rois , c
Tout le
De mo
Cheva
Guerrie
Mais
Etoit r
Et sans
Que re
Dont t
Et cinq
L'espoi
Lorsqu
Qu'acc
Ce prin
A leur
Le cita
De leur
Et ce b
Par un
Ce Pala
Avoien
Dont a

A se parer d'un nouvel ornement ,
Ou pour un bal n'eut plus d'empressement
Qu'elle ne sent de vive impatience
Que des François le carnage commence.
Climene aussi qui marche à son côté ,
(Du grand Soudan c'est la fille adorable)
Est son égale en valeur , en beauté.
Elles guidoient une armée innombrable ,
Rois , chefs , soldats suivoient ce couple aimable ,
Tout les adore. Ils étoient bien pourvus
De morions , de lances & d'épées ,
Chevaux fringans , selles bien équipées ;
Guerriers plus beaux ne s'étoient jamais vus.

Mais dans Paris , fleur de chevalerie
Étoit réduite à quelques paladins ,
Et sans Maugis & sa docte magie
Que redoutoient encor les Sarraïns
Dont tant de fois il avoit fait carnage ,
Et cinq ou six guerriers de haut parage ,
L'espoir de Charle étoit à l'abandon ,
Lorsqu'à ses yeux se présente Dudon
Qu'accompagnoient Olivier & Sauvage.
Ce prince , alors de soucis accablé ,
A leur aspect reprend soudain courage.
Le citadin de son péril troublé ,
De leur retour marque une vive joie ,
Et ce bonheur est encor redoublé
Par un courier qu'au roi Roland envoie.
Ce Paladin & ses vaillans amis
Avoient fait halte au haut d'une colline
Dont aisément on découvroit Paris.

Non ; à ma voix attentive & fidele
Vous répondez aux vœux d'un fugitif
Que la raison tint trop long-temps captif.
Les ris , les jeux , ramencent sur vos traces
Les vrais plaisirs , l'enjouement & les graces.
Je ne veux plus vous quitter désormais,
Chere déesse ; à vos charmans attraits ,
En consacrant chaque instant qui m'anime,
Je ne vous rends qu'un tribut légitime.
Vivre , jouir & plaire , (si je plais)
Je ne le tiens que de vos seuls bienfaits.
Je reprends donc ma tâche accoutumée ;
D'un feu nouveau ma veine est allumée,
Déjà ma muse avec les paladins
Va s'égayer à mille traits badins ,
Et dans l'ardeur dont elle est animée ,
Gloire aux François , malheur aux Sarraïns.

Ces rois payens , dans leur noire assemblée,
Fiers de se voir cent contre un , pour le moins,
Vouloient , dit-on , prendre Paris d'emblée ,
Puis , allumant la flamme aux quatre coins ,
Au beau milieu de ce bûcher funeste
Détruire un sexe , & mettre l'autre à mal.
Charle effrayé de ce complot brutal ,
Invoque en pleurs l'assistance céleste.
Au point du jour le vieux Scric , encor leste,
Veut sur les murs se montrer le premier.
Despine monte un superbe coursier ,
Sa tête est nue à dessein , & ses armes
Brillantes d'or , couvrent son corps entier.
Belle jamais ne trouva plus de charmes

A se par
Ou pour
Qu'elle
Que des
Climene
(Du gra
Est son
Elles gu
Rois, ch
Tout les
De mor
Chevaux
Guerrier
Mais
Etoit ré
Et sans
Que red
Dont ta
Et cinq
L'espoir
Lorsqu'
Qu'acco
Ce prin
A leur
Le citad
De leur
Et ce bo
Par un
Ce Pala
Avoient
Dont ai

A se parer d'un nouvel ornement ,
Ou pour un bal n'eut plus d'empressement
Qu'elle ne sent de vive impatience
Que des François le carnage commence.
Climene aussi qui marche à son côté ,
(Du grand Soudan c'est la fille adorable)
Est son égale en valeur , en beauté.
Elles guidoient une armée innombrable ,
Rois , chefs , soldats suivoient ce couple aimable ,
Tout les adore. Ils étoient bien pourvus
De morions , de lances & d'épées ,
Chevaux fringans , selles bien équipées ;
Guerriers plus beaux ne s'étoient jamais vus.

Mais dans Paris , fleur de chevalerie
Étoit réduite à quelques paladins ,
Et sans Maugis & sa docte magie
Que redoutoient encor les Sarrafins
Dont tant de fois il avoit fait carnage ,
Et cinq ou six guerriers de haut parage ,
L'espoir de Charle étoit à l'abandon ,
Lorsqu'à ses yeux se présente Dudon
Qu'accompagnoient Olivier & Sauvage.
Ce prince , alors de soucis accablé ,
A leur aspect reprend soudain courage.
Le citadin de son péril troublé ,
De leur retour marque une vive joie ,
Et ce bonheur est encor redoublé
Par un courier qu'au roi Roland envoie.
Ce Paladin & ses vaillans amis
Avoient fait halte au haut d'une colline
Dont aisément on découvroit Paris.

D'un œil soigneux , il voit , il examine
Quel est l'état du camp des ennemis.
Le pénitent , par-dessus son armure ,
De son cilice étaloit la parure ,
Car il croyoit tous les péchés remis
Par le saint froc ; & dans sa conscience ,
(Sans les nouveaux qu'avoit imaginé ,
Et sur ce point grande étoit sa science)
Les sept plus gros étoient enracinés.
Tous sont d'avis que d'eux il n'est pas digne
D'aller combattre à couvert d'un rempart.
Au bon Roland , à l'Anglois , à Richard ,
Des Sarrafins l'aîle droite on assigne
A l'aîle gauche , Oton , Guidon , Renaud ;
En même temps donneront même assaut ,
Et Ferragus , & Fracasse & Tempête
Doivent au centre aux payens faire fête.
Par pelotons , les autres paladins
Doivent tomber sur l'engeance maudite ,
De la retraite empêcher les chemins ,
Suivre de près ceux qui prendront la fuite ,
Et chaudement se mettre à leur poursuite.
Ce plan d'abord est par Charle applaudi ,
Qui secondant un dessein si hardi ,
A l'ennemi prépare une sortie
A ce projet de tout point assortie.
Il ne commet à la garde des murs
Que les soldats infirmes , ou hors d'âge ;
Puis en trois corps également partage
Les plus vaillans , les plus forts , les plus sûrs.
Sous Olivier , sous Dudon , sous Sauvage ,

Chant quatrieme.

III

De trois côtés , à la pointe du jour ,
Chaque brigade , au signal du tambour ,
Doit des payens faire un cruel carnage.
Lui-même , ayant donné l'ordre avec soin ,
Choisit son poste au haut de la muraille
Pour observer le sort de la bataille ,
Et diriger de renforts au besoin.
Déjà l'on voit l'aurore renaissante.
Les cris affreux , les fifres , les cornets ,
D'un jour sanglant annoncent les apprêts.
Comme l'on voit une mer mugissante
Roulant ses flots l'un par l'autre poussés
Contre un écueil frapper à coups pressés ,
Et se résoudre en écume impuissante ;
Ainsi pressés , poussés de toutes parts ,
Les fiers payens , sur les murs de la ville
Montent en foule , & leur rage inutile
Vient échouer au pied de ses remparts.
Dans ce désordre , on voit de leurs cohortes
Le premier feu déjà se rallentir ,
Quand de Paris voici s'ouvrir les portes ,
Et les guerriers en bon ordre sortir ,
A l'ennemi marchant d'un pas rapide ,
Portant par-tout la mort & la terreur
Comme lions dans un troupeau timide ;
Tout se disperse , & tout fuit leur fureur.
En vain Despine & la fiere Climene
Par mille efforts veulent les rallier ,
Leurs noirs sujets courent à perdre haleine ,
Le Srie a beau menacer & crier ,
La peur les guide , & rien ne les ramene.

Mais leur frayeur dans un danger plus grand
 Les précipite, & la perfide race
 Tournant le dos, va trouver face à face
 Richard, Astolfe, & Renaud & Roland.
 De tous côtés la mort frappe & les presse,
 Tout cede aux coups des paladins vaillans.
 Par pur hafard, les Lapons mal-faisans,
 Dont la subtile & dangereuse adresse
 Contre l'hymen a fait tant de prouesse,
 Vont se trouver sous les pas des géans.
 Ils font contr'eux des efforts inutiles;
 Ces Mirmidons, à leur tour impuissans,
 Sont sous leurs pieds broyés comme reptiles.
 Egyptiens, Africains, Nubiens,
 Thraces, Persans, Cafres, Négritiens,
 Et des Lapons le déplorable reste,
 Tout se dérobe à ce combat funeste,
 Rien ne résiste: & sans aucun signal
 Du mieux qu'il peut chacun fait sa retraite.
 Nul chrétien mort n'honora leur défaite
 Tant fut ce jour aux Sarrafins fatal.

Les Aleçons, Mégeres, Tisiphones,
 Ont moins de rage & de feux dans le cœur
 Que n'en ressent le couple d'Amazones,
 Réduit à fuir devant Charles vainqueur.
 En vain le Scric s'oppose à la déroute;
 Forcé lui-même à céder au malheur,
 En blasphémant il fuit à vau-de-route.
 Les chevaliers poursuivent les fuyards,
 Et vers l'endroit où la foule est plus grande,
 D'horribles coups tombent de toutes parts.

Lors

Lors le
 Pour éc
 Mais
 Court e
 Elle s'a
 Le chev
 Sans ba
 Un bois
 S'offre
 Prener
 Porte u
 Que les
 Il s'en é
 Mais à l
 Puis de
 Sur leur
 Qu'on l
 Elle s'ir
 Le prem
 Mais le
 Porte u
 Qu'il fer
 Ses blon
 Et ses re
 Le moir
 Reste inn
 Bouche
 Il sembl
 Que d'u
 Coups si
 Ah, je v
 Tom

Chant quatrieme.

113

Lors le payen s'écarte & se débande
Pour échapper au massacre cruel.

Mais Ferragus qu'un fort aveugle mene,
Court en fureur sur les pas de Climene ;
Elle s'arrête , & lui fait un appel.

Le chevalier , trompé par son armure ,
Sans balancer accepte le duel.

Un bois voisin propre à cette aventure ,
S'offre à leurs yeux ; ils s'y rendent soudain ,
Prennent du champ , & chacun de sa lance

Porte une atteinte avec tant de puissance
Que les tronçons leur restent dans la main.

Il s'en étonne , & la dame chancelle ,
Mais à l'instant se raffermir en selle.

Puis de leur fer tous les deux s'escrimant ,
Sur leurs hauberts frappent si durement
Qu'on les croiroit forgerons sur l'enclume.

Elle s'irrite , & voit avec transport

Le premier sang couler sous son effort ;

Mais le guerrier dont le courroux s'allume ,

Porte un tel coup sur le chef ennemi ,

Qu'il fend le casque & l'emporte à demi.

Ses blonds cheveux tout aussi-tôt la couvrent ;

Et ses regards semblent étinceler.

Le moine alors qui vouloit redoubler ,

Reste immobile , & ses deux gros yeux s'ouvrent.

Bouche béante , & les bras étendus ,

Il semble un therme , & ne sauroit comprendre

Que d'un objet si délicat , si tendre ,

Coups si pesans sur lui soient descendus.

Ah , je vous cede & je vous rends les armes ,

Belle , dit-il , quand on a tant de charmes ,
Pourquoi du fer emprunter le secours ?
Ah , montrez-vous , & vous vaincrez toujours.

Il la descend alors sur la verdure ;
Climene affecte une honnête rougeur ,
Et rajustant sa blonde cheveure
Demande à voir son glorieux vainqueur ;
Il obéit , & sur l'herbe nouvelle
Ils sont déjà l'un près de l'autre assis.
Confidemment la dame lui révèle
Son nom , son rang , sa secte , son pays.
Il n'en faut tant pour le prendre ; il est pris ;
Et la lorgnant du coin de la prunelle ,
Ah , lui dit-il , en se rapprochant d'elle ,
Pour des attraits que l'on doit adorer
Fragilité sans doute est naturelle !
Déjà ses mains cherchent à s'égarer.
Mais d'un coup-d'œil le faisant retirer ,
Elle lui dit : modérez ces approches ,
Et que vos mains , seigneur , soient dans vos poches
A ce discours , rougissant comme un sot ,
Il se tient coi , soupire & ne dit mot.

Astolfe , las d'une course inutile ,
Au petit pas revenoit doucement ;
Du haut d'une tertre il voit dans cet asyle
Un tête à-tête établi sourdement.
Il s'en approche , & cachant son allure ,
Arrive au point où l'amoureux transi
Requiert le don d'amoureuse merci ,
Il reconnoît l'hermite à sa luxure ;
Il ne fait pas quelle est l'autre figure ,

Chant quatrieme.

115

Et ne voyant que masculins habits ,
Il se prévient contre ces bons amis .
Mais à l'instant une voix de Sirene
Lui fait juger qu'au sexe il s'est mépris .
Pour aujourd'hui , seigneur , j'ai la migraine ,
Lui disoit-elle , & ne vois pas trop bien
Ce que voulez , car vous êtes chrétien ,
Moi , Musulmane ; & , sans faire l'habile ,
Mon Alcoran vaut bien votre évangile .
Si votre cœur , dit-il , est à ce prix ,
Je puis prouver que je suis circoncis ;
Mais fallût-il me circoncire encore ,
Quelque regret que j'aie au paradis ,
Viens apaiser le feu qui me dévore ,
Viens , Mahomet est le dieu que j'adore .
Bravo , s'écrie Astolfe se montrant .
T'y voilà donc , l'homme à la discipline !
Toi qui nous vas prêchant & remontrant ,
Trahir ta foi pour une gourgandine !
(Vous noterez que sans prendre congé ,
Voyant l'Anglois , elle avoit délogé) .
Dans tout Paris j'en vais faire un bon conte .
Epargne-moi , mon bon ami , j'ai tort ,
Dit Ferragus , & me repens bien fort .
De ses remords l'Anglois ne fait nul compte ;
Le malheureux reste accablé de honte .
L'horreur qu'il sent de sa lâche action
Et des brocards auxquels il doit s'attendre
Le fait entrer en telle passion ,
Que sur le champ il résolut se pendre .
De son cheval il ôte le licou ,

Dans les rameaux d'un chêne il l'entrefasse,
Puis l'ajustant dextrement à son cou,
Va se jeter, quand par-là Roland passe.
Il reconnoît le coupable troublé ;
Es-tu donc fou , dit-il , frere endiablé ?
Je ne suis fou , ni frere , dit l'hermite ,
Chrétien , payen , pénitent , ni soldat.
Je suis un bouc , un chien , un renégat ,
Et fais ici la fin que je mérite.
Mais , dit Roland , veux-tu donc t'envoler
Droit en enfer ? Où veux-tu donc que j'aille ?
Dit l'apostat ; pour ne pas m'étrangler
J'ai bien rêvé sans trouver rien qui vaille ,
C'est le plus court. Et sans verbiager
Il se balance , & fait le saut léger
Tout en contant sa chance & sa détresse.
Le bon Roland , (en ce moment trop bon)
Se jette à terre , & va couper sa lessé ,
Et dans ses bras , de peur qu'il ne se blesse ,
L'ayant reçu , l'étend sur le gazon :
Puis lui jetant de l'eau fraîche au visage ,
De son bon sens lui rend bientôt l'usage.
Apprends-moi donc , dit Roland quel sujet
T'a fait tenter un si noble projet.
Je n'entends rien au choix de ton supplice ;
Je comprends fort que tu l'as mérité ,
Je te connois & je te rends justice ;
Si tu le peux , dis-moi la vérité ;
Tu ne vaux rien , fort bien : on te l'accorde ;
Eh pour cela , frere , ne te pends pas ,
Tu pleureras & te fustigeras ,

Chant quatrieme. 117

A tout péché dieu fait miséricorde.
Las ! il est vrai , dit le moine contrit ,
Mais quand la chair a subjugué l'esprit ,
Plus on la matre , & plus elle est revêche.
A me vexer Cupidon toujours prêt
Aut contre moi de tout bois faire fleche ,
Son arc bandé , dit-on , n'a point d'arrêt.
Une beauté lionne & pigriêche
Par ses attraits m'a si bien débauché ,
Que dans l'espoir d'un fort joli péché
Il m'a fallu suivre enfin son caprice ,
Et de ma foi faire le sacrifice.
Ah ! mon ami , dit Roland tout en feu ,
Quel pas glissant ! mais ceci n'est point jeu.
Or , te damnant pour la fausse femelle ,
As-tu du moins eu quelque chose d'elle ?
Le frere alors ; rien , de par lucifer !
C'est à crédit que je vais en enfer ;
C'est ce qui fait que j'en maudis ma vie ,
Car sans l'Anglois , j'en passois mon envie.
Parbleu l'ami , reprend le paladin ,
Vous avez fait l'acte d'un grand faquin !
Passe , qu'un peu la cervelle s'égare ,
On en guérit ; la drogue n'est pas rare.
Ne faut pourtant tout mettre à l'abandon ,
A tout hasard , demande à dieu pardon.
Après ces mots Roland le catéchise ,
Veut que sur l'heure il retourne chrétien ,
Et peu s'en faut qu'il ne le rebaptise.
Ce n'est la peine , & m'en passerai bien ,
Dit Ferragus ; à la premiere église ,

S'il m'en souvient , je prendrai la prêtrise ,
Du diable alors je ne craindrai plus rien ;
Ce que je veux ici de ta franchise ,
C'est d'exiger d'Astolfe le secret.
Le chevalier l'embrasse & le promet ,
Puis à Paris ils retournent ensemble.

Mais sur la scene , il est temps , ce me semble ,
De voir enfin paroître Richardet.

Il poursuivoit avec persévérance
Un chevalier de superbe apparence ,
Dont au combat il avoit admiré
Les hauts exploits , & la force & l'adresse ;
Le renvoyant , le repardant sans cesse ,
Par quelque charme il sembloit attiré.
Quoique lassé d'une vaine poursuite ,
Il ne veut pas en vain être venu ,
Et saisissant un soldat dans sa suite ,
Il lui dépeint le vaillant inconnu ,
Son port hardi , son coursier , son armure ,
Et veut savoir quel tort ou quelle injure
Contre la France a son bras excité.
Le prisonnier sourit de cette enquête ,
Celui , dit-il , dont je te vois en quête
Mérite assez ta curiosité.

C'est un héros d'espece un peu mutine ;
A tous combats son triomphe est certain.
Bref , ce guerrier n'est autre que Despine
Fille du Scric , des Caffres souverain.
Roses & lys , brillent sur son visage ,
Esprit divin , agrémens du langage ,
Glaces , vertus , ornent ses traits charmans ;

Chant quatrieme.

119

Tous les talens l'embellissent encore,
Les rossignols sont jaloux de ses chants,
Quand elle danse, on voit de Terpsicore
Les pas légers, gracieux & touchans.
Si la voyois ordonner une fête,
Soins attentifs, bontés, douceur honnête,
A tant d'attraits tu n'échapperois pas.
Bien qu'à sa cour les plus rares appas
Flattent les yeux, sa beauté triomphante
Ternit l'éclat de tout ce qui la suit,
Comme l'on voit une lune éclatante
Briller parmi les astres de la nuit.
Mais méprisant ces qualités vulgaires,
Elle s'élève aux vertus des héros.
Fer manier, lancer les javelots,
Courfier dompter, sont ses jeux ordinaires;
Dans le carnage au milieu des hasards
On la prendroit pour Minerve ou pour Mars.
Mais tu l'as vue, & fais si je t'impose.
Le chevalier, de l'éloge enchanté,
Sent éveiller sa curiosité,
Et de la voir hardiment se propose.
A son captif donnant la liberté,
Il le caresse, & sa main libérale
Sait l'engager avec dextérité
A le conduire à la tente royale.
Ià, s'avancant d'un air doux & discret,
Le fort l'adresse à certaine Argentine
Que la princesse à ses plaisirs admet.
Belle, dit-il, de l'aimable Despine
Puis-je obtenir un entretien secret ?

A ce discours la dame l'examine.
 Retire-toi , téméraire étranger ,
 Lui répond-elle , & réprime l'audace
 Dont ton esprit ignore le danger.
 Ne t'en instruis , & veux te faire grace.
 Depuis le jour qu'un François déloyal
 Tua son frere en combat inégal ,
 Ta nation , en horreur à la reine ,
 Est pour jamais dévouée à sa haine ,
 Et sa fureur poursuivra l'inhumain
 Jusqu'au trépas que lui garde sa main.
 Hé bien , je puis seconder sa vengeance ,
 De la servir mon cœur sera charmé ,
 Dit le héros ; je veux en sa puissance
 Remettre ici Richardet désarmé.
 La dame encor le regarde , & s'étonne ;
 Puis vers la reine elle court à l'instant.
 Un cavalier , dit-elle , vous attend ,
 Et veut , dit-il , vous remettre en personne
 Ce Richardet qui fut vous offenser.
 Despine alors , qui pour se délasser ,
 A peine avoit déposé son armure ,
 Quitte aussi-tôt le soin de sa parure ,
 Et dans son cœur sent l'espoir se glisser.
 Le paladin est introduit près d'elle ,
 Sa voix expire en la voyant si belle !
 Un ruban d'or rattachant ses cheveux ,
 Un négligé de couleur bleu céleste ,
 Un habit court qui lui donne un air leste ,
 Ses deux bras nus éblouissant les yeux ,
 Tout de Diane en elle étoit l'image ,

Despine

Chant quatrieme.

121

Despine encor la surpasse en beauté ;
Et de Vénus on croit voir le visage ,
Mais la déesse eut moins de majesté.
Et Richardet aussi , pour la figure
Etoit sans pair , pour l'amour sembloit né ,
Et n'avoit point ce ton efféminé
Des courtisans , mais air brun , beau corsage ,
Teint animé , belles dents , longs cheveux ,
De grands yeux noirs , dont les humides feux
Promettoient tout , & tenoient davantage.
Mais c'étoient-là ses moindres qualités ;
Doux & poli dans les sociétés ,
L'esprit aimable , & fuyant la satire ,
Prompt à servir , incapable de nuire ,
Aimant , dansant , chantant , se mettant bien ;
François de plus ; ce qui ne gâtoit rien.

Je fais , dit-il , qu'un rapport infidele ,
Contre Richard arme votre courroux ,
De ce guerrier je suis l'ami fidele ,
Mais sans vouloir le servir contre vous ,
Reine , son cœur ne fut jamais capable ,
De mettre en œuvre aucun lâche détour ;
Qui vous l'a dit , est indigne du jour ;
Et sans ce crime , il est assez coupable !
Audacieux ! dit-elle avec dédain ,
Vous m'abusez d'une fausse promesse ,
Et vous osez sous ce prétexte vain
Vanter ici l'ennemi qui me blesse ,
Et me nier sa noire trahison !
Quel intérêt à ce trait vous engage ?
Que cherchez-vous ? Et par quelle raison

Tome I.

L

Despine

Me faites-vous un si sensible outrage ?
Calmez , dit-il , un injuste transport.
Quelque amitié qui pour lui m'intéresse ,
Il vous offense , il mérite la mort.
Je l'ai promis ; je tiendrai ma promesse.
Oui ; sans défense à vos pieds amené ,
Par tout son sang , ce prince infortuné
Doit expier la funeste victoire
Qu'il remporta , mais sans souiller sa gloire.
Ah , pour savoir quel motif en ces lieux
Malgré moi-même en esclave m'entraîne ,
Reine adorable , interrogez vos yeux ;
Voyez quel charme à vos desirs m'enchaîne !
Mais si pour vous je trahis l'amitié ,
Vous immolant une chère victime ,
Si je commets peut-être quelque crime !
De tant d'amour n'aurez-vous pas pitié ?
Pendant qu'il parle , elle paroît émue ;
Son air touchant , sa timide action ,
Peignent si bien sa tendre passion ,
Qu'elle ne peut en détourner la vue.
Enfin , rompant le silence à regret ,
Quoique ton feu , guerrier , soit indiscret ,
Dit-elle alors , ton aveu téméraire
A mon orgueil donne un plaisir secret ;
Je l'avourai , toute femme aime à plaire.
Je hais l'amour à l'égal de Richard.
Plus que tout autre , à te parler sans fard ;
Tu m'eusses plu si tu n'étois point traître ,
Mais inhumain , apprends à me connoître.
Ton fol amour n'est qu'aveugle fureur ;

Chant quatrieme.

123

J'abhorre autant trahison odieuse ,
Que j'eusse aimé vengeance généreuse ;
Je te refuse , & tu me fais horreur.
Non , cria-t-il , je ne suis point perfide ,
Et ce n'est point en lâche , en assassin ,
Qu'au malheureux dont je suis l'homicide
Je veux plonger un poignard dans le sein.
Oui , malgré vous , je vous fers inhumaine.
Cet ennemi trop digne de vos coups
Ce triste objet d'un injuste courroux ,
Ce Richardet que poursuit votre haine ,
Frappez cruelle ; il est à vos genoux.
Elle pâlit ; dans son ame confuse
Pensers divers se combattent soudain ;
Au glaive offert tout son cœur se refuse ,
Elle en détourne & les yeux & la main.
Torrent de pleurs s'ouvre enfin un passage ,
Elle sanglote , & d'un ton attendri ,
Quoi ! c'est donc toi , dit-elle , c'est ta rage
Qui m'a privé d'un frere si chéri !
Fuis de mes yeux ; fuis , barbare , te dis-je ;
Et s'il est vrai que ta seule valeur
Sans perfidie ait causé mon malheur ,
Délivre-moi d'un objet qui m'afflige.
Elle se leve en achevant ces mots ,
Et gagne en hâte une salle voisine.
Pâle & muet , notre affligé héros
Devers Paris tristement s'achemine.
Pendant qu'il croit être seul malheureux ;
Il ne fait pas que la fiere Despine
A son sujet se trouble , s'examine ,

Et dans son cœur découvre mille feux.
Contre l'amour la résistance est vaine.
A son secours elle appelle la haine ,
Et la vengeance & la religion ,
L'honneur , l'orgueil d'une ame souveraine ;
Foibles remparts contre sa passion !
Elle se dit qu'elle trahit son pere ,
Et sa patrie , & le sang de son frere ,
Pour un chrétien qu'elle doit détester.
A tant d'efforts ne pouvant résister ,
Et s'égarant dans sa douleur profonde ,
Dans un desert elle veut expier
Un fol amour qui l'ose humilier ;
Et fait dessein de ne paroître au monde
Que quand son cœur aura su l'oublier.
Lors éveillant sa compagne fidelle ,
Et s'étant fait armer diligemment ;
Il faut partir , dit-elle , en ce moment ,
Vole à Paris , & prouve-moi ton zele.
Tu chercheras cet aimable héros
Par qui tu vois ma vengeance trompée,
Et dans ses mains remettant cette épée ,
Ne manque pas de lui dire ces mots :
Reçois ce fer que Despine te donne ;
Elle l'osa destiner pour ta mort.
Mais puisqu'amour autrement en ordonne ,
Souviens-toi d'elle , & plains son triste sort.
Despine après ce magnanime effort ,
Sur son courfier légèrement s'élance ,
Et sans tarder s'éloigne de la France.
Son Argentine en voyage se met ,

Chant quatrieme.

125

Et dans Paris va trouver Richardet.
Epouventé de ce message étrange,
Encouragé par un charme flatteur,
Le chevalier sent un confus mélange
D'amour, d'espoir, de plaisir, de douleur.
Puis s'informant du chemin que la belle
A su tenir, il y vole après elle.
Tandis qu'il court par sentiers inconnus,
Allons savoir ce que fait Ferragus.

Le malheureux, confus de sa foiblesse,
Et de se voir surtout décrédité,
De repentir & de honte agité,
N'en sent pas moins l'aiguillon qui le blesse.
De sa tendresse il voudroit se punir.
Mais c'est en vain qu'il tâche à contenir
Desir impur qui sans cesse l'embrase;
Chair se rebelle; & loin de la bannir,
Chaque combat finit par une extase.
Si quelquefois il va se souvenir
De son dévot & tranquille hermitage,
De sa Climene il y trouve l'image,
Ah! se dit-il, je voudrois l'y tenir!
Puis se flattant qu'au giron de l'église
Il pourroit bien ramener ce trésor,
Le vieux pécheur songeant qu'il la baptise,
Roule les yeux & s'extasie encor.
Pour la combattre il sent qu'elle est trop forte,
Qu'elle l'a fait dès l'abord renier,
Et le fera tant apostasier
Qu'il faut enfin que le diable l'emporte.
Le pénitent pleure & se déconforte,

Nouveau délire occupe ses esprits ;
Il veut encore dans son inquiétude
Se confiner dans une solitude ,
Et sur le champ s'éloigne de Paris.
D'abord , son choix , ou le hasard le mene ,
Il laisse aller en rêvant son cheval.
Mais tout-à-coup ; m'enterrer pour Climene !
S'écria-t-il ; je suis un animal !
Pour ses beaux yeux , tant soit-elle accomplie ,
Aller au diable , ou se pendre , est folie.
C'est elle ici , non moi , qu'il faut punir.
Courons chercher la guerrière jolie ,
Lui tout promettre , & ne lui rien tenir ,
De ce projet rapaissant sa cervelle ,
Ivre d'espoir & de contentement ,
Soigneusement par tout s'informant d'elle ,
Après la belle il pique vivement.
Certain passant lui dit en confidence ,
Qu'il vient de voir la dame en cavalier ,
Et qu'avec elle est jeune guerrier.
Pour peu , dit-il , que fassiez diligence
Vous les joindrez ; car tout chemin faisant
Ils vont riant & se gracieusant ,
Et sont tous deux très-fort d'intelligence ;
Je fais aussi le nom du beau blondin ;
Et c'est Guidon , de France paladin.
A ce rapport d'ire l'âme obsédée ,
Le vieux jaloux lâche au conteur bénin
De maudissons une horrible bordée ;
Le harrangueur demeure stupéfait.
Mais Ferragus repartant comme un trait ,

Chant quatrieme.

127

Va gravissant au haut d'une colline.
Il voit de loin , dans la forêt voisine ,
Les deux amans couchés sous un cyprès ,
Qui paroissoient s'entretenir de près.
Lors ne prenant que sa fureur pour guide ,
Par les rochers il pousse à toute bride.
Il fut forcé pourtant de s'arrêter !
A quatre pas , la tête la premiere
Tout à cheval il alla culbuter ,
Et l'animal y finit sa carriere.
On peut juger avec quelle douleur
Vit le jaloux sa course interrompue ,
Ayant encor pour comble de malheur
Le bras démis & la cuisse rompue.
Il demeura sans poulx ni sentiment ,
Tant qu'à la fin des pasteurs le trouverent ,
Et par pitié chez eux le rapporterent ,
Où fut pansé tellement quellement.
Celui d'entre eux qui plus avoit d'audace ,
Lui fit bientôt retrouver tous ses sens
En lui causant de terribles tourmens
Pour remboîter ses membres en leur place.
Les accidens suivent les accidens ,
Dit le proverbe , ici très-efficace.
Car cependant que notre renégat
Gît étendu sur un méchant grabat ,
Pour ses péchés le diable encor amene
Dans la cabane , & Guidon & Climene.
Dans le bocage ils s'étoient ennuités
Et par bonheur voyant de la lumiere
Étoient venus frapper à la chaumiere ;

Près de l'hermite on les avoit gîtés.
Quoique son corps soit en grande détresse ,
Son ame encor souffre mille fois plus
De voir Guidon carresser sa maîtresse ,
Tandis qu'il est impotent & perclus.
L'obscurité l'épouvante & l'irrite ,
Le moindre bruit lui donne le frisson ,
Plancher qui craque ou feuille qui s'agite ,
Souris qui trote , enfin , le moindre son ,
Tout est pour lui matiere de soupçon.
Et cependant le galant à sa dame
Conte tout bas son amoureuse flamme ;
Et lui vantant l'ardeur de ses desirs
Et les tourmens qu'ils causent dans son ame ,
Va l'inviter à de plus doux plaisirs.
Comment , dit-elle , en avoir la pensée !
Quand à tel point je serois insensée ,
Si vous étiez de ma gloire jaloux ,
Si vous m'aimiez , y consentiriez-vous ?
Si vous m'aimez vous-même , il faut vous rendre ,
Repart Guidon ; que cette heureuse nuit
Comble les vœux de l'amant le plus tendre ;
Que craignez-vous ? Tout dort dans ce réduit.
Si foiblement la belle le repousse
Que le jaloux , de rage frémissant ,
Donne à son lit une horrible secousse ;
Je ne dors pas , dit-il en mugissant.
A ce fracas , les amours & leur suite
Tout effrayés prennent soudain la fuite.
Un petit lit tout près du pénitent
Etoit dressé ; l'esprit fort mécontent

Chant quatrieme.

129

Sans faire bruit la princesse s'y jette ,
Et le galant gagne aussi sa couchette.
Tout est tranquille , & de nos jeunes gens
Qu'a dérangé l'impur anachorete ,
Profond sommeil charme bientôt les sens.
Mais le satyre ayant troublé la fête ,
Autre projet roule encor dans sa tête.
Songeant sans cesse à la rare beauté
Entre deux draps couchée à son côté ,
Le libertin sans retenue aucune ,
Du bras manchot fait si bien travailler
Qu'à la fourdine , & sans la réveiller
Déjà sa main est en bonne fortune.
Tandis qu'il est à son œuvre appliqué ,
Un mouvement tout-à-coup le dérange ,
Et de nouveau le bras est disloqué.
Le malheureux pousse un cri tant étrange
Qu'en s'éveillant chacun se croit flambé
Et sur son lit le tonnerre tombé.
Lors , entendant une voix qui l'appelle ,
Un des Pasteurs allume une chandelle ,
Le bras pendant à l'instant est remis :
Et cependant le patient enrage
De voir Guidon qui de près l'envisage.
Quoi te voilà ? Qui diable ici t'a mis ?
Dit le blondin , & par quelle aventure
Te trouves-tu si maléficié ?
Hier en tombant dans une route obscure ,
Dit Ferragus , me suis estropié.
De son côté , Climene est fort honteuse ,
Se rappelant le tendre égarement ,

Le doux propos , le critique moment
Qu'a su troubler cette voix odieuse.
Piquée au jeu , certe , vous avez tort ,
Et quand on est sur le déclin de l'âge
On devroit bien dit-elle , être plus sage ;
Une autre fois ne courez pas si fort.
Guidon poussé de la même rancune ,
A tout pécheur , dit-il , en ce bas lieu
Mal qui survient est heureuse fortune ;
Souffre ceci pour l'amour du bon Dieu.
En son angoisse il ne peut lui répondre.
Mais on le voit de courroux rugissant.
Ils s'en font fête , & pour le mieux confondre
De ce logis sortent en s'embrassant.
Qu'à son plaisir ce gentil tête à tête
Coure les champs tant qu'il trouvera bon ,
Et quelque tems laissons à l'abandon
Sur son grabat l'hermite malhonnête ;
Nous , retournons aux braves paladins ,
Qui sans vouloir presque reprendre haleine ,
Quittant déjà les rives de la Seine ,
Repartent tous par différens chemins
Avec ardeur suivant les Sarrafins.
Le sang les guides , & chaque route est pleine
De malheureux blessés , nuds , désarmés.
A ces vaincus ils donnent assistance ,
Sans pour cela qu'ils soient moins animés
A pour chasser le reste à toute outrance ;
Par tout de morts les chemins sont semés.
On fait bientôt que la payenne engeance
Au port voisin s'embarque en diligence.

A toute bri
Le Scric qu
Que ventre
Le bon Rol
Désespérés
Qu'on ne le
On en trou
Et de la cô
Mais tôt ap
Se fait sent
Pendant tr
Sur un roc
Par grand
Ils se trou
On leur de
Après dîne
L'un à fur
L'autre à
Voyant t
Soudaine
Sort de l'
Tout en
Dans les
Que sur
Jamais n
Après av
Il apperq
Il s'en ap
Une bea
Sans nul
Il en re

Chant quatrieme.

131

A toute bride on pique vers Calais ,
Le Scric quittoit à peine le rivage
Que ventre à terre arrivent à la Plage
Le bon Roland & Renaud, & l'Anglois.
Désespérés , ils n'ont ni paix ni treve
Qu'on ne leur cherche un navire avec soin.
On en trouve un qui gissoit sur la greve ,
Et de la côte ils sont déjà bien loin.
Mais tôt après une tourmente affreuse
Se fait sentir , & la mer furieuse
Pendant trois jours les ayant balotés
Sur un rocher enfin ils sont jetés.
Par grand hasard , dans une îlle habitée
Ils se trouvoient ; dans un hameau voisin
On leur donna de bons lits , de bon vin.
Après dîner la table étant ôtée ,
L'un à fumer se met , l'autre à dormir ,
L'autre à jouer ; Astolfe avec plaisir
Voyant tout près un bois épais & sombre
Soudainement est tenté de son ombre ,
Sort de l'auberge , & va s'y promener.
Tout en rêvant , si bien fut s'enfourner
Dans les détours de la forêt touffue ,
Que sur ses pas quand voulut retourner
Jamais ne put en retrouver l'issue.
Après avoir cheminé longuement
Il apperçoit le plus riant bocage ,
Il s'en approche , & voit sous cet ombrage
Une beauté qui dort tranquillement.
Sans nul souci qu'elle soit blonde ou brune
Il en rend grâce à sa bonne fortune ,

Prend un baiser pour son premier début ,
 Puis écartant tout ce qui l'importune ,
 Sans préluder il va droit à son but.
 La jeune fille effrayée & surprise
 Remplit le bois de ses cris douloureux
 Et se défend mais l'Anglois vigoureux
 Gagne pays ; l'affaire est dans la crise ,
 Et les clameurs ne le dérangent pas.
 De tous côtés arrivent cent soldats
 Qui , furieux de si lâche entreprise ,
 Au paladin font bientôt lâcher prise ,
 Et la princesse arrachent de ses bras.
 Il étoit tems ; la belle étoit pâmée ,
 Et si l'on veut croire aux mauvais discours ,
 La chose étoit pour le moins entamée ,
 Fort à propos il lui vint du secours.
 De mille coups on le charge , on l'enchaîne ,
 (Dans son désordre on se défend fort mal)
 Un écuyer met la dame à cheval ,
 Puis à sa suite à la ville on l'entraîne.
 Devant le roi qu'on nomme Marcomer
 Il est conduit ; de la gente pucelle
 C'étoit le pere. Avec sanglot amer ,
 Ce scélérat ma ravi , lui dit-elle ,
 Ou peu s'en faut , ce que j'eus de plus cher !
 Le roi payen qui de fureur petille :
 Comment , dit-il , infâme débauché ,
 Effrontément attenter à ma fille !
 Tu paîras cher un si hardi péché.
 Si pour venger sa pudeur virginale
 De mille coups je te perçois le cœur ,

Tu périrois
 Soldat , po
 Que tout à
 A cet arrê
 Le crimine
 Rejettant
 Oses-tu bi
 Toi qui m
 Pourquoi
 Qu'ici mo
 Lorsque d
 Quand je
 En ai-je d
 Ah ! repri
 La différe
 Et d'un fl
 On en re
 Mais , pr
 Point de
 Qui n'en
 Sur for
 Le malhe
 Mais qua
 Tout l'a
 Du bois
 Qui , pi
 Finalem
 Il se réc
 Un Sarr
 Mis au
 A son p

Chant quatrieme.

133

Tu périrois , lâche , avec trop d'honneur.
Soldat , pour prix de son ardeur brutale ,
Que tout à l'heure à mes yeux on l'empale.
A cet arrêt , d'intercéder pour lui ,
Le criminel va prier la princesse ,
Rejettant tout sur l'humaine foiblesse.
Oses-tu bien implorer mon appui ,
Toi qui m'as fait souffrir milles supplices ?
Pourquoi veux-tu , dit-elle , homme infernal ,
Qu'ici mon cœur ait pitié de ton mal ,
Lorsque du mien tu faisois tes délices ?
Quand je criois , barbare , à mon réveil ,
En ai-je été de tes coups moins frappée ?
Ah ! reprit-il , le cas n'est pas pareil ;
La différence est comme d'une épée
Et d'un fleuret . celui-ci n'est que jeu ,
On en reçoit cent coups sans qu'on trépasse ;
Mais , près de l'autre , examinez ce pieu.
Point de quartier , dit-elle , il faut qui passe ;
Qui n'en fait point est indigne de grace.
Sur son esprit ne pouvant rien gagner ,
Le malheureux songe à se résigner.
Mais quand il voit de son tourment horrible
Tout l'appareil , & la grosseur horrible
Du bois pointu , du pieu désobligeant
Qui , pied à pied dans son corps s'engageant ,
Finalement doit sortir par sa nuque ,
Il se récrie : ah ! que n'étois-je eunuque !
Un Sarrafin ayant d'abord à nu
Mis au grand jour son derriere charnu ,
A son plaisir le rentasse & le trouffe ,

Puis il l'enleve & tâche à l'enfiler.
 Le paladin qui se sent flageoler
 S'esquive alors d'une verte secousse ,
 Tant que le pal dans ses cuisses passé ,
 Sort par l'habit sans l'avoir offensé.
 Le noir , sondant derechef l'orifice ,
 Pour cette fois croit qu'il va l'engañer.
 Le patient tant fait se demener
 Que le payen rate encor son office
 Dont il blasphème en vrai désespéré.
 L'un le replace , & l'autre le déplace.
 A ce spectacle , un ris immodéré
 Se fait entendre , & dans toute la place ,
 Plus haut , plus bas , crioit la pouplace.
 Tandis qu'en l'air se passe ce duel ,
 Que Sarraïns se font un jeu cruel ,
 Des tours de reins du paladin altere ,
 Et qu'aux paris la carriere est ouverte ,
 Ses compagnons avertis de son sort ,
 Diligemment sont accourus du port ,
 Et s'élançant au milieu de la foule ,
 Avec fureur portent par-tout la mort ;
 En un clin-d'œil tout le peuple s'écoule.
 Renaud s'approche , & delivre à l'instant
 Le duc Anglois ; tandis qu'il le detache ,
 Vient Marcomer , qui de rage écumant ,
 De sa massue un tel coup lui détache ,
 Qu'à la renverse il tombe comme mort ,
 Roland accourt , & le croyant sans vie :
 Ah ! Mécréant , dit-il avec transport ,
 De ton trépas sa mort sera suivie.

Pour préve
 Marcomer
 Qui d'un r
 D'un secon
 Et cepend
 Et tous les
 Astolfe a
 Seule & do
 Enfin , dit-
 Ta cruauté
 Pour me v
 Tu me dir
 S'égale au
 Elle frémit
 Pourriez-v
 Guerrier h
 Que sur n
 Un trait si
 Non , rep
 Entre ses b
 Et le galar
 On peut p
 Et , par la
 La dispose
 Quoi qu'i
 Lui saute
 Et l'égrati
 Roland
 S'en rever
 On peut j
 Lorsque d

Chant quatrieme.

135

Pour prévenir l'effet de sa furie
Marcomer leve & la masse & le bras,
Qui d'un revers sont jetés à dix pas.
D'un second coup le paladin l'acheve,
Et cependant son cousin se releve,
Et tous les deux poursuivent les payens.
Astolfe alors rhabillé, voit la belle
Seule & dolente; il se jette sur elle,
Enfin, dit-il, ingrate, je te tiens;
Ta cruauté va recevoir salaire,
Pour me venger ce pieu vient à souhait.
Tu me diras si le mal que t'ai fait
S'égale au mal que tu me voulois faire.
Elle frémit; & lui dit toute en pleurs,
Pourriez-vous bien accroître mes malheurs,
Guerrier humain, non je ne saurois croire
Que sur mon sexe exercez ces horreurs;
Un trait si noir souilleroit votre gloire.
Non, repart-il, il faut en essayer.
Entre ses bras il prend la pauvre fille,
Et le galant déjà la déshabille.
On peut penser qu'il vouloit l'effrayer,
Et, par la peur de peine tant affreuse,
La disposer à quelque doux accord.
Quoi qu'il en fût, la belle courageuse
Lui saute aux yeux, l'attaque en furieuse,
Et l'égratigne, & l'arrache & le mord.
Roland ayant dissipé la canaille,
S'en revenoit rejoindre ses amis;
On peut juger combien il fut surpris
Lorsque de près il vit cette bataille.

Il fait cesser toutes hostilités ,
Il les apaise , & tous deux les sépare ,
Puis veut savoir quel accident si rare
Excite entre eux ces inhumanités.
Tu va juger de ses perversités ,
Répond l'Anglois ; par ordre de l'ingrate ,
Sans toi , tantôt sur ce pivot mignon
On auroit vu ton triste compagnon :
Mais de l'y voir à mon tour je me flatte ;
Elle y répugne ; & voilà mes raisons.
Elle a grand tort , car ton offre est honnête ,
Répond Roland ; mais avant cette fête
Il te faut mettre aux petites maisons.
Comme il alloit interroger la belle ,
Renaud survient , & de leurs différends
Veut être instruit. Seigneur , répondit-elle ,
Hier à la chasse ayant couru long-temps ,
Par la fraîcheur d'un bocage attirée ,
Je me laissai surprendre au doux sommeil ,
Ma suite étoit près de-là retirée.
Mais quel horreur me saisit au réveil !
D'un insolent qui m'outrage & m'opprime .
L'affreux aspect glace tous mes esprits ,
Et sans ma garde accourue à mes cris ,
Mon innocence eût été sa victime.
Le criminel à mon pere amené ,
Et sur le champ , convaincu , condamné ,
Alloit périr sans doute avec justice ;
Votre valeur l'a sauvé du supplice ,
Et m'a ravi ce pere infortuné !
En finissant , un déluge de larmes

Vient inonder son visage & son sein.
Roland lui dit , bannissez vos alarmes ,
Et ne craignez nul barbare dessein ;
Certes , je sens une douleur amere
D'avoir sans cause attaqué votre pere ,
Le duc Astolfe en est seul l'assassin ,
Si j'eusse su , dit Renaud , son offense ,
J'eusse laissé justice avoir son cours.
Chasse Joseph ! que Dieu vous récompense !
Répond l'Anglois ; nous connoissons vos tours.

Laiſſons à part l'article des amours ,
Nous avons tous eu besoin d'ellébore ;
Trois chevaliers que nous sommes ici
Ne nous devons traiter de Turc à More ;
Pourtant j'ai tort , & je requiers merci.

Lors aux genoux de la belle il se jette ,
Et la raisonne en termes si soumis ,
Qu'en rougissant , par la jeune Fleurete
(C'étoit son nom) ses griefs sont remis.
Peut-être encor l'un & l'autre regrette
Que du passé le pere ait eu l'avis ,
Quoi qu'il en soit , les voilà bons amis.
Les paladins pour réparer sa perte ,
Lui vont offrant leur secours au besoin ;
Elle l'accepte , & sans aller plus loin
L'occasion soudain leur est offerte.

Déjà la belle avoit un favori :
Un chevalier de la cour de son pere
Aimoit Fleurete , il en étoit chéri.
L'ayant appris , ce monarque sévere
Prit le parti , sans nulle autre raison ,

De confiner le galant en prison
Dans une tour qu'a construit une Fée ,
Quelle a nommé le palais de Morphée.
Entre qui veut dans ce château fatal
(Dit aux guerriers la princesse Fleurete ;)
Et rien n'en sort : un vertu secrete
Est attachée à son seuil infernal.
A tout venant la porte par miracle
S'ouvre à l'instant , rien ne vous fait obstacle ,
Mais sous ce seuil est un charme ennemi
Par qui l'on est aussi-tôt endormi.

Nos paladins s'entendent à combattre ,
Géans pourfendre & monstres terrasser ;
Mais cette tour peut les embarrasser ,
Car quand on dort , on ne sauroit se battre.
Astolfe alors se leve & part soudain ,
Et vers le port s'achemine & s'empresse
Puis il revient avec même vitesse
L'air triomphant & sa lance à la main.
Belle , dit-il , à qui j'ai trop su nuire ,
A ce château s'il vous plaît me conduire ,
Vous me verrez rompre l'enchantement ,
Gagner ma grace & vous rendre un amant.
Tous vont ensemble au palais narcotique ;
La porte s'ouvre , & semble l'inviter.
Il voit le piège & songe à l'éviter :
Tout prêt d'entrer , il frappe le portique ;
Et le château disparoît à l'instant ,
On ne voit plus qu'une place publique.
Tous ces dormeurs pêle-mêle gissans ,
Etoient objets assez divertissans ,

Chant quatrieme.

139

Car, par milliers, en diverses postures
Il se trouva les plus rates figures,
De tous états, de tous poids & grandeurs,
Et de tout âge, & de toutes couleurs;
Et leur surprise à ce réveil folâtre
Fit sans nul doute, un beau coup de théâtre.
On peut juger qu'au sortit de ce lieu
Bientôt la dame & l'amant s'épouserent.
Les chevaliers ayant fait leur adieu
Aux deux époux, en hâte s'embarquerent,
Et prestement vers la France voguerent.

Tandis qu'ils vont achever ce trajet,
J'ai dans l'esprit de rejoindre Despine
Qui fuit l'amant, mais que l'amour domine,
Et de parler aussi de Richardet.

Toute la nuit ayant erré sans guide,
Despine au bord de l'humide élément,
Au point du jour arrive tristement.
Elle apperçoit sur la plaine liquide
Une nacelle à l'abri d'un rocher
Qu'on a pris soin seulement d'attacher
Par un ruban; la barque est fort ornée.
De son coursier, la princesse étonnée
Descend sur l'heure & va s'en approcher;
Puis elle y monte; & voit avec surprise
Cordages d'or, mâts entourés de fleurs,
Voiles de lin peint de mille couleurs.
Sur des tapis nonchalamment assise,
A son amour, sa gloire, son amant,
Elle se met à rêver tendrement.

Tournant la tête, elle voit dans la plaine

Son Richardet courant à perdre haleine
Qui va l'atteindre en ce même moment.
A cette vue , interdite , confuse ,
Elle craint tout de son cœur attendri.
Elle veut fuir , & sa main lui refuse
De l'éloigner d'un amant si chéri.
Mais il approche , & le péril redouble ;
Faisant enfin un généreux effort
Pour cette fois l'honneur est le plus fort ;
Elle saisit le ruban avec trouble
Et le délie , & s'éloigne du port.

L'infortuné sur le rivage arrive
Et reconnoît la beauté qu'il poursuit ,
Que devient-il voyant qu'elle le fuit !
Il s'en approche , & côtoyant la rive ,
Lui tend les bras , & voudroit l'appeller ,
La voix lui manque , il ne sauroit parler ,
Eh ! que feroit le discours le plus tendre !
Elle est si loin qu'elle ne peut l'entendre.
Mais le vaisseau disparoît à ses yeux.
Tout son dépit dans ses transports éclate ,
Et les surnoms de perfide , d'ingrate
Font retentir les échos de ces lieux.
Rapidement parcourant le rivage ,
A chaque pas il se sent irriter ;
Il est tenté de la suivre à la nage
Et dans les flots de se précipiter.
En avançant il trouve sur le sable
Un fressle esquif , dès long-tems négligé ,
Sans nuls agrès , sans rames , & sans cable.
C'est un trésor pour son cœur affligé !

Chant quatrieme. 141

Tors , il s'embarque , & du bout de sa lance
Avec effort à la mer il le lance ,
Et sans regret s'abandonne à son sort ,
Sûr de trouver ou Despine , ou la mort.

Mais la trop fiere & trop tendre princesse
Des deux côtés en proie à ses remords ,
Soit que son cœur résiste à sa foiblesse ,
Soit qu'elle cede à sa vive tendresse ,
A chaque instant éprouve mille morts.
Ses yeux en pleurs s'attachent vers la France ,
Où de sa flamme elle laisse l'objet ;
Et cependant avec persévérance
Elle poursuit son généreux projet.

En peu de tems la nacelle enchantée ,
Qui sur les flots glisse légèrement ,
Par les zéphirs dans un fleuve portée ,
Offre à ses yeux un lieu plein d'agrément ;
Un peu plus loin , dans un réduit charmant
L'esquif galant s'arrête de lui-même
Vers un endroit de très-facile abord.

La reine juge en sa surprise extrême
Que c'est l'asyle où la conduit le sort.

Elle prend terre ; à l'instant à sa vue
S'offre un vieillard rempli de majesté
Qui par son nom l'appelle , & la salue.
Venez , dit-il , avec sécurité ,
Dans ce séjour j'habite avec mes filles
Qu'à vous servir vous verrez s'empresse.
Tout aussi-tôt deux figures gentilles
Lui présentant jasmins , roses , jonquilles ,
D'un air naïf viennent la caresser.

142 *Richardet , Chant IV.*

Avec transport Despine les embrasse ,
 Elle en admire & la taille , & la grace ,
 Leur habit simple , & leur air de candeur ,
 Et sur leur teint le fard de la pudeur.
 La faim vous presse ; acceptez , belle dame ,
 Dans ce réduit des rafraîchissemens ,
 Dit le vieillard ; & dans quelques momens
 Nous pourvions au trouble de votre ame.
 Elle rougit en entendant ces mots.

Et, cependant qu'on accueille la reine ,
 Son triste amant est resté sur les flots
 Où je conçois que son ame est en peine.
 A son secours allons diligemment.
 Mais c'est assez conté tout d'une haleine.
 Attendez-moi , lecteur , sans compliment.

Fin du quatrieme Chant.



CH

V I L I
 Dont le r
 Régnera
 Qu'on v
 L'honne
 Est aujou
 Son tem
 Tu lui r
 Tel autr
 Eût sign
 Qui mai
 S'ouvre
 Par l'at
 L'or qu
 Vous
 Eussiez-
 Que de
 Vendro
 Que po
 Ils trai
 Donna
 De mé
 La fou

CHANT CINQUIEME.

V I L intérêt ; dieu secret , sans autels ,
 Dont le reproche à l'homme est une insulte ,
 Régneras-tu toujours sur des mortels
 Qu'on voit tout haut défavouer ton culte !
 L'honneur , jadis l'idole des Français ,
 Est aujourd'hui ta funeste victime ;
 Son temple auguste est fermé désormais ,
 Tu lui ravis un encens légitime.
 Tel autrefois d'une vertu sublime
 Eût signalé les héroïques traits ,
 Qui maintenant , cruel pusillanime ,
 S'ouvre une route à tes riches palais
 Par l'attentat , la bassesse & le crime.
 L'or qu'on en tire annoblit les forfaits.
 Vous , dont ici je chante la vaillance ,
 Eussiez-vous cru , grand paladins de France ,
 Que des héros issus de votre flanc
 Vendroient un jour leur noblesse & leur sang ?
 Que pour briller & faire bonne chere
 Ils traiteroient la vertu de chimere ,
 Donnant l'exemple à ceux d'un moindre rang
 De mépriser tout ce que l'on révere !
 La foule aveugle imite ces abus ,

Et chacun vend même ce qu'il n'a plus !
 Le courtifan , son crédit , sa puissance ,
 Le citoyen , sa foi , sa conscience ,
 L'homme de loi vend son intégrité ,
 Le sexe adroit , sa fleur & sa beauté.
 Dans chaque état même fraude s'exerce ,
 Jusqu'aux autels le druide commerce ;
 Tel est le fruit de la cupidité.

Ris du succès de ta ruse maligne ,
 Dieu suborneur , dont la manœuvre indigne
 Mêlé à nos yeux tous les rangs confondus !
 Ris , en voyant ces sages prétendus
 Oser encor dans leur folie insigne
 Revendiquer tout ce qu'ils t'ont vendu ,
 Et croire avoir l'honneur qu'ils ont perdu !
 De tes bienfaits le solide avantage
 Est d'un grand prix aux yeux même du sage.
 Mieux que tout autre , attentif à jouir ,
 Il peut en faire un noble & doux usage ;
 Mais il renonce aux moyens d'acquérir
 Dont la vertu peut avoir à rougir.
 L'homme bien né , qu'elle guide sans cesse ,
 Souffre plutôt la médiocrité ,
 Préférera même la pauvreté ,
 Pour en sortir s'il faut une bassesse.
 Son cœur , qu'un anime un noble sentiment ;
 Et qui , pour rien , jamais ne se déguise ,
 Du plus , du moins content également ,
 De l'amitié ne fait point marchandise ;
 Honore un grand , & ne le flatte pas ;
 A ses valets ne fait point de courbettes ,

Et n'entre
 Pour s'en
 Mais , ta
 Lâche Pl
 A tes fav
 Ette bou
 Servir te
 Voilà ch
 Il faudra
 D'un vil
 Fiers d'é
 L'or de l
 Je l'avon
 D'imagin
 Devant
 Seront f
 Ce seul p
 Qui me f
 Dont j'a
 Sans rar
 Il vous f
 Mal à fo
 Dans un
 Que la f
 Et cepen
 Ni son c
 De la be
 Et dont
 N'ont le
 D'un do
 Il cede

Chant cinquieme.

145

Et n'entrè point par les portes secrettes
Pour s'enrichir par des services bas.
Mais , ta fierté par le sage est blessée ,
Lâche Plutus & la vertu sensée
A tes faveurs ne donne point d'accès !
Etre bouffon , porter le caducée ,
Servir tes goûts , tes vices , tes excès ,
Voilà chez toi ce qui fait les succès !
Il faudra donc encenser ces profanes ,
D'un vil boubier ces reptiles sortis ,
Fiers d'étaler à nos regards surpris
L'or de Midas , ainsi que ses organes.
Je l'avouerai , c'est pour devenir fou ,
D'imaginer que nourrissons des muses
Devant catins , & maquignons , & buses ,
Seront forcés de fléchir le genou.
Ce seul penser me donne une humeur noire
Qui me feroit presque oublier l'histoire
Dont j'ai promis de reprendre le cours.
Sans rames , voile , ou semblable secours ,
Il vous souvient que l'amant de Despine ,
Mal à son aise & tristement chemine ,
Dans un bateau si mal appareillé
Que la frayeur eût tout autre éveillé.
Et cependant , ni cette inquiétude ,
Ni son chagrin , ni l'injuste rigueur
De la beauté qui regne sur son cœur ,
Et dont il souffre un traitement si rude ,
N'ont le pouvoir de garantir ses sens
D'un doux sommeil dont la force le lie.
Il cede au charme , & dans ses bras oublie

Et l'amour même , & la mer , & les vents ;

Tandis qu'il dort étendu sur la poupe ,
Navire anglois aborde sa chaloupe.

Sans s'éveiller , dans ce moment fâcheux

Il est saisi ; grand , dispos , vigoureux ,

Et bien armé , son aspect intimidé ;

On s'en défie , & l'étranger perfide

Charge de fers le héros malheureux.

A son réveil quelle sera sa rage !

En doux plaisirs changeons ce noir présage.

Un tel miracle est digne de l'amour !

Dans le paisible & fortuné séjour ,

Où sagement un vieillard l'endoctrine ,

Allons trouver la princesse Despine.

Un calme heureux succede à ses regrets ,

Et pour le prix de la noble victoire

Que sur son cœur a remporté sa gloire ;

Elle est instruite en mille beaux secrets.

Elle possède une pierre si rare

Qu'en la tenant seulement dans la main ,

A tous les yeux on dispaçoit soudain.

Autre caillou , par un effet bizarre ,

Brite le fer , les chaînes , les verroux ,

Marbres , rochers , comme verre fragile.

Dans un coffret étoient tous ces bijoux ,

Jamais ne fut si commode ustensile.

Elle y conserve une herbe plus utile ,

De tous les maux elle guérit d'abord.

(Bien est-il vrai que si l'on étoit mort ,

Elle ne fait les trepassés revivre ;

Vous ne verrez mensonge dans ce livre.)

Elle a d
De ce for
Une figu
Est en ses
Si l'on v
Tels sont
Se prom
Sa pierre
Pour se p
De leur
Elle ne p
Elle pass
Elle y p
Un seul
Au pied
Est ench
Et recon
Que fait
Son trist
Ruiffeau
Sans per
Elle affo
Puis du
Coupe l
Elle vou
Rester c
De son
De son
Elle se f
Et de sa
Dieux ,

Chant cinquieme. 147

Elle a deux noix ; l'une fait sommeiller ,
De ce sommeil l'autre fait réveiller.
Une figure encor bien plus précieuse
Est en ses mains ; d'abord elle noircit
Si l'on vous tend quelque embûche odieuse.
Tels sont les dons que le sage lui fit.

Se promenant un jour sur le rivage ,
Sa pierre en main , voyageurs inconnus ,
Pour se pourvoir d'eau douce , en ce parage
De leur navire à terre sont venus ,
Elle ne peut comprendre leur langage.
Elle passe outre , & va jusqu'au vaisseau ,
Elle y parvient à l'aide d'une échelle.
Un seul pilote y faisoit sentinelle.
Au pied du mât un jeune jouvenceau
Est enchaîné ; Despine s'en approche
Et reconnoît Richardet furieux
Que fait gémir un sort injurieux.

Son triste état touche son cœur de roche ;
Ruissseau de pleurs coule de ses beaux yeux.
Sans perdre temps , de la noix somnifere
Elle assoupit le surveillant nocher ,
Puis du navire ancre près d'un rocher ,
Coupe le cable & l'éloigne de terre.
Elle vouloit d'abord à Richardet
Rester cachée ; inutile projet !
De son amant le désespoir la frappe ;
De son malheur , qu'elle caute en effet ,
Elle se fait un reproche secret ,
Et de sa main le talisman échappe.
Dieux , s'écria Richardet tout troublé ,

Despine , hélas , a donc perdu la vie !
 Du haut des Cieux son image chérie ;
 Vient déchirer mon cœur trop accablé !
 Elle sourit elle brise sa chaîne .
 Je ne suis pas , dit-elle , une ombre vaine ,
 A tous vos maux je viens remédier .
 Point ne dirai quelle douce surprise .
 Quels vifs transports ressent le chevalier ,
 Ni de ses mains , qu'on vient de délier ,
 S'il fut former amoureuse entreprise .
 Tirant sa noix , pour éviter malheur .
 La sage reine éveilla le dormeur ,
 Et fit très-bien ; car la regle est précise ,
 S'en rapporter toujours à sa pudeur .
 C'est trop risquer qu'enfin elle s'épuise .

Le nautonnier étoit un scélérat .
 Il fut jadis marchand , homme de guerre ,
 Hôte , voleur , archer & rénégat .
 Il les entend discourir de la pierre ,
 De ses vertus ; même il en voit l'effet :
 L'essai s'en fit pour plaire à Richardet .
 Pour s'emparer d'un trésor aussi rare ,
 Il se propose un coupable projet .
 Déjà le traître à leur mort se prépare .
 Tandis qu'il couve un si lâche dessein ,
 Le talisman noircit , & le décele ,
 Et la princesse à son amant revele
 Le fond du cœur du perfide assassin .
 De son forfait voyant la preuve sûre ,
 Le paladin qui hait la procédure ,
 Prend le pilote , & sans formalité

Au fond
 Le fait
 Or , les
 Que le
 De tout
 Où l'on
 Les jeun
 L'un dit
 Pendant
 Avoient
 Mais de
 Loin de
 Impatie
 Des gran
 Et d'être
 Pour s'é
 Un beau
 Par leur
 Surpren
 Ils sont
 Leurs m
 Et sur le
 Font qu
 Joignez
 L'amou
 Desir de
 Et vous
 De leurs
 Aux cha
 Garbo
 Fut de l

Au fond des flots l'ayant précipité ,
Le fait servir aux poissons de pâture.
Or , les plaisirs , & les jeux & les ris
Que le dieu Mars avoit bannis de France ,
De toutes parts accourent vers Paris
Où l'on ne voit que festins & que danse ,
Les jeunes fils de Renaud & Roland ,
L'un dit Anglante , & l'autre Montauban ,
Pendant le siège , au milieu des alarmes ,
Avoient tous deux fait leurs premieres armes.
Mais de la paix l'agréable retour ,
Loin de l'éteindre , anime leur audace ;
Impatiens de marcher sur la trace
Des grands héros dont ils tiennent le jour ,
Et d'être oisifs au milieu d'une cour ,
Pour s'évader ils font ligue secrette.
Un beau matin les jeunes compagnons ,
Par leurs départs dont on n'a nuls soupçons ,
Surprennent fort Charles qui les regrette.
Ils sont à peine en pleine puberté ;
Leurs mouvemens vifs , gracieux & lestes ,
Et sur leur teint la fleur de la beauté ,
Font qu'on les prend pour substances célestes.
Joignez encor l'esprit & la gaîté ,
L'amour du sexe & de la liberté ,
Desir de gloire , & des cœurs intrépides ,
Et vous aurez les portraits des guerriers ;
De leurs parens l'exemple & les lauriers ,
Aux champs d'honneur sont leurs glorieux guides.
Garbolin dit que leur premier effort
Fut de luter dans l'autre de la mort ,

Que chacun d'eux y conquît une armure
Que de ses traits elle ne peut percer.
Plus animés après cette aventure ,
Ils vont cherchant des torts à redresser :
Veuves défendre , & venger leur injure ,
Sont les vertus qu'ils brûlent d'exercer.

Le pur hasard a dirigé leur course
Vers le pays où l'on voit briller l'ourse.
A peine ils sont dans ces climats glacés ,
Que de leurs traits mille cœurs sont blessés.
De tant de vœux nuls ne sont comparables
Aux feux ardents dont pour les deux amis
Brûlent deux sœurs divines , adorables ,
Filles du roi de ce lointain pays.
De l'honneur seul les chevaliers épris ,
Au tendre amour répugnoient dans leur ame ;
Ce dieu prend soin d'adoucir leurs esprits ,
Déjà d'Anglante Argée obtient la flamme ,
Et Montauban de Corese est épris.
Nos jeunes gens , dans leurs ardeurs brûlantes ,
Sans nul souci passent d'heureux momens ,
Mais deux rivaux promis aux deux infantes
Viennent troubler de si doux passe-temps.
Fiers de leur taille indignés de l'audace
Qu'osent montrer en occupant leur place
Les deux guerriers , dont les traits délicats ,
Quoique hardis , ne leur imposent pas ,
D'un précepteur ils leur font la menace.
On peut juger avec quelle fierté
Les paladins repoussent cet outrage ;
Dans un combat entre eux prémédité

Le lâche
Et sous
Reçoit
Ils s'att
A des p
Mais le
Là ne
Le roi
Et peu
Des qua
Il fallu
Vous e
De nos
Tous a
En les
Je veu
Et je re
Rolan
Etant d
Sont re
Qui leu
Les deu
Tienne
A les c
Renauc
Ce pa
Voit au
Une île
Sont d
De ce
S'est re

Chant cinquieme. 151

Le lâche couple éprouve leur courage,
Et sous leurs coups succombant avec rage,
Reçoit le prix de sa témérité.

Ils s'attendoient après cet avantage
A des plaisirs sans trouble & sans orage ;
Mais le malheur poursuit leur passion ,
Là ne finit la persécution.

Le roi fâché d'avoir perdu deux gendres ,
Et peu touché des amours les plus tendres ,
Des quatre amans veut la punition ,
Il fallut fuir. Sur palefrois montées
Vous eussiez vu les dames escortées
De nos galans & jolis étourdis ;
Tous avoient l'air d'anges du paradis.
En les laissant promener leur caprice ,
Je veux leur rendre un signalé service ,
Et je reviens à leurs parens chéris.

Roland , Renaud , & l'Anglois réunis
Etant déjà débarqués auprès d'Arle ,
Sont rencontrés par un courier de Charle
Qui leur apprend le départ de leurs fils.
Les deux héros , que la nouvelle afflige ,
Tiennent conseil , & chacun d'eux s'oblige
A les chercher sans cesse ni repos ,
Renaud , par terre , & Roland , sur les flots ,

Ce paladin , dans sa course rapide ,
Voit au milieu de l'élément humide
Une île affreuse où de grands arbres noirs
Sont des hiboux les lugubres manoirs.
De ce séjour un négromant perfide
S'est rendu maître , & dans les rets qu'il tend

Au genre humain , malheur à qui se prend ;
 L'homme , soudain de la mort est la proie ;
 Et du beau sexe , il fait filles de joie.

Sur ce récit , Roland sans marchander ,
 Veut dans cette île à l'instant aborder.
 Son vieux pilote envain lui représente
 Que c'est courir à sa perte évidente ,
 Il l'enhardit loin de l'intimider.
 D'un pas tranquille & sans forfanterie ,
 Quoique le jour panche vers son déclin ,
 Il marche au fort où l'enchanteur malin
 Tient son ferrail , & sa ménagerie.
 Le scélérat dans ces horribles lieux
 Nourrit serpens , tigres , loups furieux ;
 Si quelque dame à ses desirs rebelle
 L'ose braver , & résiste à ses feux ,
 Elle est leur proie , & par leur dent cruelle
 Elle se voit en lambeaux déchirer ;
 Et quelquefois , à l'écorcher lui-même
 Il se délecte , & fait sa joie extrême
 Dans les tourmens de la voir expirer.
 Du long chemin Roland s'impatiente ,
 Et cependant l'obscurité s'augmente ,
 Il n'apperçoit bientôt pour tout fanal
 Que la clarté de lampe qui luit mal
 Et de très-loin s'échappe d'une fente.
 En approchant , il voit le négromant ,
 Qui , précédé d'une claire lanterne
 Que devant lui porte esprit subalterne ,
 Entre en la tour qui se ferme à l'instant ,
 Le chevalier se propose d'attendre

C
 Pour le con
 Mais des gr
 Et sur son f
 Jamais , cr
 Tu ne pour
 Exécuter to
 Plutôt , ty
 Que tes va
 Non répon
 Tu ne sera
 Le paladin
 Tel que Sa
 D'un seul
 Et dans la
 Dans le m
 La dame
 Qui l'attra
 Tout aut
 Sont ving
 Le monst
 Mais d'u
 Le tronc
 Mais de
 Sort de
 Le palad
 Et cepen
 Il vole a
 Et qui s
 Lors dan
 Et de la
 Le héra

Chant cinquieme. 153

Pour le combattre au sortir de ces lieux ,
Mais des grands cris soudain se font entendre ,
Et sur son front font dresser ses cheveux.
Jamais , crioit une voix gémissante ,
Tu ne pourras , barbare , moi vivante ,
Exécuter ton infame dessein.
Plutôt , tyran , meurtrier & palpitante ,
Que tes vautours me déchirent le sein !
Non répond-il , tu périrois trop vîte ,
Tu ne seras de mes mains si-tôt quitte.
Le paladin de rage frémissant ,
Tel que Samson les temples renversant ,
D'un seul effort jette la porte à terre
Et dans la tour entre comme un tonnerre.
Dans le milieu d'un vaste & noir fallon
La dame étoit au pouvoir du félon
Qui l'attachoit aux anneaux d'une pierre.
Tout autour d'elle , & plaignant ses malheurs ,
Sont vingt beautés les yeux noyés de pleurs.
Le monstre tremble , & veut prendre la fuite ,
Mais d'un seul coup Roland le décapite.
Le tronc se baisse : on croit le voir périr
Mais de ses mains il ramasse la tête ,
Sort de la tour & se met à courir.
Le paladin d'horreur se sent saisir.
Et cependant nul effroi ne l'arrête ;
Il vole après l'ennemi qui le fuit
Et qui se perd dans l'ombre de la nuit.
Lors dans les airs mille feux semblent naître
Et de la tête il sort un sifflement.
Le héros voit avec étonnement

De tous côtés mille monstres paroître
Qui contre lui viennent en rugissant.
Le buste alors lance d'un bras puissant
La tête aux cieux , & les bêtes cruelles
Le dévorant , il s'abyme avec elles.
Le chef enfin retombe en bondissant.

Dans ce moment la terre tremble , s'ouvre ,
On voit fumer les eaux du Flégéton ,
L'air s'en infecte , & l'enfer se découvre ,
Et sur son char en sort le noir Pluton
Qui vers Roland marche , & le remercie.
Bon chevalier , dit-il , d'un air content ,
Tu m'as su rendre un service important.
Le négromant qu'as privé de la vie
Depuis long-tems me tient sous son pouvoir ;
Peut-être es-tu curieux de savoir
Par quel secret il m'avoit su réduire !
Ma chere femme avoit pris tant d'empire
Sur mon esprit , que de sa volonté
Je m'étois fait une loi souveraine ,
Mais elle craint que par légèreté
Peut-être un jour je ne brise ma chaîne.
Pour l'empêcher , cette dame hautaine
Prend avec moi le parti de ruser.
Un certain soir elle vient me baiser ,
Et souriant , exige que je signe
Un parchemin ; moi , par foiblesse indigne
Je le soucris , & n'ose refuser.
Jamais ne fut une aussi forte entrave ,
Car , par le Stix , en corps comme en esprit
Je protestois d'être à jamais l'esclave

Du poss
Un beau
Qui fut
Vient se
Laisse to
Le scélé
Dès cet
Tu peux
Quand
Je m'en
Feu viol
Et t'avo
Si duren
Que je
A ses eb
Que je
Devant
Pour so
La fit p
Mais ra
M'arraç
Et tu n
De voir
En son
Auteur
Mais je
En finis
Fond d
On tr
Que le
Qui da

Chant cinquieme.

155

Du possesseur de ce fatal écrit.

Un beau matin Proserpine en cette isle ,

Qui fut jadis agréable & fertile ,

Vient se baigner , & quittant son corset ,

Laisse tomber mon malheureux billet ,

Le scélérat le trouva le jour même ;

Dès cet instant je devins son sujet.

Tu peux juger de ma douleur extrême

Quand par des mots que je dois révéler ,

Je m'entendis fommer & conjurer.

Feu violet au visage me monte ,

Et t'avouant que le fier négromant

Si durement m'opprime & me surmonte ,

Que je servis moi-même d'instrument

A ses ebats qui me couvroient de honte.

Que je plains ma fidelle moitié !

Devant mes yeux , à me trahir réduite ,

Pour son époux une rendre pitié

La fit pâmer quatre ou cinq fois de suite.

Mais ta valeur qui finit mon tourment

M'arrache enfin à sa rage maudite ,

Et tu ne dois t'étonner nullement

De voir ce chef bondir encor sur l'herbe ;

En son cerveau loge un esprit superbe ,

Auteur secret des maux que j'ai soufferts ;

Mais je saurai l'en punir aux enfers.

En finissant , de la tête il s'empare ,

Fond dans l'abyme , & ferme le tartare.

On trouve écrit dans de vieux parchemins ,

Que les trois mille & tant de demoiselles

Qui dans la tour à ses feux moins rebelles ,

Du négromant passerent par les mains ,
Furent autant de pudiques nonnains.
L'Isle reprend une face riante ,
Et le héros se remet à voguer.

Mais retournons à la dame galante
Avec Guidon depuis-long-tems errante ,
Sans s'ennuyer & sans se fatiguer.
Tant ces amans ont fait par leurs journées
Que dans l'Egypte ils se trouvent un jour.
S'ils avoient su les tristes destinées
Qu'on leur prépare en ce lointain séjour ,
Ils se feroient épargnés ce voyage.
La renommée a dit tous leurs secrets
Le fier soudan , le cœur rempli de rage
D'avoir perdu la fleur de ses sujets ,
Contre sa fille a d'étranges projets.
On peut juger quelle fut sa furie
Lorsqu'il apprit que dans Alexandrie
Climene étoit avec son cher François ,
Et qu'il la vit descendre à son palais.
On les saisit , & son ordre barbare
Dans deux cachots les jette & les sépare.
On les enchaîne , & dès le lendemain
Pour leur trépas le vieillard inhumain
Sur l'échaffaut veut que tout se prépare.

Les chevaliers & les dames en deuil
Veulent en vain le fléchir par leurs larmes ,
Rien ne le touche , & son farouche orgueil
Résiste seul au couple plein de charmes.
Le jour suivant redouble les alarmes ;
On s'attendrit pour ces infortunés.

Il sont déjà
Et l'un ver
A cet aspect
Ils sont saisi
Ta loi m'en
Dit en pleur
Mais que m
De ce guer
Non, dit G
Mais contr
Ne l'étend
Sauve ta fi
A ce déb
Le spectate
En leur fav
Tout est e
Veut qu'à
Chacun fr
De toutes
Et sur le c
Avant-co
Fond crai
Mais tout
Frappe les
L'échaffa
Et des am
A cette
Qu'ouver
S'est décl
Et du tyr
Lui-mén

Ils sont déjà dans la place amenés ,
Et l'un vers l'autre ayant tourné la vue ,
A cet aspect , pâles & consternés
Ils sont saisis d'une horreur imprévue.
Ta loi m'envoie au supplice , & j'y cours ,
Dit en pleurant la princesse à son pere ;
Mais que ma mort fuffise à ta colere ,
De ce guerrier accorde-moi les jours.
Non, dit Guidon , je ne veux point de grace ;
Mais contre moi dans ta haine affermi
Ne l'étends pas jusqu'à ta propre race ;
Sauve ta fille , & perds ton ennemi.

A ce débat si touchant & si rare
Le spectateur prend un tendre intérêt ;
En leur faveur tout haut on se déclare ,
Tout est en pleurs ; mais le soudan barbare
Veut qu'à l'instant s'exécute l'arrêt.
Chacun frémit , & murmure & s'irrite ;
De toutes parts on s'élève , on s'excite ,
Et sur le champ mille cris forcenés ,
Avant-coureurs de révolte subite
Fond craindre au roi des sujets mutinés.
Mais tout-à-coup un surprenant spectacle
Frappe les yeux , & l'on voit par miracle
L'échaffaut fondre & se pulvériser ,
Et des amans les liens se briser.

A cette vue un peuple entier s'écie
Qu'ouvertement le céleste secours
S'est déclaré contre la barbarie ,
Et du tyran on menace les jours.
Lui-même tremble , & perdant son audace ,

Va de sa fille implorer le pardon.
Ravis de joie , & Climene & Guidon
Lui font rempart contre la populace.
C'est vainement ; on n'entend point raison ;
La fureur croît , & les clameurs renaissent.
Mais les amans , & le roi disparoissent ;
Chacun s'effraie & gagne sa maison.

A ces effets aisément on devine
Qu'ils sont le fruit des secrets de Despine.
En ce moment par un heureux hasard,
Elle arrivoit avec son cher Richard.
Le ciel sans doute exprès sur ce rivage
Fit aborder sans soins , sans équipage ,
L'heureux vaisseau qui portoit ces amans ,
Pour dérober au sort qui les outrage ,
Ce triste pere & ces époux charmans.

Je passe ici les discours , les caresses
Des paladins , du soudan , des princesses ;
La douce paix succede à leurs ennuis.
A mille jeux innocens , agréables ,
Le tems s'écoule , & ces couples aimables
Passent ensemble & les jours & les nuits ,
Du talisman la vertu précieuse
Leur fournissoit des plaisirs enfans ,
Et chaque jour la troupe ingénieuse
Imaginoit les tours les plus lutins.

On fait assez qu'on s'amuse à cet âge
A mille traits d'un galant badinage ,
A faire peur , épier les secrets ;
Et c'étoit-là le charme de Climene.
Souvent en tiers la dame se promene

Quand deu
Se croient

Le beau

Prenoit sa

Il chatouill

Qui , sans

Les chiffon

De jour en

Il s'emport

Climene ré

Ne tarde p

Préssée u

Elle boudo

A pas de lo

Qui , s'app

S'émancip

Sans réfél

En se mon

Saisit la pie

Un écolier

La voit br

Et cepend

Puis sur le

Pâle d'aud

Les agaçar

Le doux o

Veut le tra

Mais en vo

A cet écla

Elle rougit

Climene a

Chant cinquieme. 159

Quand deux amans , loin des yeux indiscrets ,
Se croient seuls dans de sombres bosquets.

Le beau Guidon , de toutes ces folies
Prenoit sa part ; mais il ne frappoit pas ,
Il chatouilloit ; n'en vouloit qu'aux jolies
Qui , sans le voir , se trouvoient dans ses bras ,
Les chiffonnoit , dérangoit leurs appas ,
De jour en jour devenant téméraire ,
Il s'emportoit à plus de privauté.
Climene rêve : & ce jeu répété
Ne tarde pas long-tems à lui déplaire.

Préssée un jour d'un trouble involontaire ,
Elle boudoit seule sur son balcon.

A pas de loup voici venir Guidon
Qui , s'approchant de la jeune Tydie ,
S'émancipoit à manœuvre hardie.
Sans réfléchir , à cet aspect subit
En se montrant Climene avec dépit
Saisit la pierre , & la jette en la place.
Un écolier , qui du coup tressaillit ,
La voit briller , & soudain la ramasse.

Et cependant on rit dans le palais :
Puis sur le fait , le galant qu'on badine
Pâle d'audace & les dames lutine ,
Les agaçant encor sur nouveaux frais.
Le doux objet qui cause l'aventure
Veut le traiter d'insolent , d'indiscret ,
Mais en voyant sa charmante figure ,
A cet éclat elle a quelque regret ,
Elle rougit , & l'excuse en secret.
Climene alors , de la pierre divine

Sent tout le prix , elle la fait chercher :
 Par leurs regards la jalouse devine
 Que ces deux cœurs sauront se rapprocher ;
 Et cependant pour elle Guidon brûle ,
 Mais dans son cœur libre & voluptueux
 D'une passade il ne fait nul scrupule.
 Lydie aussi ne demande pas mieux :
 Deux jours après il paroît à ses yeux.
 Le regardant d'un air sensible & tendre ,
 Je devrois bien contre vous me fâcher ,
 Pourquoi seigneur , dit-elle , me surprendre !
 Vous avez tort de vouloir vous cacher ,
 Et qui vous voit peut se laisser toucher.
 Guidon comprend l'équivoque gentille ,
 Et dans ses yeux un feu lascif pétille :
 Mais par malheur Climene étoit au guet,
 Et les amans sont pris au trébuchet.
 Elle se montre , & soudain se retire ,
 Et s'enfermant dans son appartement ,
 Elle reprend masculin vêtement ,
 Et du palais s'échappe sans rien dire ,
 Puis au hasard dans le premier sentier ,
 En soupirant laisse aller son coursier.

Le lendemain cette triste nouvelle
 Met du soudan toute la cour en deuil ,
 Guidon se trouble , & va la larme à l'œil
 Voir sur le champ Richardet , & sa belle ,
 Et sans détour leur conte son forfait ,
 Poussant des cris à fendre un cœur de roche.
 Les deux amans désapprouvant ce trait ,
 Au chevalier , repentant & défait ,

Pensent

Tome

Chant cinquieme. 161

Pensent devoir épargner le reproche.
Mais laissons-les ensemble consulter,
Je sais déjà ce qu'en va résulter ;
C'est qu'ils iront courir après la folle.
En attendant , voyons si l'écolier ,
Qui de la pierre est l'heureux héritier ,
Aura l'esprit de jouer un beau rôle.
Sur l'étiquette , & sans prévention ;
De celui-ci j'ai peu d'opinion.

Certain caffard , d'Isis ministre indigne
Avoit pour femme une coquette insigne
Qu'avoit jadis aimée à la fureur
Du talisman l'idiot possesseur.
Il la croyoit d'humeur chaste & sévère
Parce qu'alors avec scandale & bruit ,
Elle l'avoit durement éconduit ;
Il auroit dû s'en prendre à sa misère.
Il soupçonnoit pourtant quelque mystère ,
Et fit dessein de se voir mieux instruit
Par la vertu de la bénite pierre.
Toujours la belle étoit en oraison ,
Dans son quartier elle donnoit l'exemple ,
Et ne sortoit que pour aller au temple ;
Par ce dehors , en jugeoit notre oïson.
Le pauvre amant , tout plein de bonhomie ,
Se rend chez elle , & voit sa douce amie
En tête à tête avec certain quidam ,
Qui de la table ayant l'économie ,
Dépensoit-là les écus du soudan.
Celui-ci fort : un autre lui succède.
Du cuisinier ce second étoit l'aide.

Il part encor : & notre adolescent ,
Emerveillé de la double entrevue ,
Croyoit avoir tout vu , mais l'innocent
Put à loisir faire le pied de grue ,
Car les ayant inscrit sur ses cahiers ,
Vingt successeurs suivent les deux premiers.
En arrivant , chacun fait son offrande
A la prêtresse , & tout est accepté ,
Argent , bijoux , étoffes , pain , vin , viande ,
Chacun fournit suivant sa faculté.
Tant qu'avec eux s'évertuoit la belle ,
Sur l'escalier , à la porte , au balcon
Tous les valets étoient en sentinelle ,
Pour avertir du retour du patron ;
Car , disoient-ils d'accord avec la dame ,
Tout eût passé par le fil de sa lame ,
S'il eût eu vent du moindre rendez-vous.
Aussi , chacun renfermant dans son ame
Soigneusement un mystere si doux ,
Croit seul jouir de sa pudique flamme ,
Et craint sur-tout de contrister l'époux.
Et cependant , complice de sa honte ,
A son retour , cet infame mari
Raille avec elle , & veut qu'elle lui conte
Ce qu'a reçu de chaque favori ,
De ce que vit alors la pauvre dupe ,
C'est encor là le trait le plus piquant ;
J'omets exprès quelque conte méchant
Qui ne vaut pas que je vous en occupe :
Je reprends donc un sujet plus touchant.
Climene en pleurs harcele sa monture ,

Elle n'a pu
Le ciel se d
Elle apper
Elle en ap
Elle y ren
Objet d'ho
C'est une
Et de dou
Un soib e
S'attache
Mais l'ali
A ses bes
A ce spec
Climene
Elle prése
D'un élix
Elle lui p
De suster
Et ranim
Et de son
Veut la t
Ange du
Car quel
Pourroit
Voici la
Et je n'a
Que le t
Dont l'i
Non je
Cet inno
Dit la p

Elle n'a pris repos ni nourriture.

Le ciel se couvre , & dans un lieu désert

Elle apperçoit une caverne obscure ,

Elle en approche , & s'y met à couvert.

Elle y rencontre une image effrayante ,

Objet d'horreur & de compassion.

C'est une femme abattue , expirante ,

Et de douleur , & d'inanition.

Un foible enfant , prêt à perdre la vie ,

S'attache encor à son sein épuisé ;

Mais l'aliment dont la source est tarie

A ses besoins , hélas , est refusé.

A ce spectacle , émue & pénétrée ,

Climene oublie à l'instant ses chagrins ,

Elle présente à la dame égarée

D'un élixir les secours souverains ,

Elle lui parle , & la plaint & la presse

De sustenter à l'instant sa foiblesse ,

Et ranimer ses esprits languissans ;

Et de son fils lui montrant la détresse

Veut la toucher par des traits si puissans.

Ange du ciel , lui dit la triste mere :

Car quel mortel dans ces horribles lieux

Pourroit m'offrir des soins si précieux ,

Voici la fin des peines que j'endure ,

Et je n'attends pour descendre au tombeau

Que le trépas de cette créature ,

Dont l'infortune accable le berceau.

Non je m'oppose à ce dessein farouche :

Cet innocent du moins ne mourra pas ,

Dit la princesse en prenant dans ses bras

Le tendre enfant dont l'affreux sort la touche !
De votre fils vous causez le trépas
Dans vos refus si votre esprit s'obstine ;
Et , s'il périt , sa mere l'affassine !
A ce discours de pleurs entrecoupé ,
D'un trait de feu sentant son cœur frappé :
Quel jour affreux dans mon ame vient luire !
Dit l'étrangere ; ah , mon cruel délire
Produiroit-il un si coupable effet !
A mes malheurs manque-t-il un forfait !
Je rejettois vos dons , & les implore :
Sauvez mon fils , s'il en est tems encore ?
Après avoir des extrêmes besoins
Avec sagesse apaisé le ravage ,
Climene encor au sort qui les outrage
Avec bonté veut étendre ses soins.
Contre un destin injuste qui m'opprime ,
Dit l'affligée avec un grand soupir
La seule mort pouvoit me secourir ;
Aux malheureux , la mort même est un crime ;
L'Espagne , hélas , est mon fatal berceau.
Du sang royal ma race est illustrée.
Quelque beauté , sans doute exagérée ,
Sembloit m'offrir l'avenir le plus beau.
J'avois douze ans , & je passois ma vie
Dans un château que j'ai dans l'Arragon :
Le jeune roi , que l'on nomme Léon ,
Eut de me voir la plus pressante envie.
L'amour blessa nos cœurs des mêmes traits :
Bientôt l'hymen resserra de plus près
Les tristes nœuds qui font couler mes larmes.

Pendant c
Nul diffé
Nos jours
Et l'un sa
Dans notr
Pour défu
Sont ames
Deux étra
Le cavalie
Sa jeune
D'illustre
Ont l'espr
Soins emp
Furent d'
Bientôt a
Rapports
Léon frém
J'ai sur sa
Ces sentin
Des deux
Léon enfi
Dans un c
Avec rigu
Mon cœur
Ne prend
Je vais tro
Dont on v
Je vous re
Mais il m
Et me voy
A votre c

Chant cinquieme. 165

Pendant cinq ans, d'un bonheur plein de charmes,
Nul différend ne vint troubler la paix ,
Nos jours couloient sans ennui , sans alarmes ,
Et l'un sans l'autre on ne nous vit jamais.
Dans notre cour , jusques là si tranquille ,
Pour désunir deux fidelles époux ,
Sont amenés par un démon jaloux
Deux étrangers qui cherchent un asyle.
Le cavalier , qui se nomme Fernand ,
Sa jeune sœur qu'on appelle Emilie ,
D'illustre sang , de figure accomplie ,
Ont l'esprit souple , & l'accueil prévenant.
Soins empressés & confiance entiere
Furent d'abord prodigués entre nous ;
Bientôt après , réserve , humeur , mystere ,
Rapports , intrigue , enfin , tourmens jaloux.
Léon frémit dès que Fernand m'approche :
J'ai sur sa sœur de plus justes soupçons.
Ces sentimens dont nous nous offensois
Des deux côtés attirent le reproche :
Léon enfin , dans leur piège attiré ,
Dans un château loin de moi retiré ,
Avec rigueur défend que je l'y suive.
Mon cœur touché d'une douleur trop vive ,
Ne prend conseil que de son désespoir.
Je vais trouver une devinereffe
Dont on vantoit le magique pouvoir.
Je vous rendrai , dit-elle , sa tendresse ,
Mais il me faut du sang de votre époux :
Et me voyant tremblante , confondue ,
A votre effroi je me suis attendue :

Poursuivit-elle affectant un air doux !
Sans ce secours mon art ne peut défaire
Ce qu'un autre art par ce moyen sut faire.
J'apprends alors d'horribles attentats :
Mon ennemi & son perfide frere
Ont assoupi Léon dans un repas.
Dans son sommeil , me dit cette Mégere ,
Un peu de sang de ses veines tiré ,
L'a sans réserve à leur pouvoir livré :
Sachez encor jusqu'où va leur audace :
Cette Emilie a formé le dessein
De vous glisser un poison dans le sein ,
Pour s'élever ensuite à votre place.
A ce complot , qui me semble certain ,
Je promets tout à la dame infernale ,
Et j'en reçois une poudre fatale ,
La noire coupe & le glaive acéré ,
Dont j'ose attendre un succès assuré.
Je vole au lieu que mon époux habite ,
Sur mon amour j'excuse ma visite ,
Il me reçoit avec honnêteté :
Mais son esprit contre moi suscitè
Est prévenu du coup que je médite.
• Dans le soupé , je saisis le moment
De lui glisser cette poudre funeste :
Il facilite un dessein qu'il déteste ,
Puis me conduit dans son appartement.
Mes ennemis attendoient ce moment ,
Je fers leur haine & prends une bougie ;
Et dans l'instant que timide & hardie ,
Le glaive en main j'approche à petits pas ,

Léon app
La porte s
Je tombe
Mon épou
Me laisse
Au poi
Et je me
Qui , sans
Dans un v
Le com
Mon coeu
Contre un
Le juste c
Quoi don
N'ai-je p
Le fer lev
La vérité
Qu'elle p
Ce guerri
Perce san
Le m ême
Part pour
Des noirs
Et cepend
Cede au d
Et de son
Je dois p
Dès qu'à
Mais par
De voir b
Le tems s

Chant cinquieme. 167

Léon appelle & me saisit le bras.
La porte s'ouvre , à sa voix on arrive.
Je tombe alors sans poulx , sans sentiment.
Mon époux , fort , & , sans soulagement ,
Me laisse seule expirante & captive.

Au point du jour je reprens mes esprits ,
Et je me vois de soldats entourée ,
Qui , sans respect , sans écouter mes cris ,
Dans un vaisseau m'entraînent éplorée.

Le commandant me traite avec rigueur.
Mon cœur s'indigne à ce nouvel outrage :
Contre un cruel j'implore en ma douleur
Le juste ciel témoin de ma candeur.

Quoi donc ! me dit cet Espagnol sauvage ,
N'ai-je pas vu moi-même en votre main
Le fer levé pour ce coup inhumain ?

La vérité porte un tel caractère ,
Qu'elle pénètre & décille les yeux.

Ce guerrier franc , à mon récit sincère ,
Perce sans peine un mystère odieux.

Le même jour une barque légère
Part pour instruire un époux trop sévère
Des noirs détails de ce complot affreux :

Et cependant ce sujet généreux
Cede au devoir & poursuit son voyage ,
Et de son ordre il m'instruit à son tour.

Je dois périr dans une île sauvage
Dès qu'à mon fils j'aurai donné le jour.

Mais par sa lettre il conçoit l'espérance
De voir bientôt cet ordre révoqué.

Le tems s'écoule & mon terme s'avance ,

Nous approchons du séjour indiqué.
 En un instant , de la mer blanchissante ,
 Les flots émus se choquent avec bruit ,
 Le vent s'irrite , une soudaine nuit
 Redouble encor l'horreur & l'épouvante ;
 La foudre gronde , & la vague en fureur
 Forme des monts & nous porte à leurs cimes ,
 Puis nous plongeant dans de profonds abymes ,
 Offre partout la mort & la terreur
 Dans la frayeur qui de mon cœur s'empare ,
 Le reste échappe à mes sens éperdus ,
 Je n'entends plus , & mon esprit s'égare :
 Tous les objets me semblent confondus ;
 J'ignore encor comment je fis naufrage.
 Quand je repris un foible sentiment ,
 Je me trouvai seule sur un rivage ,
 Je vis la mer avec étonnement ,
 Je me relève & fuis : & je retombe :
 Je suis sans force , & ma tête succombe :
 D'accablement je me livre au sommeil.
 L'horrible faim me presse à mon réveil :
 Elle m'instruit : je cherche en ces bocages
 Tout ce qui peut apaiser ses tourmens :
 L'herbe , le gland & quelques fruits sauvages
 Depuis ce jour sont mes seuls alimens.
 Pour mettre enfin le comble à ma misère
 Dans cet état cruel je deviens mère :
 O titre , auquel j'attachois mon bonheur ,
 Comment es-tu le fléau de mon cœur !
 Ce cher enfant , objet de mes alarmes ,
 Plus que mes maux faisant couler mes larmes ,

Me

Me fait tr
 A le cou
 Mais , de
 Je le voy
 D'un fron
 J'envisag
 Lorsque c
 Vous a sa
 Et par vo
 Me rend
 Tandis
 Se confia
 Et se fai
 Donnent
 Une autre
 Cherchan
 Entre sou
 Ce sont R
 Cè cheva
 Ne tarda
 En renon
 Déjà Dor
 Confideir
 Et tous e
 Ayant air
 Les che
 Cherchen
 On voit d
 Prêter au
 Sans qu'e
 L'espoir
 Tom

Chant cinquieme. 169.

Me fait trembler de mes propres besoins !
A le couvrir j'apporte tous mes soins.
Mais , des mortels les malheurs ont un terme :
Je le voyois s'affoiblir dans mes bras ;
D'un front serein , & d'un esprit plus ferme
J'envisageois sa perte & mon trépas ,
Lorsque du ciel la clémence infinie
Vous a sans doute amenée en ces lieux ,
Et par vos mains sauvant ma triste vie ,
Me rend encor un fils si précieux.

Tandis qu'ainfi ces illustres princesses
Se confiant leurs mutuels destins ,
Et se faisant les plus tendres caresses ,
Donnent relâche à leurs mortels chagrins ,
Une autre dame , avec deux paladins
Cherchant l'abri d'un lieu frais & tranquille ,
Entre soudain dans cet obscur asyle.
Ce sont Richard , & Despine & Guidon.
Ce chevalier , de Climene attendrie
Ne tarda pas d'obtenir son pardon
En renonçant pour jamais à Lydie.
Déjà Dorine & les nouveaux venus
Confidemment se sont entretenus ,
Et tous enfin partent de compagnie.
Ayant ainfi marché le long du jour ,
Les chevaliers , pour loger les infantes ,
Cherchent envain dans les lieux d'alentour.
On voit déjà les étoiles brillantes
Prêter aux cieux une douce clarté ,
Sans qu'on rencontre un séjour habité.
L'espoir cessoit , lorsque la caravane

Trouve un troupeau paissant dans un désert ,
Et tout auprès une simple cabane
Dont les bergers leur offrent le couvert.
Les trois beautés deviennent leurs hôtes ;
On leur présente un champêtre repas ,
Puis s'étendant sur quelques matelats
Chez ses pasteurs s'endorment les atesses .
Tout vis-à-vis , couchés sur le gazon ,
En font autant Richardet & Guidon.

Pendant qu'ainsi chacun en paix sommeille ,
Un chevalier chagrin & querelleur ,
Passant par-là , brusquement les réveille ,
Voulant contre eux éprouver sa valeur.
Chacun des deux prétend la préférence :
Le fort tiré la donne à Richardet ,
Il saute en selle , & d'un seul coup de lance
Son bras abat l'assaillant indiscret.
On lui délace à l'instant son armure ,
Les bons pasteurs visitent sa blessure ,
Et les beautés viennent à son secours.
Mais quelle horreur de Dorine s'empare
En retrouvant cet époux trop barbare ,
Ce cher Léon qu'elle adore toujours !

Quand il reçut cette épître tardive
Qui dévoiloit des complots criminels ,
Il en punit les complices cruels ,
Et ressentit la douleur la plus vive.
Il s'embarqua pour cet affreux séjour
Où par son ordre on avoit dû conduire
Le triste objet de son ardent amour.
Là , de son sort aucun ne peut l'instruire ;

Un matel
Vint par l
Et lui con
Seul par
Pour met
Depuis ce
A tout gu
Dans le s
On peut j
En retrou
Et que la
Tandis
Du bon R
Vont nou
Chercha
De la Cor
Lorsqu'un
Vint lui c
Seigneur ,
On m'a p
Si ma dou
Accordez-
Hier voya
Nous nou
Nous desc
A nos reg
Dans un s
Nous dit
Chez ma
Tout près
De vous c

Chant cinquieme.

171

Un matelot , de l'orage sauvé ,
Vint par hazard se rendre à cette plage ,
Et lui conta comment de ce naufrage
Seul par miracle il étoit conservé.
Pour mettre fin à sa peine cruelle ,
Depuis ce jour en maudissant son sort ,
A tout guerrier Léon faisoit querelle
Dans le seul but de rencontrer la mort.
On peut juger qu'il bénit sa défaite
En retrouvant son épouse & son fils ,
Et que la paix entre eux fut bientôt faite.

Tandis qu'ils vont regagnant leur pays ,
Du bon Renaud les exploits inouis
Vont nous offrir une scene amusante.

Cherchant son fils , errant avec Aglante !
De la Corogne il suivoit le chemin ,
Lorsqu'une dame au regard assassin
Vint lui conter son histoire affligeante.
Seigneur , dit-elle en cet affreux rocher
On m'a privé d'un époux que j'adore ;
Si ma douleur a de quoi vous toucher ,
Accordez-moi le secours que j'implore.
Hier voyageant par un chaud inhumain ,
Nous nous trouvions près de cet antre sombre ,
Nous descendons pour nous y mettre à l'ombre ,
A nos regards s'offre aussi-tôt un nain.
Dans un séjour plus frais & plus tranquille ,
Nous dit le traître avec un air flatteur ,
Chez ma maîtresse acceptez un asyle ;
Tout près d'ici , dans sa superbe ville ,
De vous conduire accordez-moi l'honneur.

Vous nous bercez d'un compliment frivole,
Dit mon époux, & ces lieux sont déserts.
Daignez me croire, & je vous tiens parole,
D'autres chemins vous seront découverts,
Reprend le nain. Hé bien, me dit Alphonse,
Le suivrons-nous? Moi j'en suis fort tenté.
Un mouvement de curiosité,
Je l'avouerais, me dicta la réponse.

En nous baissant, & dans l'obscurité
Nous cheminons pendant une heure entière;
Bientôt après nous trouvons la lumière.
De ces climats vous peindre la beauté
Vous lasseroit d'un détail inutile;
Bref, nous voyons un spectacle enchanté,
Et nous entrons dans une grande ville.
Tout ce qu'ici l'homme usurpe de droit,
Tous les métiers, les arts & le négoce,
L'architecture & le maintien des loix,
L'art de la guerre, & jusqu'au sacerdoce,
Le trône même, & l'empire absolu,
Est à mon sexe en ces lieux dévolu.
Même en amour la mode est différente,
L'homme résiste, & la femme le tente.
Tout étranger est soudain défarmé,
Dans un sérail ensuite renfermé,
Et doit ses vœux, ses faveurs, son hommage
Tout sans réserve, à l'objet souverain
De qui le sort l'a rendu le partage.
Lorsqu'on nous vit escorté par le nain,
Voici, disoient des officiers femelles,
Nouveau bijou, dont aurions des nouvelles

Si nous pe
Et cepend
Elle est bo
Louche &
Son sein n
A soixante
Fait vanité
De ses bai
Devant m
Et veut qu
Dans son
Lors je me
Cette étra
Qu'on pre
Et qu'on l
J'insiste en
Puis on me
Défend l'h
Va dans l'i
J'ai protes
Et refusé t
A l'injustic
La vieille r
Dans la cav
Bon cheval
Pour mon
Vous aurie
Si la rivale
Quoi qu'il
Mais l'entr
Est en effet

Chant cinquieme. 173

Si nous pouvions sur lui mettre la main.
Et cependant à la reine on nous mene.
Elle est bossue , & chassieuse & naine ,
Louche & cagneuse , avec barbe au menton ,
Son sein modeste étoit sous son jupon.
A soixante ans la vieille Messaline
Fait vanité d'être encore libertine ,
De ses baisers infecte mon mari.
Devant mes yeux l'obsède & le lutine ,
Et veut qu'il soit son premier favori ;
Dans son serail elle le fait conduire.
Lors je me plains , & j'éleve la voix.
Cette étrangere est fâcheuse à reduire ,
Qu'on prenne soin , dit-elle , de l'instruire ,
Et qu'on lui donne un esclave à son choix.
J'insiste encor , on m'entraîne par force ,
Puis on me dit que la loi de l'état
Défend l'hymen , & que le magistrat
Va dans l'instant publier mon divorce.
J'ai protesté , j'ai redoublé mes cris
Et refusé tout net de me soumettre ;
A l'injustice ajoutant le mépris ,
La vieille reine enfin m'a fait remettre
Dans la caverne où l'on nous avoit pris.
Bon chevalier , j'implore ici votre aide ,
Pour mon époux je tremble de frayer.
Vous auriez lieu dit Renaud , d'avoir peur ,
Si la rivale étoit moins vieille ou laide ,
Quoi qu'il en soit , je vais vous le chercher.
Mais l'entreprise à ne vous rien cacher ,
Est en effet des plus embarrassantes ;

Car je voudrois de leurs mains l'arracher ,
Sans pour cela mettre à mort ces infantes.
Pour visiter leur manoir inconnu ,
Je laisse ici les armes meurtrieres.

En arrivant , il est circonvenu.

Sa gaulle en main , son propos ingénu ,
Son air riant , ses gauloises manieres
Plaisent beaucoup à nos aventurieres.
Mais il les voit autour de lui former ,
D'un cercle étroit la double & triple enceinte ,
Et s'apperçoit qu'on veut le désarmer.
De sa houffine il donne quelque atteinte ;
Et par cent mains il est saisi d'abord ;
Mais il en rit , & sans beaucoup d'effort
D'un demi tour les choque & les renverse,
Et de son fouet les frappe & les disperse.
Impatient de voir ce jeu finir ,
Le paladin emploie un stratagème ,
Dont se servit jadis César lui-même ,
Sur le visage il frappe à tour de bras,
Crêve les yeux & meurtrit les appas.
De ce combat la maniere insolite ,
Plus que la mort inspire la terreur.
Ce moyen seul les met soudain en fuite ,
Et sans daigner se mettre à leur poursuite ,
Vers le palais Renaud marche en vainqueur.
La garde fuit , la reine reste seule.
En le voyant elle veut s'évader.
Ne vois-tu pas , dit-il , ma bifaïeule ,
Que de tes pieds tu ne saurois t'aider ?
Reste accroupie , & sans t'incommoder ,

Fais-moi
Ah ! de ta
Cruel , dit
Ou laisse-
Le bon Re
Non , lui
Malgré les
Il la saisit
Et l'éleva
Tous ses j
Lors , en v
Dont la na
Il s'écria t
Vous av
Sur un en
Le glaive
Prêt d'acc
Que comb
Hé bien ,
Eût été mi
Vous eussie
A fait mo
Plus anim
Le paladin
Sur ce ten
Et sans piti
Tant qu'à
Le prisonn
Est amené
Cela suffit
Jusqu'au

Chant cinquieme. 175

Fais-moi remettre Alphonse tout à l'heure.
Ah ! de ta main il vaut mieux que je meure ,
Cruel , dit-elle , arrache-moi le jour ,
Ou laisse-moi l'objet de mon amour.
Le bon Renaud qui de fureur pétille ,
Non , lui dit-il , non , tu n'en mourras pas.
Malgré les cris de la noire chenille ,
Il la saisit alors par la cheville ,
Et l'élevant , lui met la tête en bas.
Tous ses jupons tombent sur son échine ;
Lors , en voyant la prodigalité ,
Dont la nature a ce tendron doté ,
Ils'écria tout haut , bonté divine !

Vous avez vu cent fois dans un tableau ,
Sur un enfant que réclame sa mere ,
Le glaive en main , un sinistre bourreau
Prêt d'accomplir le jugement sévere
Que combina le plus sage cerveau.
Hé bien , sachez que si notre Mégere
Eût été mise au lieu de l'Embrion ,
Vous eussiez dit , hélas , le cimenterre
A fait moitié de l'exécution.
Plus animé que touché du prodige ,
Le paladin à ses pleurs endurci ,
Sur ce tendron frappe à bras raccourci ,
Et sans pitié de son fouet la fustige ,
Tant qu'à la fin elle requiert merci.
Le prisonnier entre quatre Amazones
Est amené , puis au héros remis.
Cela suffit , dit-il , adieu ; mignonne ,
Jusqu'au revoir ; quittons-nous bons amis.

Il rentre alors dans la profonde voûte ,
Puis il reprend son cheval & sa route ;
Après avoir réuni les époux.

Mon cher lecteur , il vous souvient sans doute
D'avoir laissé quatre jolis bijoux ,
Qui sur leur foi depuis long-temps cheminent.
Or, se trouvant un jour au bord de l'eau ,
De s'embarquer nos jeunes gens opinent ?
Et les voilà déjà dans un bateau.
J'abrègerai leur course périlleuse ;
Ils sont portés dans l'isle merveilleuse.
Dans ce séjour par lutins habité ,
Tous les objets sont sans réalité.
C'est de ce lieu que sortent les prestiges ,
Les cochemars & les esprits folets ,
Pensant chevaux, lutinant les valets ,
Aux vieux châteaux sur-tout faisant prodiges.
A se loger ils cherchent tous en vain :
Frere , je sens la faim qui me talonne ,
Dit Montauban ; je la vois en personne ,
Répond Anglante ; il se répand soudain
Tout autour d'eux une odeur de cuisines ,
Qui désignant un asyle prochain ,
Des affligés console les narines.
En avançant , ils trouvent un palais ;
Il retentit de chants & de musique ,
Et du fracas d'une fête bachique.
Plus à propos on n'arrive jamais ,
Se disoient-ils ; l'appétit les transporte ;
Cinq ou six fois , pour frapper à la porte ,
Ils font le tour , & n'en peuvent trouver.

Parbleu , di
Faisons gra
A haute vo
Tout sembl
Se disoient-
Les presse a
Ils font ple
On leur ré
Ils font de
Mais derri
En se tour
Qui dans
On peut ju
Les deux a
Il disparoi
De la forê
De leur
Ont enter
En disting
Dans un l
Mais que
De les tr
Dans le
Le désesi
Et saisiss
De leurs
Mais par
S'est tran
Ce chan
L'illustio
Disoit A

Chant cinquieme. 177

Parbleu , dit l'un , qu'avons-nous à rêver ?
Faisons grand bruit, quelqu'un viendra peut-être.
A haute voix ils appellent le maître ;
Tout semble sourd ; on se moque de nous ;
Se disoient-ils ; un violent courroux
Les presse alors , & contre une fenêtre
Ils font pleuvoir grêle de gros cailloux.
On leur répond par grands éclats de rire ;
Ils font dessein d'affommer les railleurs ,
Mais derriere eux s'élevent des clameurs ;
En se tournant ils voient un Satyre ,
Qui dans un bois emporte les deux sœurs.
On peut juger avec quelle vitesse
Les deux amans volent à leur secours ;
Il disparoit & reparoit sans cesse ,
De la forêt parcourant les détours.
De leur côté , les dames égarées
Ont entendu des cris, d'horribles coups ,
En distinguant la voix de leurs époux ,
Dans un lieu sombre elles sont attirées.
Mais quel spectacle ! Et quelle est leur douleur
De les trouver massacrés & sans vie ,
Dans le transport dont leur ame est saisie ,
Le désespoir s'empare de leur cœur ,
Et saisissant les sanglantes épées ,
De leurs amans , elles tombent frappées ;
Mais par bonheur le fer tendre & douillet
S'est transformé dans leurs mains en œillet ,
Ce changement leur est d'un bon augure.
L'illusion s'en mêle assurément ,
Disoit Argée : oui , la chose est bien sûre ,

Répond Corese , un autre événement
Vient confirmer encor leur conjecture.
Comme en été , vous voyez des glaçons
Se distiller en fontaines liquides :
Ainsi l'on voit des deux jeunes garçons
Les corps se fondre , & devenir fluides.
A cet aspect , cessant d'être timides ,
Et convoitant ces ruisseaux argentés ,
Subitement les deux tendres beautés
De se baigner dans ces ondes limpides
Sentent leurs cœurs très-vivement tentés :
Et sur le champ les voilà dépouillées.
Elles se font un délice charmant
De se sentir de toutes parts mouillées
De la bonne eau qui fut un tendre amant
Le flot s'émeut & bouillonne autour d'elles ,
Son doux murmure enflamme leurs desirs :
C'est-là , disoient les jeunes sensuelles ,
C'est-là , ma sœur , s'inonder de plaisirs.
Ces doux effets des ondes conjugales
Sont dérangés par visions fatales.
Voici venir comme des étourneaux
De tous côtés , dames & damoiseaux ,
Qui , s'assemblant au tour des deux merveilles ,
Les font plonger par-dessus les oreilles.
Jugez quel trouble agite leur esprit ,
Quand tout-à-coup l'eau s'écoule & tarit :
Et pour combler leurs angoisses cruelles ,
Deux jouvenceaux aussi nuds que les belles ,
Avec des ris & gestes menaçans ,
Semblant tout prêts à se jeter sur elles ,

Leur font p
Soudain , te
D'un voile
Et le retour
Ne laisse vo
Certes , m
Ce sont ici
Mais dit C
C'est trop
Elle a ra
Jusqu'à l'e
De leur m
Reposez-v

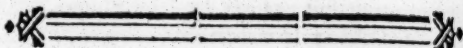
Chant cinquieme. 179

Leur font pousser les cris les plus perçans.
Soudain , tout fuit , arbres , galans , riviere ,
D'un voile obscur le ciel semble couvert ,
Et le retour d'une douce lumiere
Ne laisse voir qu'un aride désert.

Certes , ma sœur , s'écrie alors Argée ,
Ce sont ici les tours de quelque Fée.
Mais dit Corese avec vivacité ,
C'est trop souffrir de leur malignité.

Elle a raison : & ces mauvais génies
Jusqu'à l'excès poussent les avanies :
De leur malice il faudroit les sauver.
Reposez-vous , lecteur , j'y vais rêver.

Fin du cinquieme Chant.



CHANT SIXIEME.

DOUBTER de tout , provient de l'ignorance.
 Les gens instruits aux faits que l'on avance
 Ne trouvent point d'impossibilité :
 Le lot des sots est l'incrédulité.
 Qui n'auroient vu riviere , eau , ni fontaine,
 Pour n'avoir point de notion certaine
 De tant d'effets que voyons clairement ,
 Auroit-il droit d'en nier l'élément ?
 Quoique chacun le connoisse palpable ,
 Nul en effet n'opere éminemment
 Plus d'accidens qu'on peut traiter de fable.
 On vous peindra l'immensité des mers :
 Ce corps solide , & l'on voit à travers.
 L'eau cede au poids d'un petit grain de sable ,
 Elle soutient des fardeaux étonnans.
 Elle nourrit dans sa masse profonde
 Des millions de divers habitans
 Qu'on voit périr dès qu'ils sortent de l'onde.
 Autour de nous le phenomene abonde.
 Un petit gland contient un chêne entier :
 Un seul grain d'orge en rend une mesure :
 Et le taureau qui véquit le premier ,
 Avoit en lui son espece future.

Tout est m
 Qui ne cr
 Pourroit pa
 L'homme i
 Combien f
 Lorsqu'il p
 Admettre
 Croire & d
 Hors de no
 On fait qu
 Notre œil
 Il n'a de v
 Que pour
 Insuffisant
 Un vain d
 Des instru
 Nous ont
 Des millie
 A chaque
 Or, allez
 Que cet a
 L'eau qu
 Sont tous
 Elle croir
 Elle a rai
 Son peu
 Et sur un
 Peut-être
 Magique
 Mais j'ai
 Qu'on p

Richardet , Chant VI. 181

Tout est miracle , à bien l'apprécier.
Qui ne croiroit qu'à la preuve établie
Pourroit passer sa vie à tout nier.
L'homme imprudent à tout moment oublie
Combien ses sens sont bornés , imparfaits ,
Lorsqu'il prétend sur leur seul témoignage
Admettre ou non l'existence des faits.
Croire & douter , sont les écueils du sage :
Hors de nos sens trompeurs & limités ,
On fait qu'il est bien des réalités.
Notre œil lui-même en est la preuve claire.
Il n'a de voir reçu la faculté
Que pour l'usage utile & nécessaire ,
Insuffisant d'ailleurs à satisfaire
Un vain desir de curiosité.
Des instrumens inconnus à nos peres
Nous ont fait voir , dans l'atmosphère , errans ,
Des millions d'animaux différens
A chaque instant reçus dans nos viscères.
Or , allez dire à ce charmant objet
Que cet air pur que sa bouche respire ,
L'eau qu'elle boit , son beau teint qu'on admire ,
Sont tous remplis de monstres effrayans ,
Elle croira que vous manquez de sens.
Elle a raison , tout n'est pas bon à dire.
Son peu de foi , lecteur , vous fera rire ,
Et sur un point beaucoup moins important
Peut-être , hélas , en ferez-vous autant !
Magiques faits sont sans doute assez rares ;
Mais j'ai si bien choisi les moins scabreux ,
Qu'on peut ici croire & fermer les yeux ,

Si par hasard quelques esprits bizarres
Après cela doutent de mes récits
Je les tiendrai pour pécheurs endurcis.
Ce n'est pour eux, c'est pour vous, belles dames,
Que de conter je me donne le soin ,
J'ose espérer que dans vos nobles ames
Je trouverai la foi dont j'ai besoin :
Et tiens pout sûr , que si j'allois vous dire ,
Comme l'a fait le maître de la Lyre ,
Qu'un âne vole & parcourt l'univers ;
Vous me croiriez , comme avez cru ses vers.

Vous souvient-il encor par aventure
De deux géans , prosélytes nouveaux
Qui des Lappons firent déconfiture ?
Or , vous saurez que par monts & par vaux
De Ferragus ils s'étoient mis en quête.

Vous n'aurez pas encor mis en oubli
Que des amans ayant troublé la fête
Chez des pasteurs , impotent , affoibli ,
Sur un grabat il juroit comme un diable ,
Là le trouva le couple charitable ,
Et par leurs soins il se vit rétabli.
Puis à Toulon , Garbolin que j'abrege
Les fait aller tous les trois au collège ;
En peu de temps ils deviennent docteurs ,
Et les voilà prêtres & confesseurs.
De confesser Fracasse se dispense ,
Parce qu'il est un peu trop ingénu ,
Et va conter droit au premier venu
Ce qu'un pécheur lui dit en confidence.
Le bon Tempeste est un peu moins bavard ;

Aux missions
Mais leur v
Le saint tri
Gagne à la
Guidon ,
Qui par pla
Sur mer al
Et dans une
Le même
Et, par ren
S'étant lass
Renaud au
Au même
Les deux c
Et la rence
De se rev
Mais, fa
Au même
Où sont d
Mais treve
Cary verr
Allons pa
Nos palad
Dont ils a
Vers une
Là, les o
Les durs f
Fantômes
Faunes ,
Et les dén
S'offrent

Aux missions leur zele les destine.

Mais leur vaisseau s'ouvre de part en part ;

Le saint trio fendant l'onde mutine

Gagne à la nage une côte voisine.

Guidon , Climene & Despine & Richard ,

Qui par plaisir prolongeoient leur voyage ,

Sur mer alors se trouvoient par hasard ,

Et dans une isle aussi firent naufrage.

Le même orage entraîne encor Roland ;

Et, par rencontre assez particuliere ,

S'étant lassé d'aller sur terre errant ,

Renaud aussi voguoit sur l'onde amere.

Au même port , chacun de son côté ,

Les deux cousins en même-tems surgissent ,

Et la rencontre excitant leur gaieté ,

De se revoir tous deux se réjouissent.

Mais , savez-vous où tous sont parvenus ,

Au même point ; à l'isle merveilleuse

Où sont déjà nos amans ingénus.

Mais treve encor à votre humeur railleuse ,

Car y verrez d'autres nouveaux venus.

Allons par ordre. Au port donc descendirent

Nos paladins , qui pour chercher de l'eau

Dont ils avoient manqué sur le vaisseau ,

Vers une source en hâte se rendirent.

Là , les objets les plus extravagans ,

Les durs frimats , les feux , les ouragans ,

Fantômes vains , Centaures & Lamies ,

Faunes , Silvains , Driades , Egyrans ,

Et les démons & les noires furies ,

S'offrent en foule aux regards des guerriers.

Aux coups fréquens de leurs tranchans aciers ,
 Leur bras n'éprouve aucune résistance ,
 Le fer coupant un spectre sans substance ,
 Les deux tronçons se rejoignent entiers.

Aux visions de l'infernal empire
 Nos chevaliers voient en peu d'instans
 Succéder Flore & le jeune Zéphire ,
 Et les oiseaux & les fleurs du printems :
 Puis célébrant de brutales orgies ,
 Le Thyrsé en main , des nymphes réjouies
 Viennent sautant autour des paladins
 Les inviter à de galans festins.

Mais dans ces jeux , parmi cette allégresse ,
 Rien n'est réel que la faim qui les presse :
 Et de ces mets s'ils veulent approcher ,
 Tout disparoît au moment d'y toucher.

D'autre côté Ferragus & ses freres
 Etant entrés dans une ample forêt ,
 Un gros serpent prend l'hermite au collet ,
 Et les géans d'un déluge de pierre
 Sont accablés : mais , de cet animal ,
 Ni des cailloux ils ne sentent nul mal.
 Pour réprimer l'attentat sacrilège ,
 De l'exorcisme employons le secours ,
 Dit Ferragus : c'est ici sortilège ,
 Et des démons je connois le manège.

Aux mots sacrés d'abord ils ont recours :
 Le bénitier , l'étole , la chasuble ,
 Tout se prépare & chacun d'eux s'affuble.

Pendant ce tems , Despine , Richardet ,
 Guidon , Climène , arrivent au bosquet ,

Et

Tome I

et leur surprise à la dévote Antienne
 Des deux grands clercs & du petit curé,
 Excite en eux un ris immodéré.
 L'ardent hermite envisageant Climene,
 Voici, dit-il, nouvelle vision
 Qui vient m'induire à la tentation :
 Et sur le champ s'armant de l'eau bénite,
 Il s'en approche : & le cagot rusé,
 La saisissant par son chignon frisé,
 Du goupillon la barbouille au plus vite.
 Elle s'essuie & se met à crier,
 Et des deux mains tire la barbe grise :
 Fracasse alors levant le bénitier,
 Dévotement l'inonde & la baptise,
 Et le combat est par-tout engagé,
 Car les amans prennent part à la guerre.
 L'hermite alors, d'une voix de tonnerre,
 Démon, dit-il, respectez mon clergé.
 A haute voix tous trois ils psalmodient.
 Leur faux-bourdon n'arrête point les coups,
 D'être battus à la fin ils s'ennuient.
 Ces diables-ci des chants peu se soucient :
 Freres, dit l'un, ma foi défendons-nous.
 Non, arrêtez, s'écrie alors Climene ;
 Je veux savoir quel vertigo vous mene ?
 A quel dessein tombant sur vos genoux,
 Vous mettez-vous à hurler comme loups ?
 De quoi vous sert cet affreux tintamarre ?
 Réponds-moi donc, monstre laid & bizarre ?
 Qu'as-tu dans l'ame ? & pour qui nous prends-tu !
 Pour des démons, lui repartit l'hermite,

Qui tout de bon craignant pour sa vertu
 Comme un Joseph se dispose à la fuite.
 La belle alors le prend par son cordon ,
 Son fol amour sur le champ ressuscite ;
 Et le voilà souple comme un mouton.
 En un instant il brûle de plus belle ,
 Un feu profane en ses yeux étincelle :
 Et sans respect pour les sacrés atours ,
 La passion lui dicte ce discours.
 D'être Climene enfin je te soupçonne ,
 Et ta beauté dissipe mon effroi :
 Mais fusses-tu le grand diable en personne ,
 Je veux mourir & vivre sous ta loi ,
 Et pour jamais je m'abandonne à toi.
 Saisi d'horreur , Tempeste alors étale
 Tous les ressorts de sublime morale ,
 Cite à propos David & Salomon ,
 Parle des feux de la voûte infernale ,
 Et par ce trait termine son sermon.
 Hélas , dit-il , devrois-je te redire
 Ce dont toi-même as pris soin de m'instruire !
 M'as-tu trompé ! si je suis baptisé ,
 N'est-ce pas toi qui m'as catéchisé !
 Bon , repart-il , pour faire les apôtres ,
 Sommes-nous faits autrement que les autres :
 J'ai de plus qu'eux , cet habit monacal.
 Regarde un peu cette bonté divine ,
 Ce pied friand , cetre gorge mutine ,
 Pour avoir place en son lit nuptial ,
 Mahométan , chrétien , tout m'est égal.
 Fracasse alors , qui veut faire l'habile ,

prêche à f
 Il faut, dit
 Et couper.
 Qui t'end
 De la beau
 Le ciel est
 Dit Ferrag
 Je n'en ve
 Quand je
 Tempest
 N'y sert d
 Frere , di
 De ton an
 Et tu verr
 Il tire alo
 La fait to
 L'élève es
 Sur son é
 Il est fort
 Et ne dit
 Des spect
 Dans ce
 D'un bru
 Des gens
 Forment
 La presse
 Offre l'a
 Mais les
 N'en eu
 Exorcisé
 Il leur f

Chant sixieme. 187

Prêche à son tour. La femme est... inutile...
Il faut, dit-il, trouver.... laids.... ses appas ...
Et couper. . net.. le cours... à la foiblesse....
Qui t'endurcit... au sein de... la mollesse.
De la beauté.... si tu fais tant de cas...
Le ciel est beau ! qui te dit le contraire :
Dit Ferragus ; garde ton paradis ,
Je n'en veux point , & je n'en ai que faire :
Quand je suis bien , je me tiens où je suis.

Tempeste enfin voyant que l'éloquence
N'y sert de rien , tout ce qui te plaira ,
Frere , dit-il , ayons donc patience ,
De ton amour le temps te guérira ,
Et tu verras que Dieu t'éclairera.
Il tire alors tout doucement sa nasse ,
La fait tomber sur notre incontinent ,
L'élève en l'air & le met froidement
Sur son épaule en guise de besace.
Il est fort sot de se voir ainsi pris ,
Et ne dit mot , mais sa laide grimace
Des spectateurs excite encor les ris.

Dans ce moment l'isle entiere résonne
D'un bruit confus de sifflets , de chaudrons ;
Des gens masqués de toutes les façons
Forment en foule une danse bouffonne ;
La presse augmente , & le magique bal
Offre l'aspect d'un sabbat infernal.
Mais les démons qui faisoient cette fête ,
N'en eurent pas fort long-tems le plaisir.
Exorcisés par le pere Tempeste ,
Il leur fallut sans réplique obéir ,

Et de ce lieu sur le champ déguerpir.
Mais avant tout , le géant les oblige
A députer un des plus éclairés ,
Pour lui conter par quel fatal prodige
De ce séjour ils se sont emparés.
L'un deux , d'un nain prend alors la figure ,
D'un saut léger grimpe sur un rocher
Plus élevé que le plus haut clocher ;
Là , pour exorde il vomit mainte injure.
Paix , dit le prêtre , esprit d'iniquité ,
Garde surtout que ta bouche ne mente.
A ce discours , l'esprit déconcerté ,
Le châtiment qui le plus me tourmente ,
C'est , répond-il , de dire vérité.

Cette isle un jour fut la plus fortunée ,
Que de ses flots ait baigné l'Océan.
Un météore , un funeste ouragan
En un instant changea sa destinée.
D'un coup de foudre écrasés à la fois ,
On vit périr avec la chaste reine
Le dernier roi , le plus juste des rois.
Parmi les maux que leur trépas entraîne
Sont la licence & le mépris des loix.
Le peuple en pleurs , a perdu l'espérance ,
Et d'un tyran éprouve la puissance ;
Et cependant de ces chers souverains ,
Restent deux sœurs dont les droits sont certains.
Un même jour leur donna la naissance ;
Le ciel aussi leur donna mêmes traits ,
Même beauté , même esprit , même grace ,
Et toutes deux , (ainsi qu'en une glace)

En se voy
La rose es
Qu'entre
Sur l'une
Si la natu
Sur l'autr
Moi , qui
Pour épie
De leur g
A chaque
Malgré le
Leur cou
Les dépo
Et non co
D'un œil
Et ne po
Veut des
Rien ne r
Il leur d
Et des di
De ces h
Son imp
Leurs ch
Et s'il n
Son cœu
Le scélér
La faim
De vos r
Même t
Mon d
Faites p

Chant sixieme.

189

En se voyant contemploient leurs portraits.
La rose est moins à la rose semblable
Qu'entre eux ne sont ces chef-d'œuvres parfaits.
Sur l'une enfin , par rencontre admirable ,
Si la nature a quelque signe empreint ,
Sur l'autre aussi le même signe est peint.
Moi , qui les suis avec un soin extrême ,
Pour épier le moment séducteur
De leur glisser mon poison dans le cœur ,
A chaque instant je m'y trompe moi-même.
Malgré leurs droits & la loi de l'état ,
Leur cousin propre , un tyran , un barbare ,
Les dépouille , & du trône s'empare ;
Et non content de ce lâche attentat ,
D'un œil impur voit un couple si rare ;
Et ne pouvant entre elles faire un choix ,
Veut des deux sœurs triompher à la fois.
Rien ne retient son audace effrénée ;
Il leur découvre à l'instant ses projets ,
Et des discours veut passer aux effets.
De ces horreurs leur ame est consternée ;
Son imprudence excite leur fureur ;
Leurs chastes mains s'arment d'un fer vengeur ,
Et s'il n'eût fui , de son feu téméraire
Son cœur perfide eût reçu le salaire.
Le scélérat les fait mettre en prison.
La faim , dit-il , & la soif inhumaine
De vos rigueurs vont me faire raison.
Même tourment terminera ma peine ;
Mon désespoir m'attache à votre sort ,
Faites parler , ou l'amour , ou la haine ,

Et choisissez les plaisirs ou la mort.
Le choix est fait , répondent les pucelles ;
Un lâche seul l'a pu croire douteux.
Si ce trépas n'est pas assez affreux ,
Joins-y , tyran , des tortures cruelles.

Un homme vil croit toujours dans son cœur
Que la vertu n'est qu'un masque trompeur ;
Qu'un noble effort dont il est incapable ,
N'est que chimere ici bas incroyable.
L'expérience envain vient le frapper ,
De l'héroïsme un trait sublime & rare ,
N'est à ses yeux qu'entêtement bizarre ,
Et rien ne peut enfin le détromper.

Un jour se passe ; un second passe encore ,
Mais dans leur ame aucune extrémité
Ne donne entrée à nulle lâcheté.
Un tiers succede , & la faim les dévore.
Leur fermeté n'est point soumise au tems ;
Il coule , & fuit : leur courage demeure.
Ces dignes sœurs qu'on admire & qu'on pleure
Bravent la mort qui s'avance à pas lents ,
Et sans frémir fixent leur dernière heure.
Le traître alors , pour conserver leurs jours ,
Offre ses soins à ces filles divines ;
En s'embrassant , les chastes héroïnes
Dans leur détresse au ciel seul ont recours ,
Et repoussant ses indignes secours ,
Rendent enfin leur ame noble & pure.

A ce spectacle , il se livre aux fureurs ,
Et le barbare outrageant la nature ,
S'empporte encor à des excès d'horreurs.

Alors la
De l'un
Sur le c
Et tout
L'air qu
Depuis
Chacun
S'ouvre
Et ce fé
Moi ,
Dit l'ho
Toi , t
L'isle p
Avec g
A la
Corese
Sont d
Peres ,
Renauc
Dans f
Tant d
Que d
Puisqu
Tous à
Il leur
En lui
Le bon
Je v
Qu'éto
Bien c
Il est

Chant sixieme. 191

Alors lassé de tolérer les crimes ,
De l'univers le maître souverain
Sur le cruel appesantit sa main ,
Et tout vivant le plonge aux noirs abymes.
L'air qu'il souilla perdit sa pureté ;
Depuis ce jour cette isle fut mal-saine.
Chacun pour fuir un climat empesté
S'ouvre un chemin sur la liquide plaine ,
Et ce séjour devint notre domaine.

Moi , je te fais exprès commandement ,
Dis l'homme saint , d'en partir promptement,
Toi , tes conforis , tes armes , ton bagage.
L'isle paroît se confondre à l'instant ,
Avec grand bruit le diable déménage.

A la même heure , & Renaud & Roland ,
Corese , Argée , Anglante , & Montauban
Sont délivrés ; les charmes disparaissent.
Peres , enfans , amis , se reconnoissent.
Renaud s'étonne en voyant Ferragus
Dans son filet qui jure & se démene.
Tant de témoins le rendent si confus ,
Que de rechef il abjure Climene ,
Puisqu'aussi-bien elle adore Guidon.
Tous à la fois demandent son pardon ,
Il leur promet de devenir plus-sage.
En lui donnant sa bénédiction
Le bon géant du filet le dégage.

Je vous ai dit , j'y fais réflexion ,
Qu'étoient venus à l'isle merveilleuse
Bien d'autres gens sur la mer orageuse :
Il est bien tems d'en faire mention

Souvenez-vous de la flotte nombreuse
 Qui de Calais emmena les payens
 Lorsqu'ils fuyoient les chevaliers chrétiens.
 Le roi de Thrace étoit de la partie ,
 Celui de Perse & celui de Nubie.

Or , tous les trois sur ces bords enchantés ,
 Par la tempête avoient été jetés ;
 Et tous les trois sont amans de Despine.
 A leur rencontre elle vient par hasard ;
 A cet aspect inquiète & chagrine ,
 A se cacher elle met tout son art ,
 Couvre ses traits , & se met à l'écart.
 Le Nubien qui l'a bien reconnue ,
 La suit de loin sans la perdre de vue ;
 De l'Océan il la voit s'approcher ;
 Il fond sur elle au détour d'un rocher ,
 Et lui fermant la bouche de son voile ,
 Sur son vaisseau la transporte & fait voile,
 Et par malheur le précieux coffret
 Etoit alors aux mains de Richardet.

Dès qu'avec elle il se voit tête-à-tête ;
 Il me paroît , madame , assez honnête ,
 Dit le tyran qu'on nomme Sarpedon ,
 De me restreindre à demander en don
 Ce que je tiens à titre de conquête.
 Qui fait un don , doit être en liberté ,
 Dit la princesse au ravisseur farouche ;
 De quelqu'amour qu'un cœur soit transporté ,
 Je crois , seigneur , qu'un aveu de ma bouche
 Par un amant doit être souhaité.
 De votre feu que l'ardeur se modere ,

Votro

Votre bo
 Et je pou
 Dans vos
 Par cette
 Et cepen
 Où préve
 Le vieux
 Le roi son
 Pour l'am
 Despine e
 Il n'est p
 On lui pr
 Et dans tr
 A Sarped
 Mais ,
 Ils on rep
 Et les voi
 Légèrem
 L'amour
 Jamais co
 N'avoit u
 Corps plu
 Ce sont l
 Tout les
 Dans les
 Même en
 Leur cœu
 Un soir v
 Pour s'an
 Une île e
 Tout d'u

Tom

Chant sixieme.

193

Votre bonheur en sera plus certain ,
Et je pourrai recevoir votre main
Dans vòs états ou dans ceux de mon pere.
Par cette adresse elle le rend moins vif :
Et cependant en Nubie on arrive ,
Où prévenu déjà par un esquif ,
Le vieux Moluc attendoit sur la rive
Le roi son fils & la belle captive.
Pour l'amuser on fait un beau tournoi.
Despine en vain differe & temporise ,
Il n'est plus tems que son cœur se déguise ;
On lui prononce enfin la dure loi ,
Et dans trois jours il faut que sans remise
A Sarpedon elle engage sa foi.

Mais , aux enfans , ma muse me rappelle,
Ils on repris leur gentille nacelle ;
Et les voilà tous quatre en pleine mer
Légerement fendant le flot amer.
L'amour les guide en pilote fidele.
Jamais ce dieu , parmi ses favoris ,
N'avoit uni par douces sympathies
Corps plus parfaits , ames mieux assorties ;
Ce sont les jeux , les graces & les ris ;
Tout les amuse , & rien ne les étonne.
Dans les périls & dans la volupté
Même enjoûment & même liberté ,
Leur cœur est tendre , & leur ame est lionne,
Un soir voguoit la quadrille mignonne ,
Pour s'amuser faisant des contes bleux.
Une île en feu se présente à leurs yeux.
Tout d'un accord les guerriers & les dames

Vont satisfaire un desir curieux ,
 Et voir de près d'où proviennent ces flammes,
 Rayons brûlans , que darde le Soleil
 Sur des rochers polis comme des marbres ,
 Produisent seuls ce feu vif & vermeil.
 D'ailleurs la terre y fait croître des arbres ,
 Et le pays , de sources arrosé ,
 Offre un séjour frais & fertilisé ,
 Où tout annonce un climat agréable.

Dans un réduit de saules entouré
 On voit danser une foule innombrable ;
 Tout en est rare , & sur patron semblable
 Peuple jamais ne fut élaboré.
 Rien au dehors n'y distingue le sexe ;
 Point de sourcils , ni barbe , ni cheveux ,
 Teint jaune , œil blanc , nez camus , pieds cagneux ,
 Levre fendue , & taille circonflexe.
 Un palanquin entortillé de foin
 Formoit un trône où la reine accroupie
 D'un air coquet jasoit comme une pie
 Avec le roi couronné de benjoin ;
 Jamais ne fut majesté si champêtre.
 A peine on voit les étrangers paroître ,
 Qu'on les entoure avec ris éclatans ,
 La danse cesse ; & chacun veut connoître
 D'où sont venus des monstres si plaisans.
 Le roi surpris de pareil phénomène ,
 Veut que sur l'heure au palais on les mène ,
 Non loin de-là , blotis comme renards ,
 Individus de la même fabrique
 Par divers trous montroient leur nez comique ,

En leur lan
 Nos gen
 Et promen
 Pour voir
 Sans le fav
 Chaque
 Avec ses d
 Point de f
 Jamais le
 Où verlui
 L'escorte
 On n'y vo
 Un tronc
 En cache
 Bref , les
 Où leur fi
 Le roi s'a
 Qui se va
 Les méde
 Sont tour
 Les défini
 On doute
 Chaque f
 C'est , dis
 Il est sans
 Je ne voi
 Dit un se
 Comme c
 Voyez ce
 Dit un tr
 A chaque

Chant sixieme. 195

En leur lançant mille insultans brocards.

Nos gens rioient de pareil domicile ,
Et promenoient leurs yeux de toutes parts ,
Pour voir maisons , ou portes , ou remparts.
Sans le savoir ils étoient dans la ville.

Chaque habitant se gratte une maison
Avec ses doigts ; le meuble est de gazon ;
Point de fenêtre , & pour porte , une pierre.
Jamais le jour n'entre dans la taniere ,
Où verluifans éclairent à foison.

L'escorte arrête au milieu d'une plaine.

On n'y voyoit ni palais , ni demi ;
Un tronc pourri qu'a creusé la fourmi ,
En cache aux yeux la voûte souterraine.

Bref , les voilà dans un vaste fallon
Où leur figure occupe tout le monde.

Le roi s'adresse au Prêtre d'Apollon
Qui se vantoit de science profonde.

Les médecins arrangés à la ronde ,
Sont tour à tour gravement consultés.

Les définir est un point de doctrine ,
On doute , on crie , on tâte , on examine ,
Chaque système a ses difficultés.

C'est , disoit l'un , un gros poisson très-rare ;

Il est sans plume , il est venu par eau ,

Je ne vois point d'écailles sur sa peau ,

Dit un second ; c'est animal bizarre

Comme en nos bois on en voit d'enragés ;

Voyez ces os dans sa gueule rangés ,

Dit un troisieme. Aux suppôts d'Esculape

A chaque instant faisant quelques noirceurs ,

Sans dire un mot nos foux rioient sous cape.
 Tant de cheveux de diverses grandeurs ,
 Rudes & doux , de diverses couleurs ,
 Embarrassoient très-fort nos philosophes ;
 Puis , comment voir à travers ces étoffes.
 Le résultat fut de les dépouiller ,
 Et l'on commence à les déshabiller.
 Des pieds , des mains , les belles se défendent ;
 Et leurs amans taillent , percent , pourfendent ;
 Tout meurt , ou fuit leurs efforts furieux.
 Le roi lui-même , effrayé du carnage ,
 Se repentant d'un desir curieux ,
 Descend du trône , & sans bruit déménage.

Dans cet instant , du plancher qui se fonde
 Sort un dragon à travers mille flammes ;
 Il se saisit des malheureuses dames ,
 Et les entraîne en ce gouffre profond.
 Aux cris affreux dont retentit la voûte ,
 Montauban court , & les voit s'abîmant ;
 Sans balancer il prend la même route ,
 Et dans l'enfer se plonge tout vivant.
 Anglante alors survient , & se désole
 Ne trouvant plus des objets si chéris ;
 Il voit le gouffre , & les y croit péris ;
 Il veut les suivre , il s'avance , il y vole ,
 Prête l'oreille , entend des coups , des cris ;
 Et des deux sœurs la voix triste & plaintive
 Porte l'horreur dans son ame attentive.
 Dans chaque main il prend un verluissant ,
 Et dans l'abîme il se jette à l'instant.

Nos imprudens sont mal dans ce tartare :

Ami lecteur

Mais il m

Il voit

Saisir Des

On peut j

Et de l'ex

Quand ve

Il apperç

Tous les

Du raviss

Avec fure

Guidon ,

Rapidem

Au bord

Richard s

A haute

A son el

Avec ses

De la fur

La peint

Il fuit en

La jalou

En cet é

Et les gé

Avec dou

Qu'il fau

Fracaſſe

Et le co

Peut-être

Dit le hé

L'espoir

Ami lecteur , je les laisse à regret ;
Mais il me faut rejoindre Richardet.

Il voit de loin le Nubien barbare
Saisir Despine , & la porter à bord.
On peut juger de son affreux transport ,
Et de l'excès de sa jalouse rage ,
Quand vers le port accouru promptement ,
Il apperçoit à peine du rivage
Tous les vaisseaux cinglant légèrement.

Du ravisseur voyant la lâche fuite ,
Avec fureur tous ces rois Sarrafins ,
Guidon , Climene , & les deux paladins
Rapidement volent à la poursuite.
Au bord de l'onde outré , pâle , & confus ,
Richard s'exhale en regrets superflus.

A haute voix il appelle Despine ,
A son esprit elle ne s'offre plus
Avec ses traits & sa grace divine ;
De la fureur le barbare pinceau
La peint en pleurs , sanglante , échevelée ;
Il fuit en vain ; dans son ame troublée
La jalousie achève le tableau.

En cet état Ferragus le rencontre ,
Et les géans viennent les consoler.
Avec douceur Tempeste lui remontre
Qu'il faut agir & non se désoler.

Fracasse alors découvre une nacelle ,
Et le coffret s'offre à son souvenir.
Peut-être encor Despine m'est fidelle ,
Dit le héros , avec un grand soupir.
L'espoir chez lui commence à revenir ,

Tous quatre enfin courent après la belle.

Le besoin d'eau les force d'aborder
 Au premier port ; & c'est l'isle enflammée.
 Ils prennent terre ; une foule alarmée
 A leur aspect paroît s'intimider ;
 En approchant ils mettent tout en fuite.
 Si quatre enfans gais & pleins de douceur
 Dans ce séjour ont causé tant de peur ,
 Jugez combien les géans & l'hermite
 Doivent dans l'isle inspirer de frayeur.
 Richard saisit un de ces insulaires.
 Tout ce qu'on fait des amans téméraires
 Est tout au long déduit au chevalier ,
 Qui , sur le lieu se fait soudain conduire ;
 Là , les géans découvrent le terrier.
 Pour cette fois le soleil vient y luire ,
 L'intérieur se montre tout entier.
 L'air s'obscurcit de la vapeur du souffre.
 Sans s'étonner le paladin vaillant
 D'un saut léger s'élance dans le gouffre.
 A la clarté de l'insecte brillant ,
 Sous une voûte il pénètre avec peine.
 Il apperçoit le monstre terrassé ,
 Et ses cousins le tenant embrassé ;
 Mais épuisés & prêts à perdre haleine.
 Les jeunes sœurs , pâles , sans sentiment ,
 Sont à ses pieds déjà presque sans vie ;
 Si son secours eût tardé d'un moment
 Aux quatre amans elle eût été ravie.
 Il court au monstre , & le fer à la main ,
 Pour l'entamer il se tourmente en vain ;

A tous ces
 Au som
 Par sa ve
 Cede à l'
 Je vous
 De certai
 Par son f
 Propos d'
 Sont des
 Tout , ju
 Les cheva
 Et les deu
 Ils prenne
 Et l'anim
 Et les gé
 Ils sont p
 Oui. Dan
 Un tel de
 Il faudra
 Nulle be
 Je le voi
 Mais à l
 Elle s'
 Dans ces
 Je dois ,
 Il avoit
 Cherche
 il se rés
 Et parco
 Il prend
 Se fait n

A tous ces coups il est impénétrable.
Au somnifere il a recours soudain.
Par sa vertu , l'animal indomptable
Cede à l'instant au sommeil qui l'accable.
Je vous ai dit les effets tout puissans
De certaine herbe au coffret renfermée ;
Par son secours la troupe est ranimée.
Propos d'amour , discours reconnoissans ,
Sont des détails , lecteur , que je supprime ;
Tout , jusqu'au monstre est tiré de l'abyme.
Les chevaliers regagnent le vaisseau ,
Et les deux sœurs leur tiennent compagnie.
Ils prennent tous le chemin de Nubie.
Et l'animal ? la mer fut son tombeau.
Et les géans ? déjà sur leur navire
Ils sont partis. Hé quoir , sans Ferragus ?
Oui. Dans cette isle il veut vivre en reclus.
Un tel dessein marque un retour sincere ,
Il faudra voir combien il durera ;
Nulle beauté , là , ne le tentera.
Je le voudrois plus que je ne l'espere.
Mais à Despine il nous faut revenir.
Elle s'afflige , & son malheureux pere
Dans ces instans s'offre à son souvenir ;
Je dois , lecteur vous en entretenir.
Il avoit fait en vain , par tout le monde ,
Chercher l'objet de sa douleur profonde.
Il se résout à quitter ses états ,
Et parcourir les plus lointains climats ;
Il prend le deuil , il fait noircir ses armes ,
Se fait nommer le chevalier des Larmes ,

Et va sans guide en son ennui mortel
Où le conduit son amour paternel.

Dans la Nubie enfin le sort l'adresse ,
Sa triste fille , en ce séjour cruel ,
A Sarpedon qui l'obsède & la presse ,
Faisoit dessein de dévoiler son cœur.
Je fais assez , lui dit-elle , seigneur ,
Que vous avez compté sur ma promesse ;
Mais si l'honneur a du pouvoir sur vous. . . .
Il l'interrompt pâlisant de courroux ;
Son cœur frémit de ce qu'elle va dire ,
En lui lançant des regards enflammés :
Je dois , dit-il , au palais vous conduire ;
Là , vos sermens me seront confirmés ;
Là , vous devez dire que vous m'aimez.
Il n'est pas tems qu'ici je vous écoute ,
De votre foi je ne forme aucun doute ;
Avec plaisir remplissez ce devoir ,
J'ai pour garans de l'hymen qu'on prépare
Ma volonté , mon amour , mon pouvoir.
Cet air farouche & cet ordre barbare ,
De la princesse irritent les ennuis.
Vous abusez de l'état où je suis ,
Dit-elle alors ; mais ici je déclare
Qu'un autre amant a mon cœur & ma foi ,
Souvenez-vous que je suis souveraine ,
Et sans prescrire ou l'amour ou la haine ,
Quittez un ton qui n'est pas fait pour moi.
A ce discours le flambeau des furies
Porte ses feux dans le sein du jaloux.
Si je n'ai su te plaire comme époux ,

Je fais e
Dit-il a
Quand
Et don
De ton
Un lâc
C'est b
A récl
Ceux e
Le sang
Oublie
Tu ne
De ton
Mais t
En fin
Par le
Un cr
Chac
Mais
Ce m
Leve
Sort
La tr
Mais
Et de
A ch
Le N
S'il
C'es
Qu'
Elle

Je fais du moins punir les perfidies ,
Dit-il alors ; tu ne m'imposes pas.
Quand pour punir un traître qui t'offense
Et dont ta bouche a juré le trépas ,
De ton aveu j'entreprends ta vengeance ,
Un lâche amour te jette dans ses bras !
C'est bien à toi , dans ton ardeur infâme ,
A réclamer les droits des souverains ?
Ceux que trahit ton impudique flamme ,
Le sang d'un frere & tes dieux sont-ils vains ?
Oublions ceux que j'obtins de toi-même ,
Tu ne vaux pas l'honneur que je t'ai fait.
De ton refus l'impudence est extrême ,
Mais ton trépas expiera ce forfait.
En finissant , le Nubien féroce
Par les cheveux traîne cette beauté ;
Un cri s'élève à cette cruauté ,
Chacun frémit de l'attentat atroce.
Mais sans pitié pour de si doux appas ,
Ce monstre indigne , en sa rage obstinée ,
Leve un poignard sur cette infortunée.
Son pere accourt & lui retient le bras.
La triste reine eût bravé ses outrages ;
Mais du tyran les reproches cruels ,
Et de son cœur les secrets témoignages
A chaque mot portent des coups mortels.
Le Nubien encor tonne & menace ;
S'il a permis qu'on désarmât sa main ,
C'est qu'il conçoit dans son cœur inhumain
Qu'une mort prompte est pour elle un grace.
Elle mérite un supplice nouveau ,

Je veux , dit-il , prolonger sa souffrance ,
 Et l'enfermant vive dans un tombeau
 Long-tems goûter une lente vengeance.
 Il en ordonne à l'instant l'appareil.

Dans un palais de superbe structure
 Est une voûte aussi vaste qu'obscur ,
 Impénétrable aux rayons du soleil ;
 Séjour affreux , ou deux lampes funebres
 Trop foiblement combattent les ténèbres.
 Là , cette belle , en longs habits de deuil ,
 Par la barbare est conduite au cercueil.
 Milles guerriers sont choisis pour sa garde ;
 De ces horreurs rien ne la doit sauver ,
 Et l'ordre est tel que s'il peut arriver
 Qu'un chevalier pour elle se hasarde ,
 Seul contre tous il se doit éprouver.
 Si le héros parvient à les abattre ,
 Lors Sarpedon daignera le combattre ;
 Mais s'il succombe à ce premier effort
 Devant Despine il doit subir la mort.

Cette beauté dans ses larmes se noie.
 Tant de tourmens dont son ame est la proie
 Ont à tel point alarmé sa raison ,
 Que le moment qui ferme sa prison ,
 (Peut-on le croire !) est un moment de joie.
 Enfin , dit-elle , avec un grand soupir ,
 Grace au destin dont la rigueur m'opprime ,
 A d'autres yeux je n'ai plus à rougir
 Du tendre amour dont on me fait un crime.
 Serois-je donc criminelle en effet !
 Consulte-toi , malheureuse princesse ,

Dois-tu h
 T'est-il p
 Mais en
 Que dis-
 Il a vou
 Ce n'est
 Et son f
 Connois
 Moi- mé
 Brûlant
 Prévint
 Ai-je d
 Mais o
 Que ce
 Ah, qu
 Comb
 O véri
 Si ta l
 Nous p
 Péche
 Non ,
 Ne pe
 Ce se
 N'est
 Et po
 Que
 J'aim
 Et to
 Osé
 Ta
 Et ré

Dois-tu haïr l'objet de ta tendresse ?
T'est-il permis d'adorer Richardet ?
Mais envers-moi quelle est donc son offense ?
Que dis-je , hélas , malgré son innocence
Il a voulu l'expier par sa mort !
Ce n'est enfin qu'une juste défense ,
Et son forfait n'est que celui du sort.
Connoissoit-il qu'il me privoit d'un frere ?
Moi même , hélas ! quand mon sensible cœur ,
Brûlant déjà d'une flamme si chere ,
Prévint l'aveu de son ardeur sincere ,
Ai-je donc su le nom de mon vainqueur ?
Mais on me dit (on connoît ma foiblesse !)
Que cet amour est contraire à ma loi.
Ah , que les dieux savent bien mieux que moi
Combien Richard mérite de tendresse !
O vérité , pourquoi te caches-tu !
Si ta lumiere est inconnue aux hommes ,
Nous pourrons donc , aveugles que nous sommes ,
Pécher encore en aimant la vertu ?
Non , cette idée impie & téméraire
Ne peut entrer dans un cœur innocent ;
Ce feu si pur que mon ame ressent
N'est qu'un rayon du flambeau qui m'éclaire ,
Et pour les dieux il n'a rien d'offensant.
Que dis-je ! aimern'est que leur rendre hommage ;
J'aime en Richard leur plus parfaite image ,
Et tout mon crime est d'avoir en ce jour
Osé rougir d'un légitime amour.

Tandis qu'ainsi la belle s'encourage ,
Et rétablit le calme dans son cœur ,

Le son d'un cor de sinistre présage
 Percant soudain dans ce séjour d'horreur ,
 Pour elle enfin annonce un défenseur.
 Toute la garde a déjà pris les armes ,
 Et dans la place avance avec orgueil
 Un guerrier sombre & tout couvert de deuil ;
 C'est , comme on voit , le chevalier des Larmes.
 Ce triste pere avoit enfin appris
 Le sort cruel de sa fille ravie ,
 Malgré son âge il avoit entrepris
 De la sauver , ou de perdre la vie.
 Il est instruit des loix de ce combat ,
 Et qu'il doit seul avoir affaire à mille ;
 Mais son grand cœur , qu'aucun péril n'abat ,
 Sait mépriser un lâche assassinat ,
 Et voit leur nombre avec un front tranquille.

Je viens , dit-il , maintenir contre tous
 Qu'injustement la princesse est noircie ,
 Que Sarpedon , ce tyran , ce jaloux ,
 Par trahison l'a lâchement ravie ;
 A tout combat ici je le défie.
 Le Scribe à peine a prononcé ces mots ,
 Que cette foule avance avec audace.
 Tel qu'un rocher stable au milieu des flots ,
 Le guerrier rit de leur vaine menace.
 S'il eût été ce qu'il fut autrefois
 Dans l'âge heureux de ses premiers exploits ,
 Son cimeterre , aussi craint que la foudre ,
 En un clin d'œil les eût réduits en poudre ;
 Et même encor , malgré ses cheveux blancs ,
 Son bras puissant frappe , étonne , disperse ,

Son fier
 Des esca
 Tout es
 Déjà le
 De son
 Déjà to
 La ruse
 Même
 Sur le h
 De mil
 Il tom
 Rien n
 A son
 Son bu
 N'ose
 Dans c
 Mais p
 Il per
 On l'e
 Et sur
 Le Nu
 Mon g
 J'en r
 Tu do
 Toi f
 Pour
 Qui t
 Brava
 Un f
 A la
 Fais

Son fier courſier choque , mord & renverſe ,
Des eſcadrons il éclaircit les rangs ,
Tout eſt jonché de morts & de mourans.
Déjà le Scric ardent & plein de gloire ,
De ſon côté voit pencher la victoire ;
Déjà tout fuit ; mais , ô rage ! ô douleur !
La rufe enfin ſurmonte la valeur.
Même en fuyant ces ennemis timides
Sur le héros lancent leur traits perfides ;
De mille dards ſon cheval eſt percé ,
Il tombe & meurt ; & lui-même eſt bleſſé ;
Rien n'affoiblit ſon courage invincible ,
A ſon malheur il paroît inſenſible ;
Son bras foudroie ; & le lâche vainqueur
N'oſe de près défier ſa fureur ,
Dans cet état il eſt encor terrible !
Mais par la plaie ouverte dans ſon flanc ,
Il perd enſemble & ſa force & ſon ſang.
On l'environne , on le ſaiſit ſans peine ,
Et ſur un char au palais on le mene.
Le Nubien reconnoît le guerrier ,
Mon général devient mon priſonnier ;
J'en rends , dit-il , grace à la deſtinée.
Tu dois , toi-même , approuver mon deſſein ;
Toi ſeul peux vaincre une fille obſtinée.
Pour un chrétien , pour un lâche aſſaſſin ,
Qui te priva d'un fils , elle , d'un frere ,
Bravant les dieux déshonorant ſon pere ,
Un fol amour brûle au fond de ſon ſein.
A la raiſon tâche de la réduire ,
Fais agréer ma main & mon empire ;

C'est à ce prix que je sauve tes jours.
De l'art alors il reçoit les secours,
Puis au tombeau le roi le fait conduire.
Laissons le pere & la fille causer.
Mais le roi Charle, accablé de vieillesse,
N'a pas le tems de se tranquilliser;
Troubles nouveaux le tourmentent sans cesse.
Du chaste Alfonse il reçoit un courier.
Des Sarrafins un complot meurtrier
Amene encor du fond de la Libie
De noirs payens une nuée impie,
Qui sans prétexte envahit ses états.
Avec horreur tout fuit leur barbarie;
Et si bientôt de leurs fiers attentats,
Par les François elle n'est défendue,
Il va périr & l'Espagne est perdue.
Pour prévenir un désastre si grand,
Le bon monarque animé d'un saint zele,
Dépêche en hâte à Renaud & Roland,
Et près de lui sans délai les rappelle.
Au triste Alfonse il promet son secours,
Dût-il cent fois hasarder sa couronne.
De son armée assemblée à Narbonne,
Il veut lui-même, au péril de ses jours,
Etre le guide, & combattre en personne,
Tant de sa foi le zele l'aiguillonne.
Pour seconder les efforts du héros,
Nos paladins viendroient bien à propos:
Mais vous savez ce qui tous les occupe,
Hors Ferragus, qui se tient en repos,
Et n'a souci de guerre, ni de jupe.

L'avez-
Quand
Tout est
Tous m
En m
Se pren
On peu
La pare
N'app
Que fa
Malgré
Les tra
Vous
Taille
Œil bl
Front
Le tein
Nez é
Laine
Voilà
Sur
Gens
Au ne
Et les
N'éto
Le fo
Vît cl
Pend
Tout
Il
Et le

L'avez-vous cru ? pour moi , j'en ai douté.

Quand dans les os le vice s'enracine ,

Tout est égal ; la laideur , la beauté :

Tous mets sont bons dans une faim canine.

En moins d'un mois , pour un tendre bijou ,

Se prend d'amour notre humble anachorete ,

On peut juger si sa flamme est secrete.

La parenté du joli Sapajou

N'approuve pas cette ardeur indiscrete ;

Que fait l'hermite ? un jour , sur un vaisseau ,

Malgré ses cris il la porte & l'emmene.

Les traits vainqueurs de ce Paris nouveau ,

Vous sont connus , & voici son Hélène.

Taille d'un pied , ventre en porte-menteau ,

Œil blanc , sortant comme ceux de lemproie ,

Front large & plat , jambe grosse , pied d'oie ,

Le teint jaunâtre & la peau de treillis ,

Nez écrasé , les seins faits en besace ,

Laine entre deux , qui gagne le taillis ,

Voilà les traits ; suppléez-y la grace.

Sur ce navire étoient des voyageurs ,

Gens fort oisifs , & certain capitaine

Au nez pointu ; tous fort mauvais railleurs ,

Et les amours du Faune & de la Naine

N'étoient pas faits pour les rendre meilleurs.

Le sort voulut que l'hermite à sandale

Vît clairement qu'il étoit leur jouet.

Pendant la nuit , sans rumeur , sans scandale ,

Tout dans la mer fut précipité , net.

Il reste seul avec sa Dulcinée ,

Et le vaisseau va sur sa bonne foi.

Dans son ivresse , il voit sans nul effroi
 Ses mâts rompus , & la mer mutinée ;
 De tous côtés le bâtiment fait eau :
 La foudre éclate : un carreau redoutable
 Frappe la dame & brise le vaisseau.
 Sans s'émouvoir il jette son manteau ,
 Prend sur son cou le cadavre effroyable ,
 Puis en nageant lutte contre les flots.
 Le monstre affreux fut collé sur son dos
 Jusqu'au moment qu'il perdit connoissance
 Laissons-le aller vers les côtes de France ,
 Et reprenons un plus triste sujet.

Vous avez vu le vaillant Richardet
 De l'isle ardente achever l'aventure :
 Mais par malheur , dans la caverne obscure,
 Il a laissé le précieux coffret.
 De Sarpedon craignant la pétulance ,
 L'infortuné , dévoré de soucis ,
 De tous les vents implore l'assistance ,
 Et chaque instant est un siècle d'ennuis.
 Un matelot lui rend enfin la vie.
 Je vois , dit-il , la terre de Nubie.
 Richard ravi , dans son premier transport ,
 Saut à la mer & nage vers le port.
 Mais ses cousins , & les sœurs voyageuses ,
 Plus patiens , abordent doucement :
 Rien ne les trouble , & leurs flammes heureuses
 N'exigent pas le même empressement.
 S'étant rejoins , une vieille chagrine
 Vient leur conter avec mille sanglots ,
 Qu'au jour suivant un généreux héros ,

Qui

Qui s'exp
 Devant s
 Pour l'
 Ce tendr
 Et l'invit
 Son but r
 Pour elle
 Quoiqu'e
 Du sort
 Rien ne
 A se livr
 Mais l'h
 L'augur
 Par des
 Est à l'in
 De son
 Le Scric
 Et sur l
 Sur l'é
 Rempli
 Seche t
 Lui dit
 Un seu
 Si j'ent
 Je bén
 Mais si
 A tes
 Lors ,
 Vers l
 Despir
 Saisit
 T

Qui s'exposa pour délivrer Despine ,
Devant ses yeux doit voir finir son sort .
Pour l'engager à régner en Nubie ,
Ce tendre pere a fait un vain effort ;
Et l'invitant à cet hymen impie ,
Son but n'est point d'échapper à la mort ,
Pour elle seule il supporte la vie .
Quoiqu'elle éprouve une vive terreur
Du sort cruel d'un pere qu'elle adore ,
Rien ne sauroit déterminer son cœur
A se livrer au monstre qu'elle abhorre ;
Mais l'heure approche , & d'un lugubre son ,
L'augure affreux redouble ses alarmes .
Par des soldats le chevalier des Larmies
Est à l'instant conduit à Sarpedon .
De son trépas la sentence est donnée :
Le Scric l'entend avec un fier souris ,
Et sur le roi jette un œil de mépris .
Sur l'échaffaud la princesse amenée
Remplit les airs de ses lugubres cris .
Seche tes pleurs , malheureuse Despine ,
Lui dit son pere , en lui tendant les bras :
Un seul regret en mourant me domine ,
Si j'entraînois ce traître en ma ruine ,
Je bénirois l'instant de mon trépas .
Mais si l'amour l'enchaîne à tes appas ,
A tes rigueurs je remets ma vengeance ;
Lors , du même air qu'il marchoit aux combats ,
Vers le billot le monarque s'avance .
Despine alors furieuse , s'élance :
Saisit le fer dans la main du soldat ,

Il lui résiste , il dispute contre elle ,
L'horreur lui donne une force nouvelle ,
Son bras puissant le secoue & l'abat ;
Sa main bientôt d'un sang vil est trempée.
D'étonnement les esprits sont frappés :
Du Scric déjà les liens sont coupés ;
Il en profite , & s'arme d'une épée :
Tous deux unis frappent avec fureur ,
De toutes parts la mort les environne.
Des assaillans le courage s'étonne ,
Leurs seuls regards inspirent la terreur ,
Tels aux combats on voit Mars & Bellone.
Désespérés de ces faits glorieux ,
Le Nubien incertain , furieux ,
Est transporté d'une rage incroyable :
Mais dans la place un tumulte effroyable
L'occupe encor d'un soin plus sérieux.
Tout retentit de clameurs & d'alarmes ,
Trois chevaliers portent par-tout la mort ,
Et l'escadron de ses mille gendarmes
Plie & succombe à leur vaillant effort.
Avec sa garde il vole à leur défense ,
De sombres feux sortent de ses regards ,
Pâle , indigné , dans un morne silence ,
Il voit les siens fuyans de toutes parts :
Il cherche en vain les auteurs de l'outrage ,
Le peuple en foule , & les guerriers épars ,
Dans leur effroi lui ferment le passage.
Dans les excès de sa bouillante rage
Ses premiers coups tombent sur les fuyards.
A cet accès de fureur intestine ,

L'espoir
Elle se liv
De ne de
D'un tel
Le Scric
En s'emb
Puis tou
Pour se
Richard
Quand l
Traître ,
Tu vas i
Ces fiers
Tous de
Libres e
Avec fu
A s'offe
Et , se c
Trop sa
En la d
De ce c
Sous ch
De tout
Et leur
Mais to
Leurs b
Ils sem
On en
Tous d
L'air m
Vous l

Chant sixieme.

211

L'espoir renaît dans le cœur de Despine :
Elle se livre au doux pressentiment
De ne devoir qu'à son fidele amant
D'un tel secours l'assistance divine.
Le Scric aussi calme ses noirs chagrins ,
En s'embrassant leur ame est consolée ,
Puis tous les deux courent vers la mêlée
Pour se rejoindre aux braves paladins.

Richard se sent agité des furies ,
Quand le tyran s'offre à ses yeux jaloux.
Traître , dit-il enflammé de courroux ,
Tu vas ici payer tes perfidies.
Ces fiers rivaux , ardens , désespérés ,
Tous deux du sang l'un de l'autre altérés ,
Libres enfin d'assouvir leur vengeance ,
Avec fureur signalent leur vaillance.
A s'offenser ils mettent leur effort ,
Et , se couvrir , leur semble une bassesse ,
Trop satisfaits dans l'horreur qui les presse
En la donnant , de recevoir la mort.
De ce combat l'affreux spectacle effraie ,
Sous chaque coup s'ouvre un large plaie ;
De toutes parts on voit le sang couler ,
Et leur armure en mille éclats voler.
Mais tout-à-coup au corps il se saisissent ,
Leurs bras sanglans s'étendent , se roidissent ,
Ils semblent prêts à s'entre-dévorer :
On en frémit : on n'ose respirer.
Tous deux enfin tombent sur la poussiere :
L'air menaçant , les yeux étincelans ,
Vous les voyez le long de la carrière

Rapidement l'un sur l'autre roulans.
 Chacun encor reprend le cimeterre ,
 Et l'on diroit à voir leur noble ardeur ,
 Que comme Antée , ils n'ont touché la terre
 Que pour combattre avec plus de vigueur.
 Un coup heureux termine enfin la guerre ,
 Le paladin armé du fer vengeur ,
 Du Nubien perce l'indigne cœur.

Après ce coup , il tombe de foiblesse :
 Despine en pleurs auprès de lui s'empresse.

Comme en été vous voyez une fleur
 Que du soleil l'ardeur a desséchée ,
 Courber sa tige , & la tête penchée ,
 Prête à périr d'une aride chaleur :
 Si , dans l'instant qu'elle cede au malheur ,
 Par quelque main bienfaisante arrosée
 Elle reçoit une heureuse rosée ,
 Elle reprend sa vie , & sa fraîcheur ,
 Et brille encor de plus vive couleur :
 Tel le héros , éprouvant ces doux charmes ,
 Renaît soudain plus brillant & plus beau ,
 En recueillant les précieuses larmes
 Dont sa maîtresse honore son tombeau.
 De leurs discours peignez-vous la tendresse :
 Après les maux qui les ont menacés ,
 Un calme heureux ramene l'allégresse ,
 Un seul regard les a tous effacés.

Leur sort va prendre une face riante.
 Je m'en flattois : quelque conte badin
 M'est nécessaire : & je m'impatiente
 De voir toujours Richard & son amante

Perfé
 Mais
 La m
 Ils fo
 Quan
 Il fau
 Mais
 Sur c
 A ce
 Ami
 Je
 Mon
 D'ha
 Dive
 Du c
 Dis-
 Me c
 Pou
 Tu
 De c
 'Pre
 Ve
 Non
 Ma
 Et c
 L'a
 Mai
 Pre
 Rie
 Mes
 Qu

Persecutés par leur mauvais destin :
Mais, c'est leur lot, & de leur rang enfin |
La majesté ne permet pas qu'on rie.
Ils son héros de la chevalerie :
Quand on jouit de cet insigne honneur ,
Il faut savoir se passer du bonheur.
Mais , à vrai dire , en cette courte vie ,
Sur ce point-là tout état est égal.
A ce sujet , écoutez , je vous prie ,
Ami , lecteur , mon songe original.
Je sommeillois , & dans ma rêverie ,
Momus me mit dans une galerie.
D'habits sans fin ses murs étoient ornés ;
Diversément ils étoient façonnés.
Du ciel ici vois-je la fripperie ?
Dis-je étonné ; dans tous ceux que tu vois ,
Me dit le dieu , prends-en un à ton choix ;
Pour cinquante ans on te renvoie au monde.
Tu trouveras en achevant ta ronde
De quoi niper , du pâtre , jusqu'aux rois ;
Prends un état où le bonheur abonde.
Veux-tu ce sceptre , & ce royal manteau ?
Non. La couronne est un trop lourd fardeau ,
Ma foible tête y seroit à la gêne.
Et ce collier , ce ruban azuré ?
L'affortiment est lesté , & bien doré ;
Mais , avec l'or , il faut prendre la chaîne.
Prends ces pouvoirs : sois ministre , crois-moi ,
Rien n'est si doux que de donner la loi.
Mes sentimens sont différens des vôtres ;
Quand je vivrai cinquante ans pour les autres

Qui, je vous prie , aura vécu pour moi ?
Cette thiare ? Elle est fort éclatante ;
Mais par malheur elle est un peu gênante ;
Ce long habit ôte la liberté ,
Et de mes sens j'aime la faculté.
Es-tu tenté de ce bâton sublime ,
Non. La paix seule a pour moi des attraits.
Aimes-tu mieux cette ancre maritime ?
Point. De la mer je redoute l'abyme ,
Rien ne m'en plaît , que son poisson bien frais.
Prends une robe, ou pourpre, ou rouge, ou noire,
Je n'en veux point. J'adore l'équité ,
Mais je déteste un captieux grimoire
Trop favorable à la malignité.
Ah ! cher Phébus tu prends parti , sans doute ,
Plus d'une muse a reçu ton encens.
Non. Du bonheur ce n'est point-là la route ,
Puis , je voudrois conserver mon bon sens.
Quoi, toujours non ? dit Momus qui s'irrite :
Que te faut-il , cervelle hétéroclite ;
Plumet , froc , plume , ou comptoir , ou bureau
De vos bontés , dis-je , je vous tiens quitte ;
Plutôt rester cinquante ans au berceau ,
J'y suis enfin ! Prends cet habit champêtre ,
Repart Momus , sur l'écorce d'un hêtre
Tu graveras le chiffre de Cloris.
Tu crois railler , dis-je alors , dieu des ris ;
Cette parure à mon cœur seroit chère.
Mais ce bonheur qui fut réel jadis ,
N'est aujourd'hui qu'une vaine chimere.
Vois ces bosquets , ces prés , cette rivière,

Ils son
L'hum
N'y g
Jusqu
Et l'av
Et la r
Chez
Laisse
Un ex
Ne m
De ce
Dis-je
Ou tr
J'ai fa
Momu
Me pr
Son b
Et je

Chant sixieme.

215

Ils sont encor tout ce qu'ils ont été !
L'humble berger , ni la pauvre bergere
N'y goûtent plus nulle félicité !
Jusqu'en ces lieux , le faste & la licence ,
Et l'avarice & la concussion ,
Et la misère & la vexation ,
Chez le plus simple on détruit l'innocence !
Laisse-moi voir si je puis trouver mieux.
Un examen bien long , bien sérieux
Ne m'offrit rien qui pût me satisfaire.
De ces habits nul ne sauroit me plaire ,
Dis-je à mon guide; ils sont trop chauds, trop froids.
Ou trop pesans ; & dans ce vestiaire
J'ai fait vingt tours sans pouvoir faire un choix.
Momus alors que le dépit transporte ,
Me prend le bras , & me pousse à la porte.
Son brusque effort dissipa mon sommeil ,
Et je me vis le même à mon réveil

Fin du sixieme Chant.



